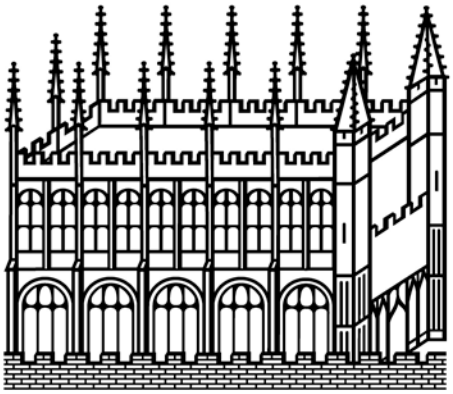


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

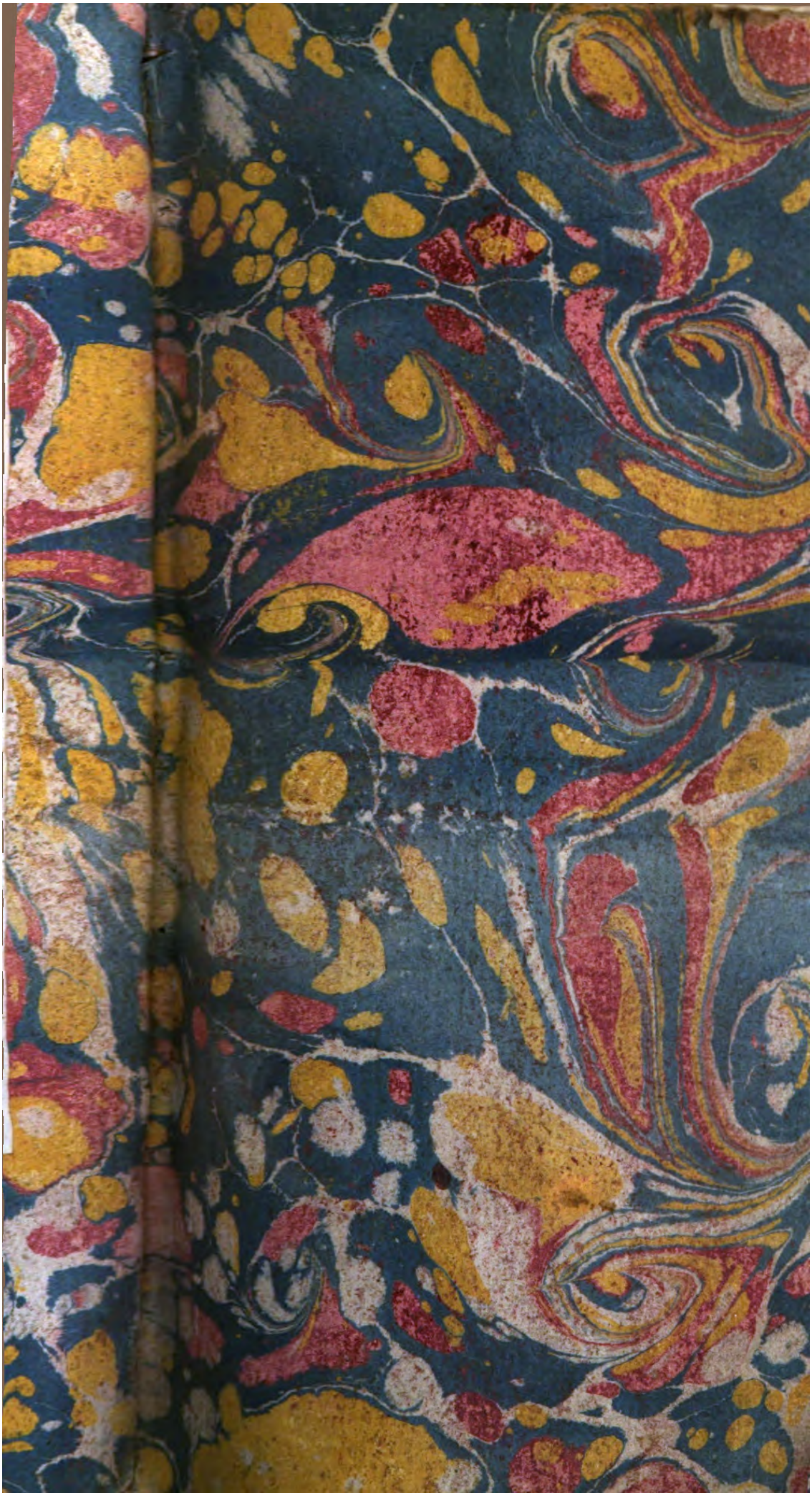
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

C. B. Caldwell.



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME PREMIER;

Contenant les Dialogues des Morts, le Jugement de Pluton, & les Lettres Galantes.

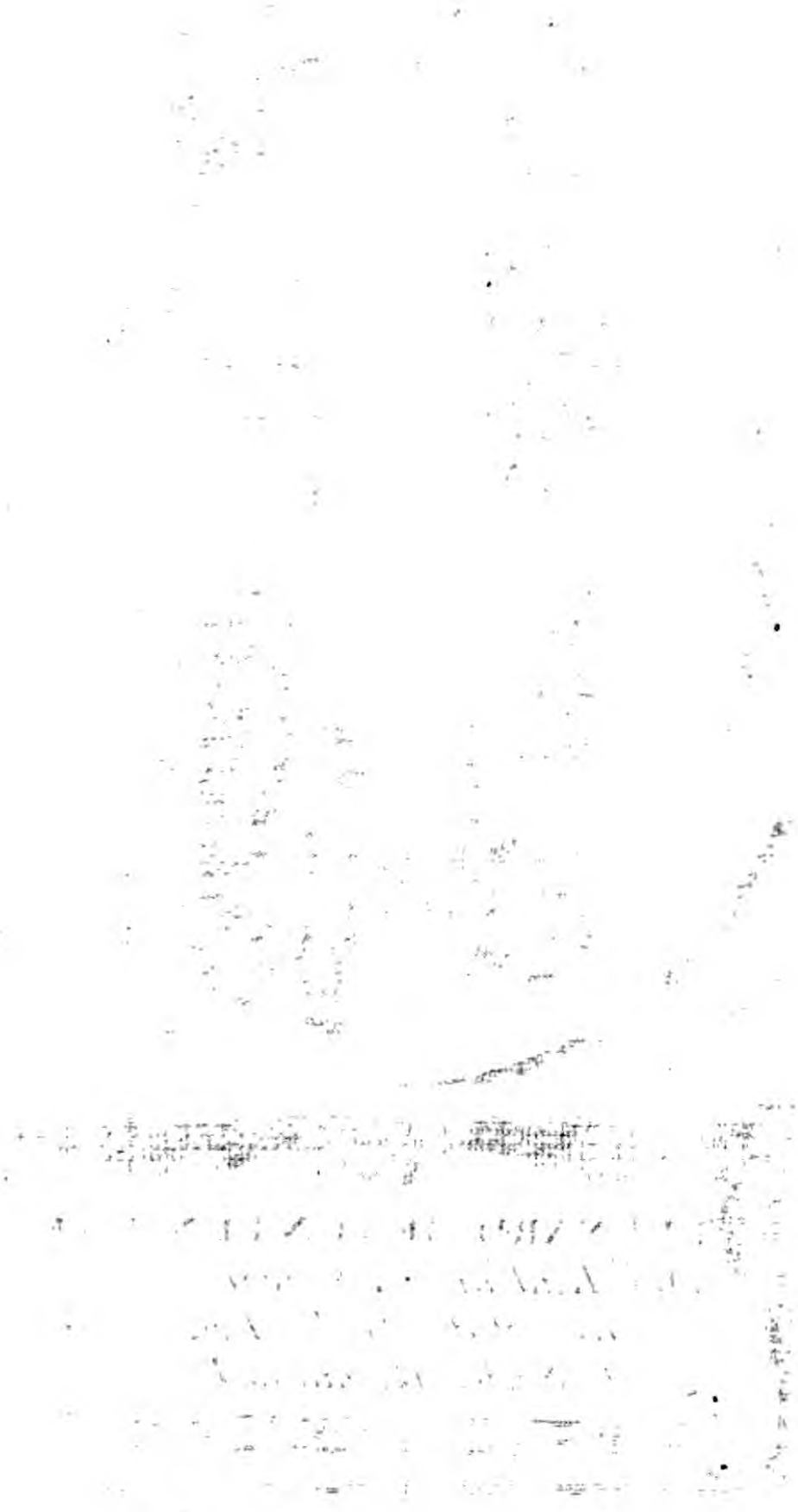
OEUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME PREMIER;

Contenant les Dialogues des Morts,
le Jugement de Pluton, &c. les
Lettres Galantes.



BERNARD DE FONTENELLE
Des Académies Françoise, des Sciences, et des Belles Lettres, et de la Société Royale de Londres.

Et. Fessard Sculp.

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez Bernard Brunet, Fils, à l'Envie.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
30 JUN 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

PRÉFACE.

JE puis aſſurer avec vérité, quoique je coure peut-être riſque de n'en être pas cru, qu'en faiſant ce Recueil de mes differents Ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens conſidérables, ſurtout dans quelques-unes des premieres productions de ma jeuneſſe. Un goût plus formé que celui de ce tems-là m'auroit rendu, non pas auſſi ſévere que le ſont des Lecteurs, mais à peu

B. R.

près autant que le peut être un Auteur qui ſe juge lui-même. Il me ſemble en effet que ceux qui raſſemblent leurs Ouvrages dans un tems où ils ne content plus guere d'en donner de nouveaux, en devroient faire un choix, pour ne laiſſer à la Poſterité, s'ils oſent porter leurs vûës ſi loin, que ce qui eſt le plus digne d'elle, & le plus propre à décorer leur nom. Cela vaudroit bien mieux que de groſſir leurs Recueils de choſes médiocres, qui ont attendu à ſe montrer au jour, qu'elles puſſent être ſous la protection de celles dont la fortune ſeroit faite.

Je n'ai pourtant pas executé mes courageux deſſeins, je n'en ai pas été le Maître. Cette Edition n'eſt que pour l'interêt du Libraire, & nullement pour le mien. Il a voulu remedier au préjudice que lui apportent un grand nombre d'Editions contrefaites, & en donner une qui les fit tomber. Il n'a donc pas été poſſible d'y faire des retranchemens, elle auroit paſſé pour défectueuſe. Le Public ne ſouffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en ſa poſſeſſion, peut-être même ſa malignité en ſeroit-elle affligée, elle perdroit des Sujets de s'exercer.

Il pourra bien mépriſer, oublier, ce qu'on lui donne de trop, mais il veut en avoir le plaiſir; & ſi ce trop entraîne la diſgrace du reſte, c'eſt ce qui ne lui importe guere.

Par ces raiſons je n'ai pas ſupprimé les Lettres du Chevalier d'Her... qui dès qu'elles parurent ſe gliſſerent à la ſuite des Dialogues des Morts, & de la Pluralité des Mondes, & que je n'ai jamais avouées. L'Hiſtoire en ſeroit peu agréable, & fort indifférente au Public; puiſqu'il les a cruës de moi, & qu'il les a euës même ſous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrois bien que ſa ſévérité

ne tombât que ſur elles.

Je parle juſqu'ici préciſément comme j'ai fait dans ma derniere Edition de Paris de 1724. mais il faut préſentement, à ce qu'il me ſemble, changer de ton, puiſque je donne une Addition très-conſiderable par ſa groſſeur. *La Vie de M. Corneille, avec l'Hiſtoire du Theatre François juſqu'à lui, & des Réflexions ſur la Poetique.* Comment concilier cela avec ce grand amour pour les retranchemens dont je me ſuis vanté ?

Il y a près de 50. ans que cet Ouvrage eſt fait. Je n'avois nul empreſſement de le donner au Public. Je ſçavois

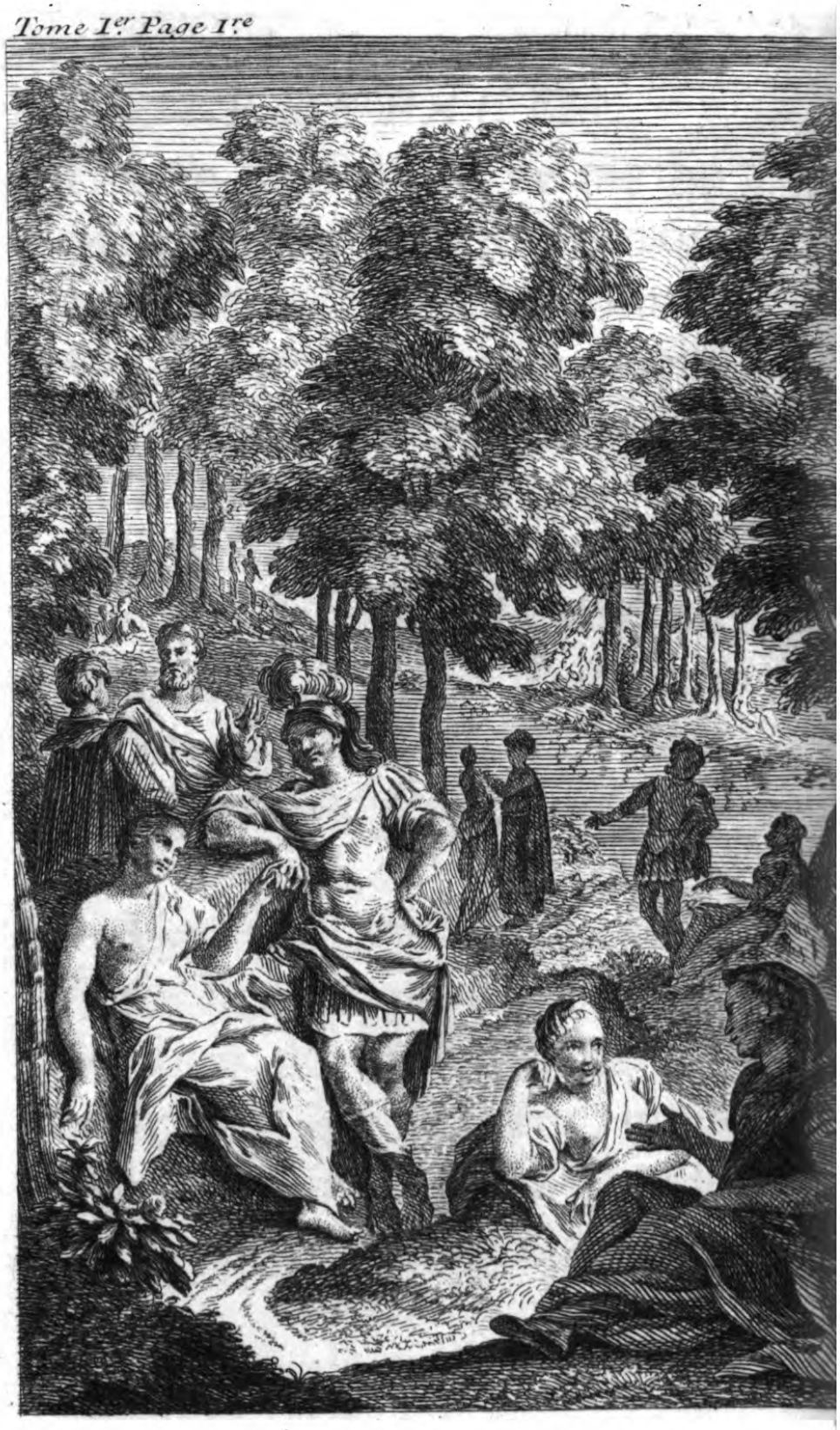
que je n'avois pas fait aſſés de recherches ſur l'Hiſtoire du Theatre François, ni apparemment aſſés de réflexions ſur la Poetique, & dans ce long eſpace de tems, il a paru des Hiſtoires de notre Theatre beaucoup plus détaillées, & des Pieces nouvelles me faiſoient naître de nouvelles vûës ſur le fond de l'Art. Cependant je ne renfermois pas mon Manuſcrit avec un extrême ſoin. Je le faiſois voir quand on en avoit envie, je le prêtois en avertiſſant bien que ce n'étoit pas un Ouvrage fini, & je pardonnois à ceux qui en déroboient des Copies. Quand

M. l'Abbé d'Olivet donna en 1729. ſa belle *Hiſtoire de l'Academie Françoiſe*, il eût pu y mettre la Vie de M. Corneille ſans mon conſentement, & il ne me le demanda que par politeſſe. Elle eſt donc déja publique, & je ne la pouvois plus refuſer au Libraire. Il eſt vrai que je la donne ici avec deux morceaux qui ne l'accompagnoient pas encore, quoiqu'ils lui appartinſſent, & ces deux morceaux ne ſont que dans leur ancien état. Tout le long tems qui s'eſt écoulé depuis qu'ils ſont faits, a été rempli par des travaux d'une nature toute differente, & à

l'heure qu'il eſt je ne me fie plus aſſés à ce que je pourrois faire dans ce premier genre. On m'a repreſenté vivement qu'il falloit du nouveau, quel qu'il fût, dans cette nouvelle Edition. Et je ne répondrois pas que l'amour paternel ne m'ait ſollicité auſſi. Peut-être cependant verra-t-on un jour que j'aurois pû être encore plus foible.

Ces 50. ans d'intervalle entre la compoſition & l'impreſſion de la Poetique feront, à ce que j'eſpere, mon Apologie ſur ce qu'il n'y eſt parlé que de Pieces anciennes.

Tome 1er. Page 1re



A LUCIEN,

AUX

CHAMPS ELISIENS.

ILLUSTRE MORT,

Il eſt bien juſte, qu'après avoir pris une idée qui vous appartient, je vous en rende quelque ſorte d'hommage. L'Auteur, dont on a tiré le plus de ſecours dans un Livre, eſt le vrai Héros de l'Epître Dédicatoire; c'eſt lui dont on peut publier les louanges avec ſincérité, & qu'on doit choiſir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir oſé travailler ſur votre Plan; mais il me ſemble que je l'euſſe été encore davantage, ſi j'euſſe travaillé ſur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'eſperer que le deſſein qui eſt de vous, fera paſſer les choſes qui

ſont de moi, & j'oſe vous dire, que ſi par hazard mes Dialogues avoient un peu de ſuccès, ils vous feroient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait, puiſqu'on verroit que cette idée eſt aſſez agréable, pour n'avoir pas beſoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond ſur elle, que j'ai crû qu'une partie m'en pourroit ſuffire. J'ai ſupprimé Pluton, Caron, Cerbere, & tout ce qui eſt uſé dans les Enfers. Que je ſuis fâché que vous aiés épuiſé toutes ces belles matieres de l'égalité des Morts, du regret qu'il ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient heriter, & à qui ils faiſoient la cour! Mais après tout, puiſque vous aviés inventé ce deſſein, il étoit raiſonnable que vous en priſſiés ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins, j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous êtiés propoſée. Tous vos Dialogues renferment leur Morale, & j'ai fait moraliſer tous mes Morts; autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler; des Vivans auroient ſuffi pour dire des choſes inutiles. De plus, il y a cela de commode, qu'on peut ſuppoſer que les Morts ſont Gens de grande réflexion, tant à cauſe de leur experience, que de leur loiſir;

& on doit croire pour leur honneur, qu'ils penſent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raiſonnent mieux que nous des choſes d'ici-haut, parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité, & ils veulent bien en raiſonner, parce qu'ils y prennent un reſte d'interêt. Vous avés fait la plûpart de leurs Dialogues ſi courts, qu'il paroît que vous n'avés pas crû qu'ils fuſſent de grands parleurs, & je ſuis entré aiſement dans votre penſée. Comme les Morts ont bien de l'eſprit, ils doivent voir bien-tôt le bout de toutes les matieres. Je croirois même ſans peine qu'ils devroient être aſſez éclairés, pour convenir de tout les uns avec les autres, & par conſequent pour ne ſe parler preſque jamais; car il me ſemble qu'il n'appartient de diſputer qu'à nous autres ignorans, qui ne découvrons pas la vérité; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles, qui ne voyent pas le but où ils vont, de s'entrebeurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas ſe perſuader ici que les Morts euſſent changé de caracteres, juſqu'au point de n'avoir plus de ſentimens oppoſés. Quand on a une fois conçû dans le monde une opinion des Gens, on n'en ſçauroit revenir. Ainſi je me ſuis attaché à rendre les Morts reconnoiſſables, du moins ceux qui ſont fort connus. Vous n'avés

pas fait de difficulté d'en ſuppoſer quelques-uns, & peut-être auſſi quelques-unes des Avantures que vous leur attribués ; mais je n'ai pas eu beſoin de ce privilege. L'Hiſtoire me fourniſſoit aſſez de véritables Morts, & d'Avantures véritables, pour me diſpenſer d'emprunter aucun ſecours de la fiction. Vous ne ſerés pas ſurpris que des Morts parlent de ce qui s'eſt paſſé long-tems après eux, vous qui les voyés tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je ſuis sûr qu'à l'heure qu'il eſt vous connoiſſés la France ſur une infinité de rapports qu'on vous en a faits, & que vous ſçavés qu'elle eſt aujourd'hui pour les Lettres, ce que la Grece étoit autrefois. Sur tout votre illuſtre Traducteur, qui vous a ſi bien fait parler notre Langue, n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athenes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre ſtile comme ce grand Homme le prit, & attrapper dans ſes expreſſions cette ſimplicité fine, & cet enjouement naif, qui ſont ſi propres pour le Dialogue ! Pour moi, je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien ſçû qu'on ne peut imiter un plus excellent Modéle que vous.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

ALEXANDRE, PHRINE'.

PHRINE'.

VOus pouvés le ſçavoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon tems. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thébes, que vous aviés ruinées, pourvû que l'on y mît cette Inſcription : *Alexandre le Grand avoit abbattu ces murailles, mais la Courtiſanne Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviés donc grand

peur que les Siécles à venir n'ignoraſſent quel mêtier vous aviés fait ?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Perſonnes extraordinaires dans quelque Profeſſion que ce puiſſe être, ont la folie des Monumens & des Inſcriptions.

ALE. Il eſt vrai que Rhodope l'avoit déja eue avant vous. L'uſage qu'elle fit de ſa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuſes Pyramides d'Egypte qui ſont encore ſur pied ; & je me ſouviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoiſes, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres ſe mirent à pleurer, en diſant que dans le Païs, & dans les Siécles où elles venoient de vivre, les Belles ne faiſoient plus d'aſſés grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi, j'avois cet avantage par-deſſus Rhodope, qu'en rétabliſſant les Murailles de Thébes, je me mettois en parallele avec vous, qui aviés été le plus grand Conquerant du monde, & que je faiſois voir que ma beauté avoit pû réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choſes qui aſſurément n'étoient jamais entrées en comparaiſon l'une avec l'autre. Vous vous ſçavés donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort ſatisfait d'avoir déſolé la meilleure partie de l'Univers. Que ne s'eſt-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avés ruinée ? Il ne ſeroit reſté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre, je voudrois être encore un illuſtre Conquérant.

PHRI. Et moi, une aimable Conquérante. La Beauté a un droit naturel de commander aux Hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles ſont de tout Païs, & les Rois même, ni les Conquérans n'en ſont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre Pere Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiés beaucoup auſſi; cependant vous ne pûtes ni l'un ni l'autre inſpirer aucune crainte à l'Orateur Demoſthene, qui ne fit pendant toute ſa vie que haranguer contre vous deux: Et une autre Phriné que moi (car le nom eſt heureux) étant ſur le point de perdre une

cauſe fort importante, ſon Avocat qui avoit épuiſé vainement toute ſon éloquence pour elle, s'aviſa de lui arracher un grand Voile, qui la couvroit en partie, & auſſi-tôt à la vûë des beautés qui parurent, les Juges qui étoient prêts à la condamner, changerent d'avis. C'eſt ainſi que le bruit de vos armes ne put pendant un grand nombre d'années faire taire un Orateur, & que les attraits d'une belle Perſonne corrompirent en un moment tout le ſévere Aréopage.

ALE. Quoique vous ayés appellé encore une Phriné à votre ſecours, je ne croi pas que le parti d'Alexandre en ſoit plus foible. Ce ſeroit grande pitié ſi...

PHRI. Je ſçai ce que vous m'allés dire. La Grece, l'Aſie, la Perſe, les Indes, tout cela eſt d'un bel étalage. Cependant ſi je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas, ſi je donnois à vos Soldats, à vos Capitaines, au hazard même, la part qui leur en eſt dûe, croyés-vous que vous n'y perdiſſiés guere ? Mais une Belle ne partage avec perſonne l'honneur de ſes conquêtes, elle ne doit rien qu'à

elle-même. Croyés-moi, c'eſt une jolie condition, que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avés été bien perſuadée. Mais penſés-vous que ce Perſonnage s'étende auſſi loin que vous l'avés pouſſé ?

PHRI. Non, non, car je ſuis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrémement outré le caractere de jolie Femme, mais vous avés outré auſſi celui de Grand Homme. Vous & moi nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela étoit dans l'ordre, & il n'y avoit rien à redire ; mais d'en avoir aſſés pour rebâtir les murailles de Thébes, c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté, ſi vous n'euſſiés fait que conquerir la Grece, les Iſles voiſines, & peut-être encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure, & vous en compoſer un Etat, il n'y avoit rien de mieux entendu, ni de plus raiſonnable ; mais de courir toujours, ſans ſçavoir où, & de prendre toujours des Villes, ſans ſçavoir pourquoi, & d'executer toujours, ſans avoir aucun deſſein, c'eſt ce qui n'a

pas plû à beaucoup de perſonnes bien ſenſées.

ALE. Que ces Perſonnes bien ſenſées en diſent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois uſé ſi ſagement de ma valeur & de ma fortune, on n'auroit preſque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus, ſi j'avois uſé trop ſagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne ſont pas les caracteres les plus raiſonnables qui y ſont les plus propres.

DIALOGUE II.

MILON, SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un Bœuf ſur tes épaules aux Jeux Olimpiques ?

MILON. Aſſurément l'action fut fort belle. Toute la Grece y applaudit, & l'honneur s'en répandit juſques ſur la Ville de Crotone ma patrie, d'où ſont ſortis une infinité de braves Athletes,

Au contraire ta Ville de Sibaris ſera décriée à jamais par la molleſſe de ſes Habitans, qui avoient banni les Coqs de peur d'en être éveillés, & qui prioient les Gens à manger un an avant le jour du Repas, pour avoir le loiſir de le faire auſſi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites; mais toi, Crotoniate groſſier, crois-tu que ſe vanter de porter un Bœuf, ce ne ſoit pas ſe vanter de lui reſſembler beaucoup?

MI. Et toi, crois-tu avoir reſſemblé à un Homme, quand tu t'es plaint d'avoir paſſé une nuit ſans dormir, à cauſe que parmi les feuilles de Roſes dont ton Lit étoit ſemé, il y en avoit eu une ſous toi qui s'étoit pliée en deux?

SMIN. Il eſt vrai que j'ai eu cette délicateſſe; mais pourquoi te paroît-elle ſi étrange?

MI. Et comment ſe pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

SMIN. Quoi, n'as-tu jamais vû quelque Amant, qui étant comblé des faveurs d'une Maîtreſſe, à qui il a rendu des ſervices ſignalés, ſoit troublé dans la poſſeſſion de ce bonheur par la crainte qu'il a que la reconnoiſſance n'agiſſe

dans le cœur de la Belle, plus que l'inclination ?

MI. Non, je n'en ai jamais vû. Mais quand cela ſeroit ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquerant, qui au retour d'une Expedition glorieuſe, ſe trouvât peu ſatisfait de ſes triomphes, parce que la Fortune y auroit eu plus de part que ſa valeur, ni ſa conduite, & que ſes deſſeins auroient réuſſi ſur des meſures fauſſes & mal priſes ?

MI. Non, je n'en ai point entendu parler. Mais encore une fois, qu'en veux-tu conclure ?

SMIN. Que cet Amant, & ce Conquerant, & généralement preſque tous les hommes, quoique couchés ſur des Fleurs, ne ſçauroient dormir, s'il y en a une ſeule feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaiſirs. Ce ſont des Lits de Roſes, où il eſt bien difficile que toutes les feuilles ſe tiennent étendues, & qu'aucune ne ſe plie; cependant le pli d'une ſeule ſuffit pour incommoder beaucoup.

MI. Je ne ſuis pas fort ſçavant ſur ces matieres-là; mais il me ſemble que toi, & l'Amant, & le Conquerant que

tu ſuppoſes, & tous tant que vous êtes, vous avés extrémement tort. Pourquoi vous rendés-vous ſi délicats ?

SMIN. Ah ! Milon, les Gens d'eſprit ne ſont pas des Crotoniates comme toi; mais ce ſont des Sibarites encore plus rafinés que je n'étois.

MI. Je voi bien ce que c'eſt. Les Gens d'eſprit ont aſſurément plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut, & ils permettent à leur délicateſſe d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être ſenſibles aux plus petits déſagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs aſſés d'agrémens pour eux, & ſur ce pied-là je trouve qu'ils ont raiſon.

SMIN. Ce n'eſt point du tout cela. Les Gens d'eſprit n'ont point plus de plaiſirs qu'il ne leur en faut.

MI. Ils ſont donc fous, de s'amuſer à être ſi délicats.

SMIN. Voilà le malheur. La délicateſſe eſt tout-à-fait digne des Hommes; elle n'eſt produite que par les bonnes qualités & de l'eſprit, & du cœur; on ſe ſçait bon gré d'en avoir; on tâche à en acquerir quand on n'en a pas; cependant la délicateſſe dimi-

nue le nombre des plaiſirs, & on n'en a point trop. Elle eſt cauſe qu'on les ſent moins vivement, & d'eux-mêmes ils ne ſont point trop vifs. Que les Hommes ſont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

DIDON.

HELAS ! ma pauvre Stratonice, que je ſuis malheureuſe ! Vous ſçavés comme j'ai vécu. Je gardai une fidelité ſi exacte à mon premier Mari, que je me brûlai toute vive, plûtôt que d'en prendre un ſecond. Cependant je n'ai pû être à couvert de la médiſance. Il a plû à un Poëte nommé Virgile de changer une Prude auſſi ſévere que moi, en une jeune Coquette qui ſe laiſſe charmer de la bonne mine d'un Etranger dès le premier jour qu'elle le voit.

Toute mon Hiſtoire eſt renverſée. A la vérité, le Bucher où je fus conſumée m'eſt demeuré. Mais devinés pourquoi je m'y jette? Ce n'eſt plus de peur d'être obligée à un ſecond mariage, c'eſt que je ſuis au deſeſpoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi, cela peut avoir des conſéquences très-dangereuſes. Il n'y aura plus guere de Femmes qui veuillent ſe brûler par fidélité conjugale, ſi après leur mort un Poëte eſt en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t'il pas eu ſi grand tort. Peut-être a-t'il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous eſperiés qui ne ſeroit pas connuë. Que ſçait-on? Je ne voudrois pas répondre de vous ſur la foi de votre Bucher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue, avoit quelque vrai-ſemblance, je conſentirois que l'on me ſoupçonnât; mais il me donne pour Amant Enée, un homme qui étoit mort trois cens ans avant que je fuſſe au monde.

STRA. Ce que vous dites là eſt quelque choſe. Cependant Enée & vous, vous paroiſſiés extrémement être

le fait l'un de l'autre. Vous aviés été tous deux contraints d'abandonner votre Patrie ; vous cherchiés fortune tous deux dans des Païs étrangers ; il étoit veuf, vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il eſt vrai que vous êtes née trois cens ans après lui ; mais Virgile a vû tant de raiſons pour vous aſſortir enſemble, qu'il a crû que les trois cens années qui vous ſéparoient, n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raiſonnement eſt-ce là ? Quoi, trois cens ans ne ſont pas toujours trois cens ans, & malgré cet obſtacle, deux perſonnes peuvent ſe rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'eſt ſur ce point que Virgile a entendu fineſſe. Aſſurément il étoit Homme de monde, il a voulu faire voir qu'en matiere de commerces amoureux, il ne faut pas juger ſur l'apparence, & que ceux qui en ont le moins, ſont bien ſouvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation, pour mettre ce beau miſtere dans ſes Ouvrages.

STRA. Mais quoi ? Vous a-t'il tournée en ridicule ? Vous a-t'il fait dire des choſes impertinentes ?

DI.

Di. Rien moins. Il m'a récité ici ſon Poëme, & tout le morceau où il me fait paroître, eſt aſſurément divin, à la médiſance près. J'y ſuis belle, j'y dis de très-belles choſes ſur ma paſſion prétenduë ; & ſi Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Eneïde pour Femme de bien, l'Eneïde y perdroit beaucoup.

Stra. De quoi vous plaignés-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avés pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompenſe on vous donne de la beauté & de l'eſprit, que vous n'aviés peut-être pas.

Di. Quelle conſolation !

Stra. Je ne ſçai comment vous êtes faite : mais la plupart des Femmes aiment mieux, ce me ſemble, qu'on médiſe un peu de leur vertu, que de leur eſprit, ou de leur beauté. Pour moi, j'étois de cette humeur-là. Un Peintre, qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari, fut malcontent de moi, & pour ſe vanger, il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il expoſa ſon Tableau, & prit auſſi-tôt la fuite. Mes Sujets zélés pour ma gloire, vouloient bruler ce Tableau publiquement, mais

comme j'y étois peinte admirablement bien, & avec beaucoup de beauté, quoique les atitudes qu'on m'y donnoit ne fuſſent pas avantageuſes à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, & fis revenir le Peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyés, vous en uſerés de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela ſeroit bon, ſi le premier mérite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'eſprit.

STRA. Je ne décide point quel eſt ce premier mérite : mais dans l'uſage ordinaire, la premiere queſtion qu'on fait ſur une Femme que l'on ne connoît point, c'eſt, *eſt-elle belle ?* La ſeconde, *a-t'elle de l'eſprit ?* Il arrive rarement qu'on faſſe une troiſiéme queſtion.

DIALOGUE IV.

ANACREON, ARISTOTE.

ARISTOTE.

JE n'euſſe jamais crû qu'un Faiſeur de Chanſonnettes eût oſé ſe comparer à

un Philoſophe d'une auſſi grande réputation que moi.

ANACREON. Vous faites ſonner bien haut le nom de Philoſophe, mais moi, avec mes Chanſonnettes, je n'ai pas laiſſé d'être appellé le ſage Anacréon, & il me ſemble que le titre de Philoſophe ne vaut pas celui de ſage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne ſongeoient pas trop bien à ce qu'ils diſoient. Qu'aviés-vous jamais fait pour la mériter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille eſt qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philoſophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avés-vous paſſé de nuits à éplucher les queſtions épineuſes de la Dialectique? Combien avés-vous compoſé de gros Volumes ſur des matieres obſcures que vous n'entendiés peut-être pas bien vous-méme?

ARI. J'avoue que vous avés pris un chemin plus commode pour parvenir à la ſageſſe, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquerir plus de gloire avec votre Lut & vo-

tre Bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendés railler : mais je vous ſoutiens qu'il eſt plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté, & comme j'ai bû, que de philoſopher comme vous avés philoſophé. Pour chanter, & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé ſon ame des paſſions violentes, n'aſpirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être diſpoſé à prendre toujours le tems comme il viendroit; enfin il y auroit auparavant bien de petites choſes à régler chez ſoi; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philoſopher comme vous avés fait. On n'eſt point obligé à ſe guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice, on ſe fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre, on s'attire des préſens de cinq cens mille écus, que l'on n'employe pas entierement en expériences de Phyſique, ſelon l'intention du Donateur; & en un mot, cette ſorte de Philoſophie mene à des choſes aſſés oppoſées à la Philoſophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici bas bien des médiſances de moi : mais après tout, l'Homme n'eſt Homme que par la raiſon, & rien n'eſt plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent ſervir à étudier la Nature, & à développer toutes ces Enigmes qu'elle nous propoſe.

ANA. Voilà comme les Hommes renverſent l'uſage de tout. La Philoſophie eſt en elle-méme une choſe admirable, & qui leur peut étre fort utile ; mais parce qu'elle les incommoderoit, ſi elle ſe méloit de leurs affaires, & ſi elle demeuroit auprés d'eux à régler leurs paſſions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planettes, & en meſurer les mouvemens, ou bien ils la promenent ſur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voyent. Enfin ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur eſt poſſible. Cependant comme ils veulent étre Philoſophes à bon marché, ils ont l'adreſſe d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus ſouvent à ceux qui font la recherche des Cauſes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. La Philoſophie n'a affaire qu'aux Hommes, & nullement au reſte de l'Univers. L'Aſtronome penſe aux Aſtres, le Phyſicien penſe à la nature, & le Philoſophe penſe à ſoi. Mais qui eût voulu l'être à une condition ſi dure ? Hélas ! preſque perſonne. On a donc diſpenſé les Philoſophes d'être Philoſophes, & on s'eſt contenté qu'ils fuſſent Aſtronomes, ou Phyſiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les Spéculations; mais je ſuis sûr qu'il y a moins de Philoſophie dans beaucoup de Livres, qui font profeſſion d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanſonnettes que vous mépriſés tant : dans celle-ci, par exemple.

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amaſſer bien de l'or ;
La mort me rendant viſite,
Je la renvoyerois bien vîte,
En lui donnant mon tréſor.
Mais ſi la Parque ſévere
Ne le permet pas ainſi,
L'or ne m'eſt plus néceſſaire ;

L'amour & la bonne chere
Partageront mon ſouci.

ARI. Si vous ne voulés appeller Philoſophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des choſes qui valent bien votre Chanſon; car enfin cette obſcurité qu'on m'a reprochée, & qui ſe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne ſe trouve nullement dans ce que j'ai écrit ſur cette matiere; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paſſions.

ANA. Quel abus! Il n'eſt pas queſtion de définir les paſſions avec méthode, comme on dit que vous avés fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philoſophie leurs maux à conſidérer, mais non pas à guérir; & ils ont trouvé le ſecret de faire une Morale qui ne les touche pas de plus près que l'Aſtronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des Gens, qui pour de l'argent, prêchent le mépris des richeſſes, & des Poltrons qui ſe battent ſur la définition du Magnanime?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPE.

HOMERE

EN vérité, toutes les Fables que vous venés de me réciter, ne peuvent être aſſés admirées. Il faut que vous ayés beaucoup d'art, pour déguiſer ainſi en petits contes les inſtructions les plus importantes que la Morale puiſſe donner, & pour couvrir vos penſées ſous des images auſſi juſtes & auſſi familieres que celles là.

ESOPE. Il m'eſt bien doux d'être loué ſur cet Art, par vous qui l'avés ſi bien entendu.

Ho. Moi ? je ne m'en ſuis jamais piqué.

Eso. Quoi, n'avés-vous pas prétendu cacher de grands miſteres dans vos Ouvrages ?

Ho. Helas ! point du tout.

Eso. Cependant tous les Sçavans de mon

mon tems le diſoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odiſſée, à quoi ils ne donnaſſent les Allégories les plus belles du monde. Ils ſoutenoient que tous les ſecrets de la Théologie, de la Phyſique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviés écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un ſens moral, l'autre en trouvoit un phyſique; mais après cela ils convenoient que vous aviés tout ſçû, & tout dit à qui le comprenoit bien.

Ho. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines Gens ne manqueroient point d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu. Comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des Fables, en attendant l'Allégorie.

Eso. Il falloit que vous fuſſiés bien hardi, pour vous repoſer ſur vos Lecteurs, du ſoin de mettre des Allégories dans vos Poëmes. Où en euſſiés-vous été, ſi on les eût pris au pied de la lettre?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur?

Eso. Quoi? ces Dieux qui s'eſtropient les uns les autres, ce *Foudroyant* Jupiter, qui dans une Aſſemblée de Divinités, menace *l'Auguſte* Junon de la battre; ce Mars, qui étant bleſſé par Diomede, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille Hommes, & n'agit pas comme un ſeul, (car au lieu de mettre tous les Grecs en pieces, il s'amuſe à s'aller plaindre de ſa bleſſure à Jupiter) tout cela eût été bon ſans Allégorie.

Ho. Pourquoi non? Vous vous imaginés que l'eſprit humain ne cherche que le vrai; détrompés-vous. L'eſprit humain, & le faux ſimpatiſent extrémement. Si vous avés la vérité à dire, vous ferés fort bien de l'envelopper dans des Fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulés dire des Fables, elles pourront bien plaire, ſans contenir aucune vérité. Ainſi le vrai a beſoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçû dans l'eſprit humain; mais le faux y entre bien ſous ſa propre figure, car c'eſt le lieu de ſa naiſſance, & de ſa demeure or-

dinaire, & le vrai y eſt étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fuſſe tué à imaginer des Fables allégoriques, il eût bien pû arriver que la plûpart des Gens auroient pris la Fable, comme une choſe qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laiſſé là l'Allégorie; & en effet, vous devés ſçavoir que mes Dieux, tels qu'ils ſont, & tous miſteres à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler. Je crains furieuſement que l'on ne croye que les Bêtes ayent parlé comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaiſante peur.

Eso. Hé quoi, ſi l'on a bien crû que les Dieux ayent pû tenir les diſcours que vous leur avés fait tenir, pourquoi ne croira-t'on pas que les Bêtes ayent parlé de la maniere dont je les ai fait parler?

Ho. Ah! ce n'eſt pas la même choſe. Les Hommes veulent bien que les Dieux ſoient auſſi foux qu'eux; mais ils ne veulent pas que les Bêtes ſoient auſſi ſages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUiſque vous voulés ſçavoir mon avanture, la voici. L'Empereur ſous qui je vivois, voulut ſe marier; & pour mieux choiſir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui ſe croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, ſe trouvaſſent à Conſtantinople. Dieu ſçait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeuneſſe, avec des yeux très-vifs, & un air aſſés agréable & aſſés fin, je ne puſſe diſputer l'Empire. Le jour que ſe tint l'Aſſemblée de tant de jolies Prétendantes, nous parcourions toutes d'une maniere inquiete les viſages les unes des autres, & je remarquai avec plaiſir que mes Rivales me regardoient d'aſſés mauvais œil. L'Empereur parut. Il paſſa d'abord pluſieurs rangs de Bel-

les ſans rien dire; mais quand il vint à moi, mes yeux me ſervirent bien, & ils l'arrêterent. *En vérité*, me dit-il, en me regardant de l'air que je pouvois ſouhaiter, *les Femmes ſont bien dangereuſes, elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit queſtion que d'avoir un peu d'eſprit, & que j'étois Impératrice; & dans le trouble d'eſpérance & de joye où je me trouvois, je fis un effort pour répondre. *En récompenſe, Seigneur, les Femmes peuvent faire, & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponſe gâta tout. L'Empereur la trouva ſi ſpirituelle, qu'il n'oſa m'épouſer.

ATHENAIS. Il falloit que cet Empereur-là fût d'un caractere bien étrange, pour craindre tant l'eſprit, & qu'il ne s'y connût gueres, pour croire que votre réponſe en marquât beaucoup; car franchement, elle n'eſt pas trop bonne, & vous n'avés pas grand'choſe à vous reprocher.

ICA. Ainſi vont les fortunes. L'eſprit ſeul vous a faite Impératrice; & moi, la ſeule apparence de l'eſprit, m'a empêché de l'être. Vous ſçaviés même encore la Philoſophie, ce qui eſt bien pis que d'avoir de l'eſprit; & avec tout

cela, vous ne laiſſâtes pas d'épouſer Theodoſe le jeune.

AT. Si j'euſſe eu devant les yeux un exemple comme le vôtre, j'euſſe eu grande peur. Mon Pere, après avoir fait de moi une fille fort ſçavante & fort ſpirituelle, me deshérita, tant il ſe tenoit sûr qu'avec ma ſcience & mon bel eſprit, je ne pouvois manquer de faire fortune, & à dire le vrai, je le croyois comme lui. Mais je voi préſentement que je courois un grand hazard, & qu'il n'étoit pas impoſſible que je demeuraſſe ſans aucun bien, & avec la ſeule Philoſophie en partage.

ICA. Non aſſurément; mais par bonheur pour vous, mon avanture n'étoit pas encore arrivée. Il ſeroit aſſés plaiſant que dans une occaſion pareille à celle où je me trouvai, quelque autre qui ſçauroit mon Hiſtoire, & qui voudroit en profiter, eût la fineſſe de ne laiſſer point voir d'eſprit, & qu'on ſe moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réuſsît, ſi elle avoit un deſſein; mais bien ſouvent on fait par hazard les plus heureuſes ſottiſes du monde. N'avés-vous pas oüi parler d'un Peintre

qui avoit ſi bien peint des grapes de Raiſin, que des oiſeaux s'y tromperent, & les vinrent becqueter ? Jugés quelle réputation cela lui donna. Mais les Raiſins étoient portés dans le Tableau par un petit Païſan : on diſoit au Peintre, qu'à la vérité il falloit qu'ils fuſſent bien faits, puiſqu'ils attiroient les oiſeaux, mais qu'il falloit auſſi que le petit Païſan fût bien mal fait, puiſque les Oiſeaux n'en avoient point de peur. On avoit raiſon. Cependant ſi le Peintre ne ſe fût pas oublié dans le petit Païſan, les Raiſins n'euſſent pas eu ce ſuccès prodigieux qu'ils eurent.

Ica. En vérité, quoi qu'on faſſe dans le monde, on ne ſçait ce que l'on fait, & après l'avanture de ce Peintre, on doit trembler même dans les affaires où l'on ſe conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été néceſſaire. Tout eſt incertain. Il ſemble que la Fortune ait ſoin de donner des ſuccès differens aux mêmes choſes, afin de ſe moquer toujours de la raiſon humaine, qui ne peut avoir de regle aſſurée.

DIALOGUES
DES
MORTS ANCIENS,
AVEC
DES MODERNES.

DIALOGUE I.

AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

P. ARETIN.

OUY, je fus bel eſprit dans mon Siécle, & je fis auprès des Princes une fortune aſſés conſidérable.

AUGUSTE. Vous compoſâtes donc bien des Ouvrages pour eux?

P. ARE. Point du tout. J'avois Penſion de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pû être, ſi je me fuſſe amuſé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres ; quand les uns battoient, les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

Au. Que faiſiés-vous donc ?

P. Are. Je faiſois des Vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégirique, mais ils entroient bien tous dans une Satire. J'avois ſi bien répandu la terreur de mon nom, qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des ſottiſes en ſûreté. L'Empereur Charles V. dont aſſurément vous avés entendu parler ici bas, s'étant allé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique, m'envoya auſſi-tôt une aſſés belle chaîne d'or. Je la reçus, & la regardant triſtement : *Ah ! c'eſt-là bien peu de choſe*, m'écriai-je, *pour une auſſi grande folie que celle qu'il a faite.*

Au. Vous aviés trouvé là une nouvelle maniere de tirer de l'argent des Princes.

P. Are. N'avois-je pas ſujet de concevoir l'eſpérance d'une merveilleuſe fortune, en m'établiſſant un revenu ſur les ſottiſes d'autrui ? C'eſt un bon

fonds, & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puiſſiés dire, le métier de louer eſt plus sûr, & par conſéquent meilleur.

P. ARE. Que voulés-vous ? Je n'étois pas aſſés impudent pour louer.

AU. Et vous l'étiés bien aſſés pour faire des Satires ſur les Têtes couronnées.

P. ARE. Ce n'eſt pas la même choſe. Pour faire des Satires, il n'eſt pas toujours beſoin de mépriſer ceux contre qui on les fait ; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me ſemble qu'il faut mépriſer ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile oſoit-il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriés parmi les Dieux, & que c'étoit une choſe incertaine, ſi vous vous chargeriés du ſoin des affaires de la Terre, ou ſi vous vous feriés Dieu Marin, en épouſant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ſes eaux l'honneur de votre alliance ; ou enfin ſi vous voudriés vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux Signes, & qui en votre conſidéra-

tion, ſe ſeroit mis plus à l'étroit?

Au. Ne ſoyés pas étonné que Virgile eût ce front-là. Quand on eſt loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur; on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent eſt bien ſoulagée par l'amour propre de ceux à qui elles s'adreſſent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit?

P. Are. Vous eſperiés donc ſur la parole de Virgile, que vous épouſeriés une Nimphe de la Mer, ou que vous auriés un appartement dans le Zodiaque?

Au. Non, non. De ces ſortes de louanges-là, on en rabat quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable, mais à la vérité on n'en rabat guere, & on ſe fait à ſoi-même une bonne compoſition. Enfin de quelque maniere outrée qu'on ſoit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on eſt au-deſſus de toutes les louanges ordinaires, & que par ſon mérite on a réduit ceux qui louoient, à paſſer toutes les bornes. La vanité à bien des reſſources.

P. ARE. Je voi bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pouſſer les louanges dans tous les excès ; mais du moins pour celles qui ſont contraires les unes aux autres, comment a-t'on la hardieſſe de les donner aux Princes ? Je gage, par exemple, que quand vous vous vangiés impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, ſelon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'oppoſer à vous ; mais qu'auſſitôt que vous aviés fait quelque action de douceur, les choſes changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi j'aurois craint que vous ne vous fuſſiés donné le divertiſſement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'euſſiés dit, *choiſiſſés de la ſeverité, ou de la clemence, pour en faire le vrai caractere d'un Héros ; mais après cela, tenés-vous en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulés-vous qu'on y regarde de ſi près ? Il eſt avantageux aux Grands que toutes les matieres ſoient problematiques pour la flatterie.

Quoi qu'ils faſſent, ils ne peuvent manquer d'être loués ; & s'ils le ſont ſur des choſes oppoſées, c'eſt qu'ils ont plus d'une ſorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi ! Ne vous venoit-il jamais aucun ſcrupule ſur tous les Eloges dont on vous accabloit ? Etoit-il beſoin de rafiner beaucoup, pour s'appercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne diſtinguent point les Princes, on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la Poſtérité diſtingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle en confirme les unes, & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrés donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues, puiſqu'il eſt sûr que la poſtérité les a ratifiées par ſon Jugement. J'ai même en cela quelque ſujet de me plaindre d'elle ; car elle s'eſt tellement accoutumée à me regarder comme le modéle des Princes, qu'on les loue d'ordinaire, en me les comparant, & ſouvent la comparaiſon me fait tort.

P. ARE. Conſolés-vous ; on ne vous donnera plus ce ſujet de plainte. De la maniere dont tous les Morts qui vien-

nent ici, parlent de Louis XIV. qui régne aujourd'hui en France, c'eſt lui qu'on regardera déſormais comme le modéle des Princes, & je prévoi qu'à l'avenir on croira ne les pouvoir louer davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien? Ne croyés-vous pas que ceux à qui s'adreſſera une exagération ſi forte, l'écouteront avec plaiſir?

P. ARE. Cela pourra être. On eſt ſi avide de louanges, qu'on les a diſpenſées, & de la juſteſſe, & de la vérité, & de tous les aſſaiſonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriés exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui ſe mêleroit d'en donner?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient ſans interêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a ſi bien loué Caton, en diſant qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparés d'avec les autres? C'eſt que Caton étoit mort, & Virgile qui n'eſperoit rien ni de lui, ni de ſa

famille, ne lui a donné qu'un ſeul Vers, & a borné ſon Eloge à une penſée raiſonnable. D'où vient qu'il vous a ſi mal loué en tant de paroles au commencement de ſes Georgiques? Il avoit penſion de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

P. ARE. J'en ſuis fâché. Que ne faiſiés-vous ce qu'a fait un de vos ſucceſſeurs, qui auſſi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit par un Edit exprès que l'on composât jamais de Vers pour lui?

AU. Hélas! il avoit plus de raiſon que moi. Les vrayes louanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL eſt vrai que dans les paſſions que nous avons eues toutes deux, les Muſes ont été de la partie, & y ont mis beau-

coup d'agrément : mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiés vos Amans ; & moi, j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien ? cela veut dire que j'aimois autant que vous étiés aimée.

LAU. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, car je ſçai que les Femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendreſſe que les Hommes. Ce qui me ſurprend, c'eſt que vous ayés marqué à ceux que vous aimiés, tout ce que vous ſentiés pour eux, & que vous ayés en quelque maniere attaqué leur cœur par vos Poëſies. Le Perſonnage d'une Femme n'eſt que de ſe défendre.

SAPH. Entre nous, j'en étois un peu fâchée, c'eſt une injuſtice que les Hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer, qui eſt bien plus aiſé que celui de ſe défendre.

LAU. Ne nous plaignons point, notre parti a ſes avantages. Nous qui nous défendons, nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent, ils ne ſont pas toujours vainqueurs, quand ils le voudroient bien.

SAPH.

SAPH. Vous ne dites pas que ſi les Hommes nous attaquent, ils ſuivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer; mais quand nous nous défendons, nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptés-vous pour rien le plaiſir de voir par tant de douces attaques ſi long-tems continuées, & redoublées ſi ſouvent, combien ils eſtiment la conquête de votre cœur?

SAPH. Et ne comptés-vous pour rien la peine de réſiſter à ces douces attaques? Ils en voyent le ſuccès avec plaiſir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous ſerions bien fâchées que notre réſiſtance eût trop de ſuccès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs ſoins, ils ſoient victorieux à bon titre, vous leur faites grace en reconnoiſſant qu'ils le ſont. Vous ne pouvés plus vous défendre, & ils ne laiſſent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendés plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui eſt une victoire pour eux, ne ſoit toujours une eſpéce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plai-

ſir d'être aimés, que celui de triompher de la Perſonne qui les aime; & les Amans heureux ne ſont heureux, que parce qu'ils ſont Conquérans.

LAU. Quoi? auriés-vous voulu qu'on eût établi que les Femmes attaqueroient les Hommes?

SAPH. Et quel beſoin y a-t'il que les uns attaquent, & que les autres ſe défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choſes iroient trop vîte, & l'amour eſt un commerce ſi agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pû. Que ſeroit-ce ſi l'on étoit reçû dès que l'on s'offriroit? Que deviendroient tous ces ſoins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on ſent quand on ſe reproche de n'avoir pas aſſés plû, tous ces empreſſemens avec leſquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agéable mélange de plaiſirs & de peines qu'on appelle amour? Rien ne ſeroit plus inſipide, ſi l'on ne faiſoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien, s'il faut que l'amour ſoit un eſpece de combat, j'aimerois mieux qu'on eût obligé les Hommes à

ſe tenir ſur la défenſive. Auſſi bien ne m'avés-vous pas dit que les Femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendreſſe ? A ce compte elles attaqueroient mieux.

LAU. Oüi, mais ils ſe défendroient trop bien. Quand on veut qu'un ſexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque, mais non pas aſſés pour la remporter. Il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais. C'eſt-là notre caractere, & ce ne ſeroit peut-être pas celui des Hommes. Croyés-moi, après qu'on a bien raiſonné ou ſur l'amour, ou ſur telle autre matiere qu'on voudra, on trouve au bout du compte, que les choſes ſont bien comme elles ſont, & que la réforme qu'on prétendroit y apporter, gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'Eſt donc vous, divin Socrate ! que j'ai de joye de vous voir ! Je ſuis tout fraîchement venu en ce Païs-ci, & dès mon arrivée je me ſuis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom, & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous poſſediés cette vertu ſi * *naïve*, dont les *allures* étoient ſi naturelles, & qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux Siécles où vous viviés.

SOCRATE. Je ſuis bien aiſe de voir un Mort qui me paroît avoir été Philoſophe : mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, & qu'il y a long-tems que je n'ai vû ici perſonne, (car on me laiſſe aſſés ſeul, & il n'y a pas beaucoup de preſſe à rechercher

* *Termes de Montaïgne.*

ma converſation) trouvés bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'eſt-il pas bien changé?

MON. Extrémement. Vous ne le reconnoîtriés pas.

SO. J'en ſuis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devint meilleur, & plus ſage qu'il n'étoit de mon tems.

MON. Que voulés-vous dire? Il eſt plus fou, & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'eſt le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à ſçavoir de vous l'Hiſtoire du tems que vous avés vû, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du Siécle où vous venés de vivre. Quoi? les Hommes d'aprèſent ne ſe ſont point corrigés des ſottiſes de l'antiquité?

MON. Je croi que c'eſt parce que vous êtes ancien, que vous parlés de l'antiquité ſi familierement; mais ſçachés qu'on a grand ſujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

SO. Cela ſe peut-il? Il me ſemble que

de mon tems les choſes alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin elles prendroient un train plus raiſonnable ; & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON. Et les Hommes font-ils des expériences ? Ils ſont faits comme les Oiſeaux, qui ſe laiſſent toujours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déja pris cent mille Oiſeaux de leur eſpece. Il n'y a perſonne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les ſottiſes des Peres ſont perdues pour les Enfans.

SO. Mais quoi ? ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieilleſſe plus ſage, & plus réglée que n'a été ſa jeuneſſe.

MON. Les Hommes de tous les Siécles ont les mêmes penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir. Ainſi, par-tout où il y a des hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes.

SO. Et ſur ce pied-là, comment voudriés-vous que les ſiecles de l'antiquité euſſent mieux valu que le ſiecle d'aujourd'hui ?

MON. Ah ! Socrate, je ſçavois bien que vous aviés une maniere particuliere de raiſonner, & d'envelopper ſi

adroitement ceux à qui vous aviés affaire, dans des argumens dont ils ne prévoyoient pas la concluſion, que vous les ameniés où il vous plaiſoit, & c'eſt ce que vous appelliés être la Sage-femme de leurs penſées, & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une propoſition toute contraire à celle que j'avançois; cependant je ne ſçaurois encore me rendre. Il eſt sûr qu'il ne ſe trouve plus de ces ames *vigoureuſes* & *roides* de l'antiquité, des Ariſtides, des Phocions, des Periclés, ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il? Eſt-ce que la Nature s'eſt épuiſée, & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes Ames; & pourquoi ne ſe ſeroit-elle encore épuiſée en rien, hormis en Hommes raiſonnables? Aucun de ſes Ouvrages n'a encore dégénéré, pourquoi n'y auroit-il que les Hommes qui dégénéraſſent?

Mon. C'eſt un point de fait, ils dégénérent. Il ſemble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes, pour nous perſuader qu'elle en auroit ſçû faire ſi elle avoit voulu, & qu'enſuite elle ait

fait tout le reſte avec aſſés de négligence.

So. Prenés garde à une choſe. L'antiquité eſt un objet d'une eſpéce particuliere, l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiés connu Ariſtide, Phocion, Periclés, & moi, puiſque vous voulés me mettre de ce nombre, vous euſſiés trouvé dans votre Siécle des Gens qui nous reſſembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon Siécle, & l'antiquité en profite. On met les Anciens bien haut, pour abaiſſer ſes Contemporains. Quand nous vivions, nous eſtimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à préſent notre Poſtérité nous eſtime plus que ne méritons, mais & nos Ancêtres, & nous, & notre Poſtérité, tout cela eſt bien égal, & je croi que le ſpectacle du Monde ſeroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'eſt toujours la même choſe.

Mon. J'aurois crû que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les Siécles différens avoient leurs différens caracteres comme les Hommes. En effet, ne voit-on pas des ſiécles

des ſçavans, & d'autres qui ſont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui ſont plus rafinés? N'en voit-on pas de ſérieux & de badins, de polis & de groſſiers?

So. Il eſt vrai.

Mon. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des ſiecles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'eſt pas une conſequence. Les Habits changent; mais ce n'eſt pas à dire que la figure des corps change auſſi. La politeſſe, ou la groſſiereté, la ſcience, ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le genie ſerieux ou badin, ce ne ſont là que les dehors de l'Homme, & tout cela change; mais le cœur ne change point, & tout l'Homme eſt dans le cœur. On eſt ignorant dans un ſiecle, mais la mode d'être ſçavant peut venir; on eſt intereſſé, mais la mode d'être deſintereſſé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'Hommes aſſés déraiſonnables qui naiſſent en cent ans, la Nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raiſonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre, & vous jugés bien qu'ils ne ſe trouvent jamais nulle-part

en aſſés grande quantité pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette diſtribution d'Hommes raiſonnables ſe fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des ſiecles mieux partagés les uns que les autres.

So. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la Nature a l'air bien conſtant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'avés-vous ? je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une groſſe conteſtation avec Caton d'Utique, ſur la maniere dont nous ſommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette derniere action plus Philoſophe que lui.

M. D'AU. Je vous trouve bien hardi

d'oſer attaquer une mort auſſi fameuſe que la ſienne. Ne fut-ce pas quelque choſe de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ſes amis en ſûreté, & de ſe tuer lui-même pour expirer avec la liberté de ſa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné ?

AD. Oh ! Si vous examiniés de près cette mort-là, vous y trouveriés bien des choſes à redire. Premierement, il y avoit ſi long-tems qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts ſi viſibles, que perſonne dans Utique ne doutoit que Caton ne ſe dut tuer. Secondement, avant que de ſe donner le coup, il eut beſoin de lire pluſieurs fois le Dialogue, où Platon traite de l'Immortalité de l'Ame. Troiſiémement, le deſſein qu'il avoit pris le rendoit de ſi mauvaiſe humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point ſon épée ſous le chevet de ſon lit, (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là,) il appella pour la demander un de ſes Eſclaves, & lui déchargea ſur le viſage

un grand coup de poing, dont il lui caſſa les dents; ce qui eſt ſi vrai, qu'il retira ſa main toute enſanglantée.

M. D'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philoſophique.

AD. Vous ne ſçauriés croire quel bruit il fit ſur cette épée ôtée, & combien il reprocha à ſon Fils & à ſes Domeſtiques, qu'ils le vouloient livrer à à Céſar, pieds & poings liés. Enfin il les gronda tous de telle ſorte, qu'il fallut qu'ils ſortiſſent de la Chambre & le laiſſaſſent ſe tuer.

M. D'AU. Véritablement les choſes pouvoient ſe paſſer d'une maniere un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour ſe donner la mort; il n'y a rien de plus aiſé que de mourir quand on le veut; mais apparemment les meſures qu'il avoit priſes en comptant ſur ſa fermeté, étoient priſes ſi juſte, qu'il ne pouvoit plus attendre; & il ne ſe fut peut-être pas tué, s'il eut differé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je voi que vous vous connoiſſés en morts généreuſes.

M. D'AU. Cependant on dit qu'aprés qu'on eut apporté cette épée à Caton, & que l'on ſe fut retiré, il s'endormit, & ronfla. Cela ſeroit aſſés beau.

AD. Et le croyés-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre ſes Valets; on ne dort pas ſi aiſément après un tel exercice. De plus la main dont il avoit frappé l'Eſclave, lui faiſoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put ſupporter la douleur qu'il y ſentoit, & il ſe la fit bander par un Medecin, quoiqu'il fut ſur le point de ſe tuer. Enfin depuis qu'on lui eut apporté ſon épée juſqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or je prouverois bien par un grand ſoupé qu'il donna le ſoir à tous ſes Amis, par une promenade qu'il fit enſuite, & par tout ce qui ſe paſſa juſqu'à ce qu'on l'eut laiſſé ſeul dans ſa Chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard; d'ailleurs le Dialogue qu'il lut deux fois eſt très-long; & par conſéquent s'il dormit, il ne dormit gueres. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait ſemblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écou-

toient à la porte de ſa Chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de ſa mort, qui ne laiſſe pas d'avoir toujours dans le fond quelque choſe de fort heroïque. Mais par où pouvés-vous prétendre que la vôtre l'emporte? Autant qu'il m'en ſouvient, vous étes mort dans votre lit, tout uniment, & d'une maniere qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi? n'eſt-ce rien de remarquable que ces Vers que je fis preſque en expirant.

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſçache où
tu vas?
Tu pars ſeulette, & tremblotante. Helas!
Que deviendra ton humeur folichonne?
Que deviendront tant de jolis ébats?

Caton traita la mort comme une affaire trop ſerieuſe; mais pour moi, vous voyés que je badinai avec elle; & c'eſt en quoi je prétens que ma Philoſophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'eſt pas ſi difficile de braver fierement la mort, que d'en railler non-

chalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à ſon ſecours, que quand elle vient ſans qu'on ait beſoin d'elle.

M. D'AU. Oüi, je conviens que la mort de Caton eſt moins belle que la vôtre ; mais par malheur, je n'avois point remarqué que vous euſſiés fait ces petits Vers, en quoi conſiſte toute ſa beauté.

AD. Voilà comme tout le monde eſt fait. Que Caton ſe déchire les entrailles, plûtôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi, ce n'eſt peut-être pas au fond ſi grand'choſe ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Hiſtoire, & il n'y a perſonne qui n'en ſoit frappé. Qu'un autre meure tout doucement, & ſe trouve en état de faire des Vers badins ſur ſa mort, c'eſt plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe, & l'Hiſtoire n'en tient preſque pas compte.

M. D'AU. Helas ! rien n'eſt plus vrai que ce que vous dites ; & moi, qui vous parle, j'ai une mort que je prétens plus belle que la vôtre, & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'eſt

pourtant pas une mort toute entiere ; mais telle qu'elle eſt, elle eſt au-deſſus de la vôtre, qui eſt au-deſſus de celle de Caton.

AD. Comment ? que voulés-vous dire ?

M. D'AU. J'étois Fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un Fils de Roi, & ce Prince après la mort de ſon Pere, me renvoya chés le mien, malgré la promeſſe ſolemnelle qu'il avoit faite de m'épouſer. Enſuite on me fiança encore au Fils d'un autre Roi, & comme j'allois par mer trouver cet Epoux, mon Vaiſſeau fut battu d'une furieuſe tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me compoſai moi-même cette Epitaphe.

Cy giſt Margot, la gentil' Damoiſelle,
Qu'a deux Maris, & encore eſt pucelle.

A la vérité, je n'en mourus pas : mais il ne tint pas à moi. Concevés-bien cette eſpece de mort-là, vous en ſerés ſatisfait. La fermeté de Caton eſt outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne eſt naturelle. Il eſt trop guindé, vous êtes trop badin, je ſuis raiſonnable.

Quoi ? vous me reprochés d'avoir trop peu craint la mort.

M. D'AU. Oüi, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant ; & je ſuis ſûr que vous vous fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour ſe déchirer les entrailles. J'attens un naufrage à tous momens ſans m'épouvanter, & je compoſe de ſang froid mon Epitaphe ; cela eſt fort extraordinaire, & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette Hiſtoire, on auroit raiſon de ne la croire pas, ou de croire que je n'euſſe agi que par fanfaronnade. Mais en même tems je ſuis une pauvre Fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille, je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon Hiſtoire toute la vraiſemblance dont elle a beſoin. Vos Vers, prenés-y garde, ne veulent rien dire ; ce n'eſt qu'un galimatias compoſé de petits termes folâtres ; mais les miens ont un ſens fort clair, & dont on ſe contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AD. En vérité, je n'euſſe jamais cru que le chagrin de mourir avec votre

virginité, eut du vous être ſi glorieux.

M. D'AU. Plaiſantés-en tant que vous voudrés, mais ma mort, ſi elle peut s'appeller ainſi, a encore un avantage eſſentiel ſur celle de Caton & ſur la vôtre. Vous aviés tant fait les Philoſophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous vous étiés engagés d'honneur à ne craindre point la mort; & s'il vous eut été permis de la craindre, je ne ſçai ce qui en fut arrivé. Mais moi, tant que la tempête dura, j'étois en droit de trembler, & de pouſſer des cris juſqu'au Ciel, ſans que perſonne y trouvât à redire, ni m'en eſtimât moins; cependant je demeurai aſſés tranquille pour faire mon Epitaphe.

AD. Entre nous, l'Epitaphe ne fut-elle point faite ſur la terre?

M. D'AU. Ah! cette chicane-là eſt de mauvaiſe grace; je ne vous en ai pas fait de pareille ſur vos Vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi, & j'avoue que la vertu eſt bien grande, quand elle ne paſſe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVE'.

ERASISTRATE.

VOus m'apprenés des choſes merveilleuſes. Quoi, le ſang circule dans le corps ? Les veines le portent des extrémités au cœur, & il ſort du cœur pour entrer dans les artéres, qui le reportent vers les extrémités ?

HERVE'. J'en ai fait voir tant d'expériences, que perſonne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien nous autres Medecins de l'antiquité, qui croyions que le ſang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps ; & on vous eſt bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur.

HER. Je le prétens ainſi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'eſt moi qui ai mis les Gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui

dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du ſang, c'eſt à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réſervoir. Il ſemble qu'on ait refondu tout l'Homme. Voyés combien notre Medecine moderne doit avoir d'avantages ſur la vôtre. Vous vous mêliés de guerir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit ſeulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes ſont meilleurs Phiſiciens que nous, ils connoiſſent mieux la Nature; mais ils ne ſont pas meilleurs Medecins, nous gueriſſions les malades, auſſi-bien qu'ils les gueriſſent. J'aurois bien voulu donner à tous ces modernes, & à vous tout le premier, le Prince Antiochus à guerir de ſa fiévre quarte. Vous ſçavés comme je m'y pris, & comme je découvris par ſon pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la préſence de Stratonice, qu'il étoit amoureux de cette belle Reine, & que tout ſon mal venoit de la violence qu'il ſe faiſoit pour cacher ſa paſſion. Cependant je fis une cure auſſi difficile & auſſi conſidérable que celle-là, ſans ſçavoir que le

ſang circulât, & je croi qu'avec tout le ſecours que cette connoiſſance eut pu vous donner, vous euſſiés été fort embaraſſé en ma place. Il ne s'agiſſoit point de nouveaux conduits, ni de nouveaux réſervoirs; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade, c'étoit le cœur.

HER. Il n'eſt pas toujours queſtion du cœur, & tous les Malades ne ſont pas amoureux de leur belle Mere, comme Antiochus. Je ne doute point que faute de ſçavoir que le ſang circule, vous n'ayés laiſſé mourir bien des Gens entre vos mains.

ERA. Quoi? vous croyés vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Aſſurément.

ERA. Répondés donc, s'il vous plaît, à une petite queſtion que je vais vous faire. Pourquoi voyons-nous venir ici tous les jours autant de Morts qu'il en ſoit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'eſt leur faute; ce n'eſt plus celle des Medecins.

ERA. Mais cette circulation du ſang, ces conduits, ces canaux, ces réſervoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loiſir de tirer quelque uſage de tout ce qu'on a appris depuis peu, mais il eſt impoſſible qu'avec le tems on n'en voye de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyés-vous ? Il y a une certaine meſure de connoiſſances utiles, que les Hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guere ajouté, & qu'ils ne paſſeront guere, s'ils la paſſent. Ils ont cette obligation à la Nature, qu'elle leur a inſpiré fort promptement ce qu'ils avoient beſoin de ſçavoir ; car ils étoient perdus, ſi elle eut laiſſé à la lenteur de leur raiſon à le chercher. Pour les autres choſes qui ne ſont pas ſi néceſſaires, elles ſe découvrent peu à peu, & dans de longues ſuites d'années.

HER. Il ſeroit étrange qu'en connoiſſant mieux l'Homme, on ne le guerit pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuſeroit-on à perfectionner la ſcience du corps humain ? Il vaudroit mieux laiſſer là tout.

ERA. On y perdroit des connoiſſances fort agréables ; mais pour ce qui eſt de l'utilité, je croi que découvrir un

nouveau conduit dans le corps de l'Homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, c'eſt bien la même choſe. La nature veut que dans de certains tems les Hommes ſe ſuccedent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur eſt permis de ſe défendre contre elle juſqu'à un certain point ; mais paſſé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les ſecrets de la ſtructure du corps humain, on ne prendra point la Nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire.

DIALOGUE VI.

BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

C. DE MEDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Sçavans qui ſont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous ſçaurés que Galilée, qui étoit

mon Mathématicien, avoit découvert de certaines Planetes, qui tournent autour de Jupiter, auſquelles il donna en mon honneur, le nom d'Aſtres de Medicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoit preſque plus ſous ce nom-là, & qu'on les appelle ſimplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde ſoit préſentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BERENICE. Sans doute, je n'ai guere vû d'effets plus remarquables de ſa malignité.

C. DE ME. Vous en parlés bien à votre aiſe, après le bonheur que vous avés eu. Vous aviés fait vœu de couper vos cheveux, ſi votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne ſçai quelle guerre. Il revint ayant défait ſes ennemis; vous conſacrâtes vos cheveux dans un Temple de Venus, & le lendemain un Mathématicien les fit diſparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une Conſtellation, qu'il appella *la Chevelure de Berenice*. Faire paſſer des Etoiles pour des cheveux d'une Femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles Planetes; cependant votre chevelure a réuſſi,

réuſſi, & ces pauvres Aſtres de Medicis n'ont pû avoir la même fortune.

BE. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleſte, je vous la donnerois pour vous conſoler, & même je ſerois aſſés généreuſe pour ne prétendre pas que vous me fuſſiés fort obligé de ce préſent-là.

C. DE ME. Il ſeroit pourtant conſidérable; & je voudrois que mon nom fût auſſi aſſuré de vivre que le vôtre.

BE. Hélas! quand toutes les Conſtellations porteroient mon nom, en ſerois-je mieux? Il ſeroit là-haut dans le Ciel, & moi, je n'en ſerois pas moins ici-bas. Les Hommes ſont plaiſans; ils ne peuvent ſe dérober à la mort, & ils tâchent à lui dérober deux ou trois ſillabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'aviſent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils conſentiſſent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE ME. Je ne ſuis point de votre avis; on ne meurt que le moins qu'il eſt poſſible, & tout mort qu'on eſt, on tâche à tenir encore à la vie, par un Marbre où l'on eſt repréſenté,

par des pierres que l'on a élevées les unes ſur les autres, par ſon Tombeau même. On ſe noye, & on s'accroche à tout cela.

BE. Oüi, mais les choſes qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur maniere? A quoi attacherés-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même, ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE ME. Ce n'eſt pas une mauvaiſe invention, que de donner ſon nom à des Aſtres; ils demeurent toujours.

BE. Encore de la maniere dont j'en entens parler, les Aſtres eux-mêmes ſont-ils ſujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrés qu'à la longue il ne me reſtera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'eſt une mort, pour ainſi dire, Grammaticale; quelques changemens de Lettres les mettent en état de ne pouvoir plus ſervir qu'à donner de l'embarras aux Sçavans. Il y a quelque tems que je vis ici-bas des Morts qui conteſtoient avec beaucoup de chaleur

l'un contre l'autre. Je m'approchai : je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le Grand Conſtantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils diſputoient ſur la préférence de leurs grandeurs paſſées. Conſtantin diſoit qu'il avoit été Empereur de Conſtantinople ; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier pour faire valoir ſa Conſtantinople, diſoit qu'elle étoit ſituée ſur trois mers, ſur le Pont-Euxin, ſur le Boſphore de Thrace, & ſur la Propontide. L'autre repliquoit que Stamboul commandoit auſſi à trois Mers, à la Mere Noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Conſtantinople & de Stamboul étonna Conſtantin ; mais après qu'il ſe fut informé exactement de la ſituation de Stamboul, il fut encore bien plus ſurpris de trouver que c'étoit Conſtantinople, qu'il n'avoit pu reconnoitre à cauſe du changement des noms. *Helas !* s'écria-t'il, *j'euſſe auſſi-bien fait de laiſſer à Conſtantinople ſon premier nom de Biſance. Qui démêlera le nom de Conſtantin dans Stamboul ? il y tire bien à ſa fin.*

C. DE ME. De bonne foi, vous me

conſolés un peu, & je me réſous à prendre patience. Après tout, puiſque nous n'avons pu nous diſpenſer de mourir, il eſt aſſés raiſonnable que nos noms meurent auſſi; ils ne ſont pas de meilleure condition que nous.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

A. DE BRETAGNE.

ASSURE'MENT ma mort vous fit grand plaiſir. Vous paſſâtes auſſi-tôt la Mer pour aller épouſer Louis XII. & vous ſaiſir du Trône que je laiſſois vuide. Mais vous n'en jouîtes guere, & je fus vengée de vous par votre jeuneſſe même, & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le conſoloient trop aiſément de ma perte; car elles hâterent ſa mort, & vous em-

pêcherent d'être long-tems Reine.

M. d'Angleterre. Il eſt vrai que la Royauté ne fit que ſe montrer à moi, & diſparut en moins de rien.

A. de Bre. Et après cela, vous devintes Ducheſſe de Suffolc ? C'étoit une belle chute. Pour moi, grace au Ciel, j'ai eu une autre deſtinée. Quand Charles VIII. mourut, je ne perdis point mon rang par ſa mort, & j'épouſai ſon ſucceſſeur, ce qui eſt un exemple de bonheur fort ſingulier.

M. d'An. M'en croiriés-vous, ſi je vous diſois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là ?

A. de Bre. Non, je conçois trop bien ce que c'eſt que d'être Ducheſſe de Suffolc, après qu'on a été Reine de France.

M. d'An. Mais j'aimois le Duc de Suffolc.

A. de Bre. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté, en peut-on goûter d'autres ?

M. d'An. Oüi, pourvu que ce ſoient celles de l'amour. Je vous aſſure que vous ne devés point me vouloir de mal de ce que je vous ai ſuccedé ; ſi j'euſſe toujours pu diſpoſer de moi, je

n'euſſe été que Ducheſſe, & je retournai bien vite en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviés-vous les ſentimens ſi peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me me touchoit point. La Nature a fait aux Hommes des plaiſirs ſimples, aiſés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui ſont embaraſſans, incertains, difficiles à acquerir; mais la Nature eſt bien plus habile à leur faire des plaiſirs, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Que ne ſe repoſent-ils ſur elle de ce ſoin-là ? Elle a inventé l'amour, qui eſt fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit point beſoin.

A. DE BRE. Qui vous dit que les Hommes ayent inventé l'ambition ? La Nature n'inſpire pas moins les déſirs de l'élevation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition eſt aiſée à reconnoitre pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere. Elle eſt inquiéte, pleine de projets chimeriques; elle va au de-là de ſes

ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrappe jamais.

A. DE BRE. Et malheureuſement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive, c'eſt qu'on peut être pluſieurs fois heureux par l'amour, & qu'on ne le peut être une ſeule fois par l'ambition ; ou s'il eſt poſſible qu'on le ſoit, du moins ces plaiſirs-là ſont faits pour trop peu de gens ; & par conſéquent ce n'eſt point la Nature qui les propoſe aux Hommes ; car ſes faveurs ſont toujours très-générales. Voyés l'amour ; il eſt fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grand élevation, à qui il ſemble que la Nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'aſſurer de cent mille bras, ne peut guere s'aſſurer d'un cœur. Il ne ſçait ſi on ne fait pas pour ſon rang tout ce qu'on auroit fait pour la perſonne d'un autre. Sa Royauté lui coute tous les plaiſirs les plus ſimples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendés pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvés à

leur

leur condition. Quand on voit ſes volontés non ſeulement ſuivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot, qu'on peut prononcer quand on veut, tant de ſoins, tant de deſſeins, tant d'empreſſemens, tant d'application à plaire, dont on eſt le ſeul objet, en vérité on ſe conſole de ne pas ſçavoir tout-à-fait au juſte, ſi on eſt aimé pour ſon rang, ou pour ſa perſonne. Les plaiſirs de l'ambition ſont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochés, eſt leur plus grand charme. En fait de bonheur c'eſt l'exception qui flatte; & ceux qui regnent ſont exceptés ſi avantageuſement de la condition des autres Hommes, que quand ils perdroient quelque choſe des plaiſirs qui ſont communs à tout le monde, ils ſeroient récompenſés du reſte.

M. D'AN. Ah! jugés de la perte qu'ils font par la ſenſibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaiſirs ſimples & communs, lorſqu'il s'en préſente quelqu'un à eux. Apprenés ce que me conta ici l'autre jour une Princeſſe de mon ſang, qui a régné en Angleterre, & fort long-tems, & fort heureuſement

& ſans mari. Elle donnoit une premiere Audience à des Ambaſſadeurs Hollandois, qui avoient à leur ſuite un jeune Homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il ſe tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque choſe aſſés bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il diſoit; car les Femmes ont un inſtinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'eſprit que toute la Harangue des Ambaſſadeurs; & auſſi-tôt qu'ils furent ſortis, elle voulut s'aſſurer de ce qu'elle avoit penſé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune Homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de reſpect, que c'étoit une choſe qu'on n'oſoit redire à une grande Reine, & ſe défendirent long-tems de la répeter. Enfin quand elle ſe ſervit de ſon autorité abſolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas; *Ha! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelque expreſſion aſſés groſſiere, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à ſon gré. On ne fit ce récit à la Reine

qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre choſe, ſinon que quand elle congédia les Ambaſſadeurs, elle fit au jeune Hollandois un préſent fort conſidérable. Voyés comme au travers de tous les plaiſirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaiſir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eut pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui eſt trop ſimple n'accommode point les Hommes. Il ne ſuffit pas que les plaiſirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils tranſportent. D'où vient que la vie paſtorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, & ne réuſſiroit pas dans la pratique? Elle eſt trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les Hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vûe d'une Cour la plus ſuperbe & la plus pompeuſe du monde, les flatte moins que les idées qu'ils ſe propoſent quelquefois de cette vie paſtorale? C'eſt qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainſi le partage de vos

plaiſirs ſimples & tranquilles, n'eſt plus que d'entrer dans les chimeres que les Hommes ſe forment.

M. D'AN. Non, non. S'il eſt vrai que peu de gens ayent le goût aſſés bon pour commencer par ces plaiſirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait ſa courſe ſur les faux objets, & elle revient aux vrais.

DIALOGUE II.

CHARLES V. ERASME.

ERASME.

N'En doutés point; s'il y avoit des rangs chés les Morts, je ne vous cederois pas la préſeance.

CHARLES. Quoi? un Grammairien, un Sçavant, & pour dire encore plus, & pouſſer votre mérite juſqu'où il peut aller, un homme d'eſprit, prétendroit l'emporter ſur un Prince qui s'eſt vû maître de la meilleure partie de l'Europe?

ERAS. Joignés-y encore l'Amérique,

& je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit, pour ainſi dire, qu'un compoſé de pluſieurs hazards; & qui déſaſſembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand votre Grand Pere eût été homme de parole, vous n'aviés preſque rien en Italie; ſi d'autres Princes que lui euſſent eu l'eſprit de croire qu'il y avoit des Antipodes, Chriſtophle Colomb ne ſe fût point adreſſé à lui, & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats; ſi après la mort du dernier Duc de Bourgogne, Louis XI. eut bien ſongé à ce qu'il faiſoit, l'heritiere de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien, ni les Païs-Bas pour vous; ſi Henri de Caſtille, Frere de votre Grand'Mere Iſabelle, n'eût point été en mauvaiſe réputation auprès des Femmes, ou ſi ſa Femme n'eut point été d'une vertu aſſés douteuſe, la Fille de Henri eût paſſé pour être ſa Fille, & le Royaume de Caſtille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me ſemble qu'à l'heure qu'il eſt je perds, ou la Caſtille, ou les Païs-

Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ERAS. N'en raillés point. Vous ne ſçauriés donner un peu plus de bon ſens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas juſqu'à l'impuiſſance de votre Grand Oncle, ou juſqu'à la coquetterie de votre Grand' Tante, qui ne vous ſoient néceſſaires. Voyés combien c'eſt un édifice délicat que celui qui eſt fondé ſur tant de choſes qui dépendent du hazard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de ſoutenir un examen auſſi ſévere que le vôtre. J'avouë que vous faites diſparoître toute ma grandeur, & tous mes titres.

ERAS. Ce ſont-là pourtant ces qualités dont vous prétendiés vous parer; je vous en ai dépoüillé ſans peine. Vous ſouvient-il d'avoir oüi dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perſes priſonniers, expoſa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds, & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut preſſe à les acheter, mais que pour les Hommes, perſonne n'en voulut? De bonne foi, je

croi que ce qui arriva à ces Perſes-là, arriveroit à bien d'autres, ſi l'on ſéparoit leur merite perſonnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel eſt ce merite perſonnel ?

ERAS. Faut-il le demander ? tout ce qui eſt en nous. L'eſprit, par exemple, les ſciences.

CHAR. Et l'on peut avec raiſon en tirer de la gloire ?

ERAS. Sans doute. Ce ne ſont pas des biens de fortune, comme la nobleſſe, ou les richeſſes.

CHAR. Je ſuis ſurpris de ce que vous dites. Les ſciences ne viennent-elles pas aux Sçavans, comme les richeſſes viennent à la plûpart des Gens riches ? N'eſt-ce pas par voye de ſucceſſion ? Vous herités des Anciens, vous autres Hommes doctes, ainſi que nous de nos Peres. Si on nous a laiſſé tout ce que nous poſſedons, on vous a laiſſé auſſi tout ce que vous ſçavés ; & de-là vient que beaucoup de Sçavans regardent ce qu'ils ont reçu des Anciens, avec le même reſpect que quelques gens regardent les Terres & les Maiſons de leurs

Ayeux, où ils ſeroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naiſſent heritiers de la grandeur de leurs Peres, & les Sçavans n'étoient pas nés heritiers des connoiſſances des Anciens. La ſcience n'eſt point une ſucceſſion qu'on reçoit, c'eſt une acquiſition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou ſi c'eſt une ſucceſſion, elle eſt aſſés difficile à recueillir, pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettés la peine qui ſe trouve à acquerir les biens de l'eſprit, contre celle qui ſe trouve à conſerver les biens de la fortune, voilà les choſes égales; car enfin, ſi vous ne regardés que la difficulté, ſouvent les affaires du monde en ont bien autant que les ſpéculations du Cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la ſcience, tenons-nous-en à l'eſprit; ce bien-là ne dépend aucunement du hazard.

CHAR. Il n'en dépend point? Quoi, l'eſprit ne conſiſte-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, & le hazard eſt-il moindre, de naître avec

un cerveau bien diſpoſé, que de naître d'un Pere qui ſoit Roi? Vous étiés un grand génie; mais demandés à tous les Philoſophes, à quoi il tenoit que vous ne fuſſiés ſtupide, & hebêté; preſque à rien, à une petite diſpoſition de fibres, enfin à quelque choſe que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit jamais appercevoir. Et après cela, ces Meſſieurs les beaux Eſprits nous oſeront ſoutenir qu'il n'y a qu'eux qui ayent des biens indépendans du hazard, & ils ſe croiront en droit de mépriſer tous les autres Hommes?

ERAS. A votre compte, être riche, ou avoir de l'eſprit, c'eſt le même merite.

CHAR. Avoir de l'eſprit, eſt un hazard plus heureux, mais au fond c'eſt toujours un hazard.

ERAS. Tout eſt donc hazard?

CHAR. Oüi, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connoit point. Je vous laiſſe à juger, ſi je n'ai pas dépoüillé les Hommes encore mieux que vous n'aviés fait; vous ne leur ôtiés que quelques avantages de la naiſſance, & je leur ôte juſqu'à ceux de l'eſprit. Si avant que de tirer vanité

d'une choſe, ils vouloient s'aſſurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guere de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

ELIZABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC.

MAis pourquoi m'avés-vous ſi long-tems flatté de l'eſpérance de vous épouſer, puiſque vous étiés réſoluë dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon ſiecle. Vous, le Duc d'Anjou votre Frere, l'Archiduc, le Roi de Suede, vous étiés tous des pourſuivans, qui en vouliés à une Iſle bien plus conſidérable que celle d'Ithaque; je vous ai tenus en haleine pendant une longue ſuite d'années, & à la fin je me ſuis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts,

qui ne tomberoient pas d'accord que vous reſſemblaſſiés tout-à-fait à Penelope; mais on ne trouve point de comparaiſons qui ne ſoient défectueuſes en quelque point.

ELI. Si vous n'étiés pas encore auſſi étourdi que vous l'étiés, & que vous puſſiés ſonger à ce que vous dites . . .

LE DUC. Bon, je vous conſeille de prendre votre ſérieux. Voilà comme vous avés toujours fait des fanfaronades de virginité; témoin cette grande Contrée d'Amerique, à laquelle vous fîtes donner le nom de Virginie, en mémoire de la plus douteuſe de toutes vos qualités. Ce Païs-là ſeroit aſſés mal nommé, ſi ce n'étoit que par bonheur il eſt dans un autre monde; mais il n'importe, ce n'eſt pas là de quoi il s'agit. Rendés-moi un peu raiſon de cette conduite miſterieuſe que vous avés tenue, & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Eſt-ce que les ſix Mariages de Henri VIII. votre Pere vous apprirent à ne vous point marier, comme les courſes perpetuelles de Charles V. apprirent à Philippe II. à ne point ſortir de Madrid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la raiſon que vous me fourniſſés ; en effet mon Pere paſſa toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier, à répudier quelques-unes de ſes femmes, & à faire couper la tête aux autres. Mais le vrai ſecret de ma conduite, c'eſt que je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus joli que de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'executer point. Ce qu'on a le plus ardemment déſiré diminue de prix dès qu'on l'obtient, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte. Vous venés en Angleterre pour m'épouſer ; ce ne ſont que Bals, que Fêtes, que réjouiſſances ; je vais même juſqu'à vous donner un Anneau. Juſques-là tout eſt le plus riant du monde ; tout ne conſiſte qu'en apprêts & en idées, auſſi ce qu'il y a d'agréable dans le Mariage eſt déja épuiſé. Je m'en tiens là, & vous renvoye.

LE DUC. Franchement, vos maximes ne m'euſſent point accommodé ; j'euſſe voulu quelque choſe de plus que des chimeres.

ELI. Ah ! ſi l'on ôtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſte-

roit-il ? Je voi bien que vous n'aurés pas ſenti tous les agrémens qui étoient dans votre vie ; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils ayent été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi ? quels agrémens y avoit-il dans ma vie? Rien ne m'a jamais réuſſi. J'ai penſé quatre fois être Roi, d'abord il s'agiſſoit de la Pologne, enſuite de l'Angleterre, & des Païs-Bas, enfin la France devoit apparemment m'appartenir ; cependant je ſuis arrivé ici ſans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas apperçu. Toujours des imaginations, des eſpérances, & jamais de réalité. Vous n'avés fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je croi qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eut été aſſés de mon goût.

ELI. Les plaiſirs ne ſont point aſſés ſolides pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe, il ne faut que les éfleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes,

ſur leſquelles on eſt obligé de courir légerement, ſans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux, d'avoir été fou auſſi-bien que moi. Apprenés-moi un peu l'Hiſtoire de votre folie; comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort eſtimé dans mon ſiecle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes ouvrages rendirent illuſtre. Mais elle prit tant de goût à mes Vers, qu'elle craignit que je n'en fiſſe un jour pour quelque autre; & afin de s'aſſurer de la fidelité de ma Muſe, elle me donna un maudit breuvage qui me

fit tourner l'eſprit, & me mit hors d'état de compoſer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cens ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fuſſent bien rares dans votre ſiecle, puiſqu'on les eſtimoit aſſés pour les empoiſonner de cette maniere-là. Je ſuis fâché que vous ne ſoyés pas né dans le ſiecle où j'ai vécu ; vous euſſiés pu faire des Vers pour toutes ſortes de Belles, ſans aucune crainte de poiſon.

G. DE CA. Je le ſçai. Je ne vois aucun de tous ces beaux Eſprits, qui viennent ici, ſe plaindre d'avoir eu ma deſtinée. Mais vous, de quelle maniere devîntes-vous fou ?

A. F. DE BRAN. D'une maniere fort raiſonnable. Un Roi l'eſt devenu pour avoir vu un Spectre dans une Forêt, ce n'étoit pas grand'choſe. Mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Et que vîtes-vous ?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes nôces. J'épouſois Marie Eleonore de Cleves ; & je fis pendant cette grande

Fête des réflexions ſur le Mariage ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviés-vous dans votre maladie quelques bons intervales ?

A. F. DE BRAN. Oüi.

G. DE CA. Tant pis ; & moi je fus encore plus malheureux ; l'eſprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'euſſe jamais cru que ce fut-là un malheur.

G. DE CA. Quand on eſt fou, il faut l'être entierement, & ne ceſſer jamais de l'être. Ces alternatives de raiſon & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le ſont que par accident, & dont le nombre n'eſt nullement conſiderable. Mais voyés ceux que la Nature produit tous les jours dans ſon cours ordinaire, & dont le monde eſt peuplé ; ils ſont toujours également fous, & ils ne ſe guériſſent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi je me ſerois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah ! vous ne ſçavés donc pas à quoi ſert la folie ? Elle ſert à empêcher que l'on ne ſe connoiſſe, car la vuë de ſoi-même eſt bien triſte ; & comme

comme il n'eſt jamais tems de ſe connoître, il ne faut pas que la folie abandonne les Hommes un ſeul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avés beau dire, vous ne me perſuaderés point qu'il y ait d'autres fous, que ceux qui le ſont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reſte des Hommes a de la raiſon; autrement ce ne ſeroit rien perdre que de perdre l'eſprit, & on ne diſtingueroit point les Frénétiques d'avec les Gens de bon ſens.

G. DE CA. Les Frénétiques ſont ſeulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les Hommes étant de même nature, elles ſe ſont ſi aiſément ajuſtées enſemble, qu'elles ont ſervi à faire les plus forts liens de la ſocieté humaine; témoin ce déſir d'immortalité, cette fauſſe gloire, & beaucoup d'autres principes, ſur quoi roule tout ce qui ſe fait dans le monde; & l'on n'appelle plus fous, que de certains fous, qui ſont pour ainſi dire, hors d'œuvre, & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres, ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les Frénétiques ſont

ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres ; mais les autres Hommes ſe traitent de perſonnes ſages.

G. DE CA. Ah ! que dites-vous ? Tous les Hommes s'entremontrent au doigt, & cet ordre eſt fort judicieuſement établi par la Nature. Le Solitaire ſe moque du Courtiſan, mais en récompenſe il ne le va point troubler à la Cour ; le Courtiſan ſe moque du Solitaire, mais il le laiſſe en repos dans ſa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le ſeul parti raiſonnable, tout le monde voudroit l'embraſſer, & il y auroit trop de preſſe ; il vaut mieux qu'on ſe diviſe en pluſieurs petites troupes, qui ne s'entr'embaraſſent point, parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes, je vous trouve bien fou avec vos raiſonnemens ; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un Fou conçoive toujours d'un autre. La vraye ſageſſe diſtingueroit trop ceux qui la poſſederoient ; mais l'opi-

nion de ſageſſe égale tous les Hommes, & ne les ſatisfait pas moins.

DIALOGUE V.

AGNE'S SOREL, ROXELANE.

A. SOREL.

A Vous dire le vrai, je ne comprens point votre galanterie Turque. Les Belles du Serail ont un Amant qui n'a qu'à dire, *je le veux*, elles ne goûtent jamais le plaiſir de la réſiſtance, & elles ne lui fourniſſent jamais le plaiſir de la victoire; c'eſt-à-dire, que tous les agrémens de l'amour ſont perdus pour les Sultans, & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulés-vous? Les Empereurs Turcs, qui ſont extrémement jaloux de leur autorité, ont négligé par des raiſons de politique ces douceurs de l'amour ſi raffinées. Ils ont craint que les Belles qui ne dépendroient pas abſolument d'eux, n'uſurpaſſent trop de pouvoir ſur leur eſprit, & ne ſe mêlaſſent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que ſçavent-ils ſi ce ſeroit un malheur ? L'amour eſt quelquefois bon à bien des choſes ; & moi qui vous parle, ſi je n'avois été maîtreſſe d'un Roi de France, & ſi je n'avois eu beaucoup d'empire ſur lui, je ne ſçai où en ſeroit la France à l'heure qu'il eſt. Avés-vous oüi dire combien nos affaires étoient déſeſperées ſous Charles VII. & en quel état ſe trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient preſque entierement les Maîtres ?

Ro. Oüi, comme cette hiſtoire a fait grand bruit, je ſçai qu'une certaine Pucelle ſauva la France. C'eſt donc vous qui étiés cette Pucelle-là ? & comment étiés-vous en même tems maîtreſſe du Roi ?

A. So. Vous vous trompés ; je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner ſon Royaume aux Uſurpateurs Etrangers, & s'aller cacher dans un Païs de Montagnes, où je n'euſſe pas été trop aiſe de le ſuivre. Je m'aviſai d'un ſtratagême pour le détourner de ce deſſein. Je fis venir un Aſtrologue, avec qui je m'enten-

dois ſecretement, & après qu'il eut fait ſemblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour en préſence de Charles VII. que tous les Aſtres étoient trompeurs, ou que j'inſpirerois une longue paſſion à un grand Roi, auſſitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverés donc pas mauvais, Sire, que je paſſe à la Cour d'Angleterre ; car vous ne voules plus être Roi, & il n'y a pas aſſés de tems que vous m'aimés pour avoir rempli ma deſtinée.* La crainte qu'il eut de me perdre, lui fit prendre la réſolution d'être Roi de France ; & il commença dès-lors à ſe rétablir. Voyés combien la France eſt obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne ſeroit que par reconnoiſſance.

Ro. Il eſt vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle ; qu'a-t-elle donc fait ? L'Hiſtoire ſe ſeroit-elle aſſés trompée pour attribuer à une jeune Païſanne pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtreſſe du Roi ?

A. So. Quand l'Hiſtoire ſe ſeroit trompée juſqu'à ce point, ce ne ſeroit pas une ſi grande merveille. Cependant il eſt ſûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats ; mais moi j'avois au-

paravant animé le Roi. Elle fut d'un grand ſecours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois ; mais ſans moi elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterés plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous ſçaurés le témoignage qu'un des Succeſſeurs * de Charles VII. a rendu en ma faveur dans ce Quatrain.

Gentille Agnés plus d'honneur en mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrer,
Cloſe Nonnain, ou bien devot Hermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane ? Vous m'avoüerés que ſi j'euſſe été une Sultane comme vous, & que je n'euſſe pas eu le droit de faire à Charles VII. la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirés de cette petite action. Vous n'aviés nulle peine à acquerir beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'un Amant, vous qui étiés libre & maîtreſſe de vous-même ; mais moi, toute Eſclave que

* *François I.*

j'étois, je ne laiſſai pas de m'aſſervir le Sultan. Vous avés fait Charles VII. Roi preſque malgré lui ; & moi de Soliman, j'en fis mon époux malgré qu'il en eût.

A. So. Hé quoi ? on dit que les Sultans n'épouſent jamais.

Ro. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouſer Soliman, quoique je ne puſſe l'amener au mariage par l'eſperance d'un bonheur, qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allés entendre un ſtratagême plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuſes ; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cauſe mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons néceſſaires, je lui dis que le ſujet de mon chagrin étoit, que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avoient dit nos Docteurs, ne me ſervoient de rien, & que comme j'étois Eſclave, je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Auſſi-tôt Soliman m'affranchit, afin que le merite de mes bonnes actions tombât ſur moi-même. Mais quand il voulut vivre avec moi comme

à l'ordinaire, & me traiter en Sultane du Serrail, je lui marquai beaucoup de ſurpriſe, & lui repréſentai avec un grand ſérieux, qu'il n'avoit nul droit ſur la perſonne d'une femme libre. Soliman avoit la conſcience délicate, il alla conſulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponſe fut, que le Sultan ſe gardât bien de prétendre rien ſur moi qui n'étois plus ſon Eſclave, & que s'il ne m'épouſoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un ſeul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux à cauſe de la nouveauté; cependant il le prit & m'épouſa.

A. So. J'avoue qu'il eſt beau d'aſſujettir ceux qui ſe précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. les Hommes ont beau faire; quand on les prend par les paſſions, on les mene où l'on veut. Qu'on me faſſe revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus imperieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aye beaucoup d'eſprit, aſſés de beauté, & peu d'amour.

DIALOGUE VI.

JEANNE I. DE NAPLES.

ANSELME.

J. DE NAPLES.

QUoi ? ne pouvés-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avés pas oublié toute l'Aſtrologie que vous ſçaviés autrefois ?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique ? Nous n'avons point ici de Ciel, ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous diſpenſe d'obſerver les regles ſi exactement.

AN. Il ſeroit plaiſant qu'un Mort fît des prédictions. Mais encore ſur quoi voudriés-vous que j'en fiſſe ?

J. DE NA. Sur moi, ſur ce qui me regarde.

AN. Bon. Vous êtes morte, & vous le ſerés toujours ; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Eſt-ce que notre condition, ou nos affaires peuvent changer?

J. DE NA. Non, mais auſſi c'eſt ce qui m'ennuye cruellement ; & quoique je ſçache qu'il ne m'arrivera rien, ſi vous vouliés pourtant me prédire quelque choſe, cela ne laiſſeroit pas de m'occuper. Vous ne ſçauriés croire combien il eſt triſte de n'enviſager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie, telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit, à voir votre inquiétude, que vous ſeriés encore vivante. C'eſt ainſi qu'on eſt fait là-haut. On n'y ſauroit être en patience ce qu'on eſt ; on anticipe toujours ſur ce qu'on ſera ; mais ici il faut que l'on ſoit plus ſage.

J. DE NA. Ah ! les Hommes n'ont-ils pas raiſon d'en uſer comme ils font ? Le préſent n'eſt qu'un inſtant, & ce ſeroit grand' pitié qu'ils fuſſent réduits à borner là toutes leurs vuës. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur eſt poſſible, & qu'ils gagnent quelque choſe ſur l'avenir ? C'eſt toujours autant, dont ils ſe mettent en poſſeſſion par avance.

AN. Mais auſſi ils empruntent tellement ſur l'avenir par leurs imaginations & par leurs eſperances, que quand

il eſt enfin préſent, ils trouvent qu'il eſt tout épuiſé, & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne ſe défont point de leur impatience, ni de leur inquiétude; le grand leurre des Hommes, c'eſt toujours l'avenir, & nous autres Aſtrologues nous le ſçavons mieux que perſonne. Nous leur diſons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds; qu'il y en a de mâles & de femelles; qu'il y a des Planettes bonnes & mauvaiſes, & d'autres qui ne ſont ni bonnes, ni mauvaiſes d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractere, ſelon la compagnie où elles ſe trouvent; & toutes ces fadaiſes ſont fort bien reçuës, parce qu'on croit qu'elles menent à la connoiſſance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi, n'y menent-elles pas en effet? Je trouve bon que vous qui avés été mon Aſtrologue, vous me diſiés du mal de l'Aſtrologie!

AN. Ecoutés, un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement, je vous trompois avec cette Aſtrologie que vous eſtimés tant.

J. DE NA. Oh! je ne vous en croi pas vous-même. Comment m'euſſiés-

vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence qu'une perſonne un peu raiſonnable s'engageât quatre fois de ſuite dans le mariage ? Il falloit bien que vous euſſiés lû cela dans les Cieux.

AN. Je les conſultai beaucoup moins que vos inclinations ; mais après tout, quelques Prophéties qui réuſſiſſent, ne prouvent rien. Voulés-vous que je vous mene à un Mort qui vous contera une Hiſtoire aſſés plaiſante ? Il étoit Aſtrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Aſtrologie. Cependant, pour eſſayer s'il y avoit quelque choſe de ſûr dans ſon art, il mit un jour tous ſes ſoins à bien obſerver les régles, & prédit à quelqu'un des événemens particuliers, plus difficiles à deviner que vos quatre Mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir auſſitôt tous les calculs Aſtronomiques, qui avoient été le fondement de ſes prédictions. Sçavés-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé, & ſi ſes ſupputations euſſent été bien faites, il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette Hiſtoire fût vraye, je ſerois bien fâchée qu'on ne la ſçût pas dans le monde, pour ſe détromper des Aſtrologues.

AN. On ſçait bien d'autres Hiſtoires à leur déſavantage, & leur métier ne laiſſe pas d'être toujours bon. On ne ſe déſabuſera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puiſſant. Les Hommes, par exemple, ſacrifient tout ce qu'ils ont à une eſperance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquerir, ils le ſacrifient encore à une autre eſperance ; & il ſemble que ce ſoit-là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne ſe ſoucie guere d'être heureux dans le moment où l'on eſt, on remet à l'être dans un tems qui viendra, comme ſi ce tems qui viendra, devoit être autrement fait que celui qui eſt déja venu.

J. DE NA. Non, il n'eſt pas fait autrement, mais il eſt bon qu'on ſe l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion ? Je ſçai une petite Fable qui vous

le dira bien. Je l'ai appriſe autrefois à la * Cour d'Amour qui ſe tenoit dans votre Comté de Provence. Un Homme avoit ſoif, & étoit aſſis ſur le bord d'une fontaine, il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il eſperoit qu'au bout de quelque tems il en alloit venir une meilleure. Ce tems étant paſſé : *Voici encore la même eau*, diſoit-il, *ce n'eſt point celle-là dont je veux boire, j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin comme l'eau étoit toujours la même, il attendit ſi bien que la ſource vint à tarir, & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en eſt arrivé autant, & je croi que de tous les Morts qui ſont ici, il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué, avant qu'il en eût fait l'uſage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe ? Je compte pour beaucoup le plaiſir de prévoir, d'eſperer, de craindre même, & d'avoir un avenir devant ſoi. Un Sage, ſelon vous, ſeroit comme nous autres Morts, pour qui le préſent & l'avenir ſont parfaitement ſemblables, & ce Sage par conſéquent

* *C'étoit une eſpece d'Academie.*

s'ennuyeroit autant que je fais.

AN. Hélas ! c'eſt une plaiſante condition que celle de l'Homme, ſi elle eſt telle que vous le croyés. Il eſt né pour aſpirer à tout, & pour ne jouir de rien ; pour marcher toujours, & pour n'arriver nulle part.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I.

HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

HEROSTRATE.

TRois cens ſoixante Statuës élevées dans Athénes à votre honneur ! C'eſt beaucoup.

DEMETRIUS. Je m'étois ſaiſi du Gouvernement, & après cela il étoit aſſés aiſé d'obtenir du peuple des Statuës.

HE. Vous étiés bien content de vous être ainſi multiplié vous-même trois cens ſoixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une ville ?

DE. Je l'avouë; mais helas! cette joye ne fut pas d'aſſés longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain il ne reſta pas une ſeule de mes Statuës. On les abattit, on les briſa.

HE. Voilà un terrible revers! Et qui fut celui qui fit cette belle Expedition?

DE. Ce fut Démétrius Poliorcete, Fils d'Antigonus.

HE. Démétrius Poliorcete! J'aurois bien voulu être en ſa place. Il y avoit beaucoup de plaiſir à abattre un ſi grand nombre de Statuës faites pour un même Homme.

DE. Un pareil ſouhait n'eſt digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Epheſe. Vous conſervés encore votre ancien caractere.

HE. On m'a bien reproché cet embraſement du Temple d'Epheſe; toute la Grece en a fait beaucoup de bruit; mais en vérité cela eſt pitoyable, on ne juge guere ſainement des choſes.

DE. Je ſuis d'avis que vous vous plaigniés de l'injuſtice qu'on vous a faite de déteſter une ſi belle action, & de la Loi par laquelle les Ephéſiens défen-

dirent que l'on prononçât jamais le nom d'Heroſtrate.

HE. Je n'ai pas du moins ſujet de me plaindre de l'effet de cette Loi ; car les Ephéſiens furent de bonnes Gens, qui ne s'apperçûrent pas, que défendre de prononcer un Nom, c'étoit l'immortaliſer. Mais leur Loi même ſur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démeſurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas ſe tenir bien heureux que mon ambition ne leur coutât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DE. On diroit, à vous entendre, que vous étiés en droit de ne rien épargner, pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des graces tous les maux que vous n'avés pas faits.

HE. Il eſt facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Epheſe. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence ? Le deſſein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire vivre ſon nom ?

DE. Apparemment.

HE. Hé bien, ce fut pour faire vivre auſſi mon nom que je brûlai ce Temple.

DE. Le beau raiſonnement ! Vous eſt-il permis de ruiner pour votre gloire les Ouvrages d'un autre ?

HE. Oüi. La vanité, qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime ſur tous les Ouvrages des Hommes ; elle les a faits, & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas ſujet de ſe plaindre qu'elle les renverſe, quand elle y trouve ſon compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi, qui pour honorer les Funerailles d'un Cheval, feroit raſer la Ville de Bucéphalie, lui feroit-il une injuſtice ? Je ne le croi pas, car on ne s'aviſa de bâtir cette Ville, que pour aſſurer la mémoire de Bucéphale, & par conſéquent elle eſt affectée à l'honneur des Chevaux.

DE. Selon vous, rien ne ſeroit en ſureté. Je ne ſçai ſi les Hommes même y ſeroient.

HE. La vanité ſe joue de leurs vies,

ainſi que de tout le reſte. Un pere laiſſe le plus d'enfans qu'il peut, afin de perpetuer ſon nom. Un Conquérant, afin de perpetuer le ſien, extermine le plus d'Hommes qu'il lui eſt poſſible.

DE. Je ne m'étonne pas que vous employiés toutes ſortes de raiſons pour ſoutenir le parti des Deſtructeurs; mais enfin, ſi c'eſt un moyen d'établir ſa gloire, que d'abattre les Monumens de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HE. Je ne ſçai s'il eſt moins noble que les autres; mais je ſçai qu'il eſt néceſſaire qu'il ſe trouve des Gens qui le prennent.

DE. Néceſſaire!

HE. Aſſurément. La Terre reſſemble à de grandes Tablettes, où chacun veut écrire ſon nom. Quand ces Tablettes ſont pleines, il faut bien effacer les noms qui y ſont déja écrits, pour y en mettre de nouveaux. Que ſeroit-ce, ſi tous les Monumens des Anciens ſubſiſtoient? Les Modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviés-vous eſperer que trois cens ſoixan-

te Statuës fuſſent long-tems ſur pied ? Ne voyiés-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

De. Ce fut une plaiſante vengeance que celle que Demétrius Poliorcete exerça ſur mes Statuës. Puiſqu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athénes, ne valoit-il pas autant les y laiſſer ?

He. Oui, mais avant qu'elles fuſſent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever ? Ce ſont les paſſions qui font & qui défont tout. Si la raiſon dominoit ſur la Terre, il ne s'y paſſeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces Mers pacifiques, où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hazard d'avoir des tempêtes. Les Paſſions ſont chez les Hommes des vents qui ſont néceſſaires, pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils cauſent ſouvent des orages.

DIALOGUE II.

CALLIRHE'E, PAULINE.

PAULINE.

POur moi, je tiens qu'une Femme eſt en péril dès qu'elle eſt aimée avec ardeur. De quoi un Amant paſſionné ne s'aviſe-t-il pas pour arriver à ſes fins? J'avois long-tems réſiſté à Mundus qui étoit un jeune Romain fort bien fait; mais enfin il remporta la victoire par un ſtratagême. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtreſſe de ce Dieu me vint dire de ſa part qu'il étoit amoureux de moi, & qu'il me demandoit un rendés-vous dans ſon Temple. Maîtreſſe d'Anubis! Figurés-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendés-vous, j'y fus reçuë avec beaucoup de marques de tendreſſe; mais à vous dire la vérité, cet Anubis, c'étoit Mundus. Voyés ſi je pouvois m'en défendre. On dit bien que des Femmes ſe ſont renduës à des

Dieux déguiſés en Hommes, & quelquefois en Bêtes ; à plus forte raiſon devra-t-on ſe rendre à des Hommes déguiſés en Dieux.

CALLIRHE'E. En vérité, les Hommes ſont bien remplis d'artifice. J'en parle par experience, & il m'eſt arrivé preſque la même avanture qu'à vous. J'étois une Fille de la Troade, & ſur le point de me marier, j'allai, ſelon la Coutume du Païs, accompagnée d'un grand nombre de Perſonnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui ſort d'entre ſes roſeaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas juſqu'à mon Fiancé qui ne le crût auſſi. Tout le monde ſe tint dans un ſilence reſpectueux, mes Compagnes envioient ſecrettement ma felicité, & Scamandre ſe retira dans ſes roſeaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonné un jour que je rencontrai ce Scamandre qui ſe promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien, qui avoit ſa Flotte ſur cette Côte-là ?

PAU. Quoi ? Vous l'aviés donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre Païs que le Fleuve acceptât les offres que les Filles à marier venoient lui faire ?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il ſe contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abuſoit pas.

PAU. Vous deviés donc bien avoir le Scamandre pour ſuſpect ?

CAL Pourquoi ? Une jeune Fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu aſſés de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fauſſes offres, auſquelles il n'avoit pas daigné répondre ? Les Femmes ſe flattent ſi aiſément. Mais vous, qui ne voulés pas que j'aye été la dupe du Scamandre, vous l'avés bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout-à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un ſimple Mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver ? Cela n'eſt pas excuſable.

PAU.

PAU. Que voulés-vous ? J'entendois dire à tous les Sages, que ſi l'on n'aidoit ſoi-même à ſe tromper, on ne goûteroit guere de plaiſirs.

CAL. Bon ; aider à ſe tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce ſens-là. Ils vouloient dire que les choſes du monde les plus agréables ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient pas beaucoup, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſérieuſe. Les plaiſirs ne ſont pas faits pour être examinés à la rigueur, & on eſt tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile. C'eſt-là ce que vos Sages . . .

PAU. C'eſt auſſi ce que je veux dire. Si je me fuſſe renduë difficile avec Anubis, j'euſſe bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu ; mais je lui paſſai ſa Divinité ſans vouloir l'examiner trop curieuſement. Et où eſt l'Amant dont on ſouffriroit la tendreſſe, s'il falloit qu'il eſſuyât un examen de notre raiſon ?

CAL. La mienne n'étoit pas ſi rigoureuſe. Il ſe pouvoit trouver tel Amant, qu'elle eût conſenti que j'aimaſſe ; & enfin il eſt plus aiſé de ſe croire aimée

d'un Homme ſincere & fidéle que d'un Dieu.

PAU. De bonne-foi, c'eſt preſque la même choſe. J'euſſe été auſſi-tôt perſuadée de la fidélité & de la conſtance de Mundus, que de ſa divinité.

CAL. Ah! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux ayent aimé, du moins on ne peut pas croire que cela ſoit arrivé ſouvent; mais on a vu ſouvent des Amans fidéles, qui n'ont point partagé leur cœur, & qui ont ſacrifié tout à leurs Maîtreſſes.

PAU. Si vous prenés pour de vrayes marques de fidelité, les ſoins, les empreſſemens, des ſacrifices, une préférence entiere, j'avouë qu'il ſe trouvera aſſés d'Amans fidéles, mais ce n'eſt pas ainſi que je comte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la paſſion n'a pu être aſſés longue pour avoir le loiſir de s'éteindre d'elle-même, ou aſſés heureuſe pour en avoir ſujet. Il ne me reſte que ceux qui ont tenu bon contre le tems & contre les faveurs, & ils ſont à peu près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il ſe trouve de la fidelité, même ſelon cette idée. Car qu'on aille dire à une Femme qu'on eſt un Dieu épris de ſon merite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidéle, elle le croira. Pourquoi cette difference ? C'eſt qu'il y a des exemples de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la choſe égale ; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un Homme pour un Dieu, c'eſt que cette erreur-là n'eſt pas ſoutenuë par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant ſoit une Divinité, parce qu'on ne le ſouhaite pas ; mais on ſouhaite qu'il ſoit fidéle, & on croit qu'il l'eſt.

CAL. Vous vous moqués. Quoi, toutes les Femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, ſi elles ſouhaitoient qu'ils le fuſſent !

PAU. Je n'en doute preſque pas. Si cette erreur étoit néceſſaire pour l'amour, la Nature auroit diſpoſé notre cœur à nous l'inſpirer. Le cœur eſt la ſource de toutes les erreurs dont nous avons beſoin ; il ne nous refuſe rien dans cette matiere-là.

DIALOGUE III.

CANDAULE, GIGE'S.

CANDAULE.

PLus j'y penſe, & plus je trouve qu'il n'étoit point néceſſaire que vous me fiſſiés mourir.

GIGE'S. Que pouvois-je faire? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçuë que vous m'aviés fait entrer le ſoir dans ſa Chambre, & me fit, ſur l'offenſe qu'avoit reçuë ſa pudeur, un très-beau diſcours, dont la concluſion étoit qu'il falloit me réſoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouſer en même tems; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de ſon honneur, ou que je poſſedaſſe ce que j'avois vu, ou que je ne puſſe jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas ſi grand, que la Reine n'eût bien pu le diſſimuler, & ſon honneur pouvoit

vous laiſſer vivre, ſi elle eût voulu ; mais franchement, elle étoit dégoûtée de vous, & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour ſe défaire de ſon Mari. Vous jugés bien que dans l'alternative qu'elle me propoſoit, je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'euſſiés pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de goût pour moi. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que ſa beauté feroit ſur vous, & de vous prendre pour un trop honnête Homme !

GI. Reprochés-vous plutôt d'avoir été ſi ſenſible au plaiſir d'être le mari d'une Femme bien faite, que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la choſe du monde la plus naturelle. On ne ſçauroit cacher ſa joye dans un extrême bonheur.

GI. Cela ſeroit pardonnable, ſi c'étoit un bonheur d'Amant ; mais le vôtre étoit un bonheur de Mari. On peut être indiſcret pour une Maîtreſſe ; mais pour une Femme ! Et que croiroit-on du Mariage, ſi l'on en jugeoit par ce que vous fîtes ? On s'imagineroit qu'il

n'y auroit rien de plus délicieux.

CAN. Mais ſérieuſement, penſés-vous qu'on puiſſe être content d'un bonheur qu'on poſſede ſans témoins ? Les plus Braves veulent être regardés pour être braves ; & les Gens heureux veulent être auſſi regardés pour être parfaitement heureux. Que ſçai-je même s'ils ne ſe réſoudroient pas à l'être moins pour le paroître davantage ? Il eſt toujours ſûr qu'on ne fait point de montre de ſa felicité, ſans faire aux autres une eſpece d'inſulte, dont on ſe ſent ſatisfait.

GI. Il ſeroit fort aiſé, ſelon vous, de ſe vanger de cette inſulte. Il ne faudroit que fermer les yeux, & refuſer aux Gens ces regards, ou ſi vous voulés, ces ſentimens de jalouſie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort qui avoit été Roi de Perſe, qu'on le menoit Captif, & chargé de chaînes, dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux, environné de toute ſa Cour, étoit aſſis ſur un Trône magnifique, & fort élevé ; tout le peuple rempliſſoit une grande Place qu'on

avoit ornée avec beaucoup de ſoin. Jamais ſpectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut après une longue marche de Priſonniers, & de dépoüilles, il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur, & s'écria d'un air gai, *Sottiſe, ſottiſe, & toutes choſes ſottiſe.* Il diſoit que ces ſeuls mots avoient gâté à l'Empereur tout ſon triomphe, & je le conçoi ſi bien, que je croi que je n'euſſe pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes Ennemis.

GI. Vous n'euſſiés donc plus aimé la Reine, ſi je ne l'euſſe pas trouvée belle, & ſi en la voyant, je me fuſſe écrié, *Sottiſe, ſottiſe.*

CAN. J'avouë que ma vanité de Mari en eût été bleſſée. Jugés ſur ce pied-là combien l'amour d'une Femme aimable doit flatter ſenſiblement, & combien la diſcretion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutés; tout Mort que je ſuis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtreſſe. La Nature a ſi bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup

de choſes à faire au merite. Il n'y a point de cœur, à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur; elle n'a pas pris ſoin d'aſſortir toujours enſemble toutes les Perſonnes dignes d'eſtime; cela eſt fort mêlé, & l'experience ne fait que trop voir que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe. Il me ſemble que ces raiſons-là devroient faire des Amans diſcrets.

CAN. Je vous déclare que les Femmes ne voudroient point d'une diſcretion de cette eſpece, qui ne ſeroit fondée que ſur ce qu'on ne ſe feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne ſuffit-il pas de s'en faire un plaiſir extrême? La tendreſſe profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non. Elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais ſongés que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord c'eſt l'honneur des Femmes, qui eſt contraire aux interêts des Amans; & puis du débris de cet honneur-là, les Amans s'en compoſent un autre, qui eſt fort contraire aux interêts des Femmes. Voilà ce que c'eſt que d'avoir

mis

mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.

DIALOGUE IV.

HELENE, FULVIE.

HELENE.

IL faut que je ſçache de vous, Fulvie, une choſe, qu'Auguſte m'a dite depuis peu. Eſt-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination, mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre Mari Marc-Antoine à lui faire la guerre ?

FULVIE. Rien n'eſt plus vrai, ma chere Helene ; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conſéquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comedienne Cithéride, & j'euſſe bien voulu me vanger de lui, en me faiſant aimer d'Auguſte ; mais Auguſte étoit difficile en Maîtreſſes. Il ne me trouva ni aſſés jeune, ni aſſés belle, & quoique je lui fiſſe entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques ſoins pour moi, il me

fut impoſſible d'en tirer aucune complaiſance. Je vous dirai même, ſi vous voulés, des Vers qu'il fit ſur ſujet, & qui ne ſont pas trop à mon honneur. Les voici.

Parce qu'Antoine eſt charmé de Glaphire,
C'eſt ainſi qu'il appelle Cithéride,
Fulvie à ſes beaux yeux me veut aſſujettir.
Antoine eſt infidelle. Hé bien donc? eſt-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moi? que je ſerve Fulvie?
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte on verroit ſe retirer vers moi
Mille Epouſes mal ſatisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons; mais quoi?
Elle eſt bien laide! allons, ſonnés Trompettes.

HE. Nous avons donc cauſé, vous & moi, les deux plus grandes guerres qui ayent peut-être jamais été; vous celle d'Antoine & d'Auguſte; & moi, celle de Troye.

FUL. Mais il y a cette difference, que vous avés cauſé la guerre de Troye par votre beauté ; & moi, celle d'Auguſte & d'Antoine par ma laideur.

HE. En réompenſe, vous avés un autre avantage ſur moi ; c'eſt que votre guerre eſt beaucoup plus plaiſante que la mienne. Mon Mari ſe vange de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui eſt aſſés naturel ; & le vôtre vous vange de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'eſt pas trop ordinaire aux Maris.

FUL. Oüi; mais Antoine ne ſçavoit pas qu'il faiſoit la guerre pour moi, & Ménelas ſçavoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faiſoit. C'eſt-là un point qu'on ne lui ſçauroit pardonner ; car au lieu que Ménelas ſuivi de toute la Grece, aſſiégea Troye pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'eſt-il pas vrai que ſi Pâris eût voulu abſolument vous rendre, Ménelas eût du ſoutenir dans Sparte un Siége de dix ans, pour ne vous pas recevoir ? De bonne-foi, je trouve qu'ils avoient tous perdu l'eſprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander, & les autres l'étoient encore plus

de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes Gens ſe ſacrifioient aux plaiſirs d'un jeune Homme qui ne ſçavoit ce qu'il faiſoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire, en liſant cet endroit d'Homere, où après neuf ans de guerre, & un Combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'aſſemble un Conſeil devant le Palais de Priam. Là, Antenor eſt d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me ſemble, à balancer; on devoit ſeulement ſe repentir de s'être aviſé un peu tard de cet expedient. Cependant Pâris témoigne que la propoſition lui déplaît, & Priam qui, à ce que dit Homere, eſt égal aux Dieux en ſageſſe, embaraſſé de voir ſon Conſeil qui ſe partage ſur une affaire ſi difficile, & ne ſçachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille ſouper.

HE. Du moins, la guerre de Troye avoit cela de bon, qu'on en découvroit aiſément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguſte & d'Antoine ne paroiſſoit pas ce qu'elle étoit. Lorſqu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'ima-

giner que ce qui les animoit ſi cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguſte vous avoit fait de ſes bonnes graces.

FUL. Ainſi vont les choſes parmi les Hommes. On y voit de grands mouvemens, mais les reſſorts en ſont d'ordinaire aſſés ridicules. Il eſt important, pour l'honneur des événemens les plus conſidérables, que les cauſes en ſoient cachées.

DIALOGUE V.

PARMENISQUE, THEOCRITE DE CHIO.

THEOCRITE.

TOut-de-bon, ne pouviés-vous plus rire après que vous eûtes deſcendu dans l'Antre de Throphonius?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un ſérieux extraordinaire.

THE. Si j'euſſe ſçu que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu, j'euſſe bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai

que trop ri pendant ma vie, & même elle eût été plus longue, ſi j'euſſe moins ri. Une mauvaiſe raillerie m'a amené dans le lieu où nous ſommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offenſé; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun reſſentiment, pourvu que j'allaſſe me préſenter devant lui. On m'y conduiſoit preſque par force, & mes Amis me diſoient pour m'encourager; *Allés, ne craignés rien, votre vie eſt en ſureté, dès que vous aurés paru aux yeux du Roi. Ah!* leur répondis-je, *ſi je ne puis obtenir ma grace ſans paroître à ſes yeux, je ſuis perdu.* Antigonius qui étoit diſpoſé à me pardonner un crime, ne me put pardonner cette plaiſanterie, & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne ſçai ſi je n'euſſe point voulu avoir votre talent de railler même à ce prix-là.

THEO. Et moi, combien voudrois-je préſentement avoir acheté votre ſérieux!

PAR. Ah! vous n'y ſongés pas. Je penſai mourir du ſérieux que vous ſouhaités ſi fort. Rien ne me divertiſſoit plus; je faiſois des efforts pour rire, &

je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouiſſois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde, ce ridicule étoit devenu triſte pour moi. Enfin déſeſperé d'être ſi ſage, j'allai à Delphes, & je priois inſtamment le Dieu de m'enſeigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir Maternel, je crus qu'il entendoit ma Patrie. J'y retourne, mais ma Patrie ne put vaincre mon ſérieux. Je commençois à prendre mon parti, comme dans une maladie incurable, lorſque je fis par hazard un voyage à Délos. Là, je contemplai avec ſurpriſe la magnificence des Temples d'Apollon, & la beauté de ſes Statuës. Il étoit partout en marbre, ou en or, & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grece; mais quand je vins à une Latone de bois, qui étoit très-mal faite, & qui avoit tout l'air d'une vieille, je m'éclatai de rire, par la comparaiſon des Statuës du Fils, à celle de la Mere. Je ne puis vous exprimer aſſés combien je fus étonné, content, charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai ſens de l'Oracle. Je ne préſentai point d'offrandes à tous ces Appollons d'or, ou de mar-

bre. La Latone de bois eut tous mes dons, & tous mes vœux. Je lui fis je ne ſçai combien de ſacrifices, je l'enfumai toute d'encens, & j'euſſe élevé un Temple *à Latone qui fait rire*, ſi j'euſſe été en état d'en faire la dépenſe.

THEO. Il me ſemble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire, ſans que ce fût aux dépens de ſa mere. Vous n'auriés vu que trop d'objets qui étoient propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant, mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage. D'ailleurs Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon ſérieux étoit un mal qui ne pouvoit être gueri par tous les remedes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois beſoin du ſecours même des Dieux.

THEO. Cette joye & cette gayeté que vous enviés, eſt encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autre-

fois été atteint, & en a extrémement ſouffert.

PAR. Quoi ? Il s'eſt trouvé tout un Peuple trop diſpoſé à la gayeté & à la joye ?

THEO. Oüi, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuſes Gens !

THEO. Point-du-tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur ſerieux ſur rien, tout alloit en deſordre parmi eux. S'ils s'aſſembloient ſur la Place, tous leurs entretiens rouloient ſur des folies, au lieu de rouler ſur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambaſſadeurs, ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conſeil de Ville, les avis des plus graves Senateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes ſortes d'occaſions, une parole ou une action raiſonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils ſe ſentirent enfin incommodés de cet eſprit de plaiſanterie, du moins autant que vous l'aviés été de votre triſteſſe, & ils allerent conſulter l'Oracle de Delphes, auſſi-bien que vous, mais pour une fin bien differente, c'eſt-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un

peu de ſerieux. L'Oracle répondit, que s'ils pouvoient ſacrifier un Taureau à Neptune ſans rire, il ſeroit deſormais en leur pouvoir d'être plus ſages. Un ſacrifice n'eſt pas une action ſi plaiſante d'elle-même; cependant pour la faire ſerieuſement, ils y apporterent bien des préparatifs. Ils réſolurent de n'y recevoir point de jeunes Gens, mais ſeulement des Vieillards, & non pas encore toutes ſortes de Vieillards, mais ſeulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes ces Perſonnes choiſies furent ſur le bord de la Mer, pour immoler la Victime, il fut beſoin, malgré les Femmes, les dettes, les maladies, & l'âge, qu'ils compoſaſſent leur air, baiſſaſſent les yeux à terre, & ſe mordiſſent les lévres, mais par malheur il ſe trouva là un Enfant qui s'y étoit coulé. On voulut le chaſſer ſelon l'ordre, & il cria : *Quoi ? avés-vous peur que je n'avale votre Taureau ?* Cette ſottiſe déconcerta toutes ces gravités contrefaites. On éclata de rire, le Sacrifice fut troublé, & la raiſon ne revint point aux Tirinthiens. Ils eurent grand tort, après que le Tau-

reau leur eut manqué, de ne pas ſonger à cet Antre de Trophonius, qui avoit la vertu de rendre les Gens ſi ſérieux, & qui fit un effet ſi remarquable ſur vous.

PAR. A la vérité, je deſcendis dans l'Antre de Trophonius; mais l'Antre de Trophonius, qui m'attriſta ſi fort, n'eſt pas ce qu'on penſe.

THEO. Et qu'eſt-ce donc?

PAR. Ce ſont les Réflexions. J'en avois fait, & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Thirinthiens d'en faire, ils étoient guéris de leur enjouement.

THEO. J'avoue que je ne ſçai pas trop ce que c'eſt que les Réflexions, mais je ne puis concevoir pourquoi elles ſeroient ſi chagrines. Ne ſçauroit-on avoir des vuës ſaines, qui ne ſoient en même tems triſtes? N'y a-t-il que l'erreur qui ſoit gaye, & la raiſon n'eſt-elle faite que pour nous tuer?

PAR. Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on penſât avec beaucoup de rafinement, car elle vend ces ſortes de penſées-là bien cher. Vous voulés faire des Réflexions, nous dit-elle: prenés-y garde, je m'en vangerai

par la triſteſſe qu'elles vous cauſeront.

THEO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pouſſe les Réflexions juſqu'où elles peuvent aller.

PAR. Elle a mis les Hommes au monde pour y vivre, & vivre, c'eſt ne ſçavoir ce que l'on fait la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe, & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature ſon ſecret; on devient trop ſage, & on n'eſt pas aſſés homme; on penſe, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THEO. Mais la raiſon qui vous fait penſer mieux que les autres ne laiſſe pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées; il doit y en avoir enſuite une autre qui nous ramene à tout par les actions; mais à ce conte-là même, ne vaut-il pas preſque autant n'avoir point penſé?

DIALOGUE VI.

BRUTUS, FAUSTINE.

BRUTUS.

QUoi ? ſe peut-il que vous ayés pris plaiſir à faire mille infidelités à l'Empereur Marc-Aurele, à un Mari qui avoit toutes les complaiſances imaginables pour vous, & qui étoit ſans contredit le meilleur Homme de tout l'Empire Romain ?

FAUSTINE. Et ſe peut-il que vous ayés aſſaſſiné Jules-Céſar, qui étoit un Empereur ſi doux & ſi moderé ?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Uſurpateurs par l'exemple de Céſar, que ſa douceur & ſa moderation n'avoient pû mettre en ſureté.

FAU. Et ſi je vous diſois que je voulois effrayer tellement tous les Maris, que perſonne n'oſât ſonger à l'être après l'exemple de Marc-Aurele, dont la bonté avoit été ſi mal payée ?

BRU. C'étoit-là un beau deſſein ! Il

faut qu'il ſoit de Maris, car qui gouverneroit les Femmes? mais Rome n'avoit point beſoin d'être gouvernée par Céſar.

FAU. Qui vous l'a dit? Rome commençoit à avoir des fantaiſies auſſi déreglées, & des humeurs auſſi étranges que celles qu'on attribue à la plûpart des Femmes; elle ne pouvoit plus ſe paſſer de Maître, mais elle ne ſe plaiſoit pourtant pas à en avoir un. Les femmes ſont juſtement du même caractere. On doit convenir auſſi que les Hommes ſont trop jaloux de leur domination. Ils l'exercent dans le mariage, c'eſt déja un grand article; mais ils voudroient même l'exercer en amour. Quand ils demandent qu'une Maîtreſſe leur ſoit fidelle, fidelle veut dire ſoumiſe. L'empire devroit être également partagé entre l'Amant & la Maîtreſſe; cependant il paſſe toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les Hommes.

FAU. Je ſuis Romaine, & j'ai des ſentimens Romains ſur la liberté.

BRU. Je vous aſſure qu'à ce conte-

là tout l'Univers eſt plein de Romaines ; mais avoüés que les Romains tels que moi, ſont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux, qu'ils ſoient ſi rares. Je ne croi pas qu'un honnête Homme voulût faire ce que vous avés fait, & aſſaſſiner ſon bienfaicteur.

BRU. Je ne croi pas non plus qu'il y eût d'honnêtes Femmes qui vouluſſent imiter votre conduite. Pour la mienne, vous ne ſçauriés diſconvenir qu'elle n'ait été aſſés ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que Céſar avoit pour moi.

FAU. Croyés-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurele ? Il regardoit avec indifference toutes les infidelités que je lui faiſois, il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux, il m'ôtoit le plaiſir de le tromper. J'en étois en ſi grande colere, qu'il me prenoit quelquefois envie d'être Femme de bien ; cependant je me ſauvai toujours de cette foibleſſe. Et après ma mort même, Marc-Aurele ne m'a-t-il pas fait le déplaiſir de me bâtir des Temples, de me donner des Prêtres, d'inſtituer en mon honneur

des Fêtes Fauſtiniennes ? Cela n'eſt-il pas capable de faire enrager ? M'avoir fait un Apothéoſe magnifique ? M'avoir érigée en Déeſſe ?

BRU. J'avoue que je ne connois plus les Femmes. Voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAU. N'euſſiés-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Silla, que contre Céſar ? Silla eût excité votre indignation & votre haine par ſon extrême cruauté. J'euſſe bien mieux aimé auſſi avoir à tromper un Homme jaloux ; ce même Céſar, par exemple, de qui nous parlons. Il avoit une vanité inſupportable ; il vouloit avoir l'Empire de la Terre tout entier, & ſa femme toute entiere ; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui, & Pompée l'autre, il ne put ſouffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'euſſe été heureuſe avec Céſar !

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliés exterminer tous les Maris, & à cette heure vous aimés mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les Femmes fuſſent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en ait,

ait, les plus méchans ſont ceux qui me plaiſent davantage, par le plaiſir que l'on a de reprendre ſa liberté.

BRU. Je croi que pour les Femmes de votre humeur, le meilleur eſt qu'il y ait des Maris. Le ſentiment de la liberté eſt plus vif, plus il y entre de malignité.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS, AVEC LES MODERNES.

DIALOGUE I.

SENEQUE, SCARRON.

SENEQUE.

VOus me comblés de joye en m'apprenant que les Stoïciens ſubſiſtent encore, & que dans ces derniers tems vous avés fait profeſſion de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, ſans vanité, plus Stoïcien que vous, plus que Chriſippe, & plus que Zenon votre Fondateur.

Vous étiés tous en état de philoſopher à votre aiſe ; vous, en votre particulier, vous aviés des richeſſes immenſes. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouiſſoient d'une aſſés bonne ſanté, ou enfin ils avoient tous leurs membres ; ils alloient, ils venoient à la maniere ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaiſe fortune, tout contrefait, preſque ſans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, ſouffrant continuellement, & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient paſſer juſqu'à l'ame du Sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chés moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

Se. Je ſuis ravi de vous entendre parler ainſi. A votre langage ſeul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiés-vous pas l'admiration de votre Siécle ?

Sc. Oüi, je l'étois. Je ne me contentois pas de ſouffrir mes maux avec patience, je leur inſultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois juſqu'à la gayeté.

SE. O ſageſſe Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimere comme on ſe le perſuade ! Tu te trouves parmi les Hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venés, que je vous préſente à Zenon, & à nos autres Stoïciens, je veux qu'ils voyent le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Sc. Vous m'obligerés beaucoup, de me faire connoître à des Morts ſi illuſtres.

SE. Comment vous nommerai-je à eux ?

Sc. Scarron.

SE. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je point oüi parler de vous à pluſieurs Modernes qui ſont ici ?

Sc. Cela ſe peut.

SE. N'avés-vous pas fait quantité de Vers plaiſants, comiques ?

Sc. Oüi. J'ai même été l'Inventeur d'un Genre de Poëſie, qu'on appelle le *Burleſque*. C'eſt tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaiſanteries.

SE. Mais vous n'étiés donc pas un Philoſophe ?

Sc. Pourquoi non ?

Se. Ce n'eſt pas l'occupation d'un Stoïcien, que de faire des Ouvrages de plaiſanterie, & de ſonger à faire rire.

Sc. Oh ! je voi bien que vous n'avés pas compris les perfections de la plaiſanterie. Toute ſageſſe y eſt renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même, ſi je voulois, & fort aiſément ; mais tout ne produit pas du ſérieux, & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de maniere qu'ils en produiſent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout, & que les choſes du monde ne ſont pas faites pour être traitées ſérieuſement ? J'ai mis en Vers burleſques la divine Eneïde de votre Virgile ; & l'on ne ſçauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule ſont ſi voiſins, qu'ils ſe touchent. Tout reſſemble à ces Ouvrages de Perſpective, où des Figures diſperſées çà & là, vous forment, par exemple, un Empereur, ſi vous le regardés d'un certain point ; changés ce point de vuë, ces mêmes Figures vous repréſentent un Gueux.

Se. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos Vers badins fuſſent faits pour mener les Gens à des ré-

flexions ſi profondes. On vous eut reſpecté plus qu'on n'a fait, ſi l'on eût ſçû combien vous étiés grand Philoſophe; mais il n'étoit pas facile de le deviner par les Piéces qu'on dit que vous avés données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros Volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gayeté du Sage, n'euſſent-ils pas été dignes d'un Stoïcien?

Se. Cela eſt ſans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne ſçai combien d'Ouvrages qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gayeté, cela ne vaut-il pas mieux? Vos Traités de Morale ne ſont que des ſpéculations ſur la ſageſſe; mais mes Vers en étoient une pratique continuelle.

Se. Je ſuis certain que votre prétendue ſageſſe n'étoit pas un effet de votre raiſon, mais de votre temperament.

Sc. Et c'eſt-là la meilleure eſpece de ſageſſe qui ſoit au monde.

Se. Bon. Ce ſont de plaiſans Sages que ceux qui le ſont par temperament. S'ils ne ſont pas fous, doit-on

leur en tenir comte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Nature ; mais le merite de l'être ne peut jamais venir que de la raiſon.

Sc. On ne fait ordinairement guere de cas de ce que vous appellés un merite ; car ſi un Homme a quelque vertu, & qu'on puiſſe démêler qu'elle ne lui ſoit pas naturelle, on ne la conte preſque pour rien. Il ſembleroit pourtant que parce qu'elle eſt acquiſe à force de ſoins, elle en devroit être plus eſtimée ; n'importe, c'eſt un pur effet de la raiſon, on ne s'y fie pas.

Se. On doit encore moins ſe fier à l'inégalité du temperament de vos Sages. Ils ne ſont Sages que ſelon qu'il plaît à leur ſang. Il faudroit ſçavoir comment les parties interieures de leur corps ſont diſpoſées, pour ſçavoir juſqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne ſe laiſſer conduire qu'à la raiſon, & ſe rendre ſi indépendant de la Nature, qu'on ſoit en état de n'en craindre plus de ſurpriſes ?

Sc. Ce ſeroit le meilleur, ſi cela étoit poſſible ; mais par malheur la Nature garde toujours ſes droits ; elle a ſes

premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont ſouvent bien fait du chemin avant que la raiſon en ſoit avertie ; & quand elle s'eſt miſe enfin en devoir d'agir, elle trouve déja bien du deſordre. Encore eſt-ce une grande queſtion que de ſçavoir ſi elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas ſi l'on voit tant de Gens qui ne ſe fient pas tout-à-fait à la raiſon.

SE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les Hommes, & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant elle n'eſt guere en état de faire valoir ſon autorité. J'ai oüi dire que quelque cent ans après votre mort, un Philoſophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors une petite Ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer ſelon les Loix de la République de Platon, & l'appeller Platonopolis ; mais l'Empereur la refuſa au Philoſophe, & ne ſe fia pas aſſés à la raiſon du divin Platon, pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugés par-là combien la raiſon a perdu de ſon crédit. Si elle étoit eſtimable le moins du monde, il n'y auroit que les Hommes qui

la puſſent eſtimer, & les Hommes ne l'eſtiment pas.

DIALOGUE II.

ARTEMISE, RAIMOND LULLE.

ARTEMISE.

CEla m'eſt tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un ſecret pour changer les Métaux en or, & que ce ſecret s'appelle la Pierre Philoſophale, ou le grand Oeuvre ?

R. LULLE. Oüi, & je l'ai cherché long-tems.

AR. L'avés-vous trouvé ?

R. LUL. Non ; mais tout le monde l'a cru, & on le croit encore. La vérité eſt que ce ſecret-là n'eſt qu'une chimere.

AR. Pourquoi donc le cherchiés-vous ?

R. LUL. Je n'en ai été déſabuſé qu'ici bas.

AR. C'eſt, ce me ſemble, avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je voi bien que vous avés envie de me railler. Nous nous reſſemblons pourtant plus que vous ne croyés.

AR. Moi? je vous reſſemblerois? Moi qui fus un modelle de fidelité conjugale, qui bus les cendres de mon Mari, qui lui élevai un ſuperbe Monument admiré de tout l'Univers, comment pourrois-je reſſembler à un Homme qui a paſſé ſa vie à chercher le ſecret de changer les Métaux en or?

R. LUL. Oüi, oüi. Je ſçai bien ce que je dis. Après toutes les belles choſes dont vous venés de vous vanter, vous devîntes folle d'un jeune Homme, qui ne vous aimoit pas. Vous lui ſacrifiâtes ce Bâtiment magnifique, dont vous euſſiés pû tirer tant de gloire, & les cendres de Mauſole, que vous aviés avalées, ne furent pas un aſſés bon remede contre une nouvelle paſſion.

AR. Je ne vous croyois pas ſi bien inſtruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit aſſés inconnu, & je ne m'imaginois pas qu'il y eût bien des Gens qui le ſçuſſent.

R. LUL. Vous avoûrés donc que nos deſtinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritions pas ; à vous de croire que vous aviés été toujours fidelle aux Mânes de votre Mari, & à moi de croire que j'étois venu à bout du grand Oeuvre.

AR. Je l'avoûrai très-volontiers. Le Public eſt fait pour être la dupe de beaucoup de choſes ; il faut profiter des diſpoſitions où il eſt.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

AR. Juſqu'à préſent je me trouve fort bien de vous reſſembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une choſe qui ne ſe peut trouver ; vous, le ſecret d'être fidelle à votre Mari, & moi, celui de changer les Métaux en or ? Je croi qu'il en eſt de la fidelité conjugale comme du grand Oeuvre.

AR. Il y a des Gens qui ont ſi mauvaiſe opinion des Femmes, qu'ils diront peut-être que le grand Oeuvre n'eſt pas aſſés impoſſible, pour entrer dans cette comparaiſon.

[illegible] pas ſoutenu par des idées fauſſes.

AR. Il n'eſt donc pas inutile que les Hommes ſoient trompés ?

R. LUL. Comment, inutile ? Si par malheur la verité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu : mais il paroît bien qu'elle ſcait de quelle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſés bien cachée.

DIALOGUE III.

[illegible] GALILE'E.

[illegible]

AH! que [illegible] de n'être [illegible] dans votre Siecle

GALILE'E. Il me ſemble que de l'humeur dont vous etiés, vous deviés vous accommoder aſſés bien du Siécle où vous vecutes. Vous ne vouliés que manger délicatement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les Oyſeaux, &

les Poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre ſembloit n'avoir été ſubjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

API. Mais mon Siécle étoit ignorant, & s'il y eût eu un homme comme vous, j'euſſe été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavés-vous celui que je fis pour une certaine ſorte de Poiſſon, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poiſſon-là étoit bien plus gros en Afrique; auſſi-tôt j'equipe un vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuſe. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne ſçai combien de Barques de Pécheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apporterent de ces Poiſſons qui en étoient le ſujet. Je ne ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, ſans être touché de la curioſité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, ſans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvés croire que j'euſ-

R. LUL. Oh ! je vous le garantis auſſi impoſſible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche, & que vous-même qui paroiſſés avoir été Homme de bon ſens, vous avés donné dans cette rêverie ?

R. LUL. Il eſt vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philoſophale, mais il eſt bon qu'on la cherche. En la cherchant, on trouve de fort beaux ſecrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit-il pas mieux chercher ces ſecrets, qu'on peut trouver, que de ſonger à ceux qu'on ne trouvera jamais ?

R. LUL. Toutes les ſciences ont leur Chimere, après laquelle elles courent, ſans la pouvoir attraper ; mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort utiles. Si la Chimie a ſa Pierre Philoſophale, la Géometrie a ſa Quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Mécaniques leur Mouvement perpetuel ; il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendés peut-être pas bien, mais vous entendrés bien du

moins que la Morale a auſſi ſa Chimere; c'eſt le déſintereſſement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il eſt bon qu'on prétende y parvenir. Du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'eſtime.

AR. Encore une fois, je ſerois d'avis qu'on laiſſât là toutes les Chimeres, & qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui eſt réel.

R. LUL. Pourrés-vous le croire? Il faut qu'en toutes choſes les Hommes ſe propoſent un point de perfection au de-là même de leur portée. Ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement; il faut qu'ils ayent devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chimie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'euſſe négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidelité dont vous vous piquiés à l'égard de votre Mari, n'étoit point naturelle, vous n'euſſiés pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mauſole par un Tombeau magnifique. On perdroit courage, ſi on n'é-

toit pas ſoutenu par des idées fauſſes.

AR. Il n'eſt donc pas inutile que les Hommes ſoient trompés ?

R. LUL. Comment, inutile ? Si par malheur la vérité ſe montroit telle qu'elle eſt, tout ſeroit perdu ; mais il paroît bien qu'elle ſçait de quelle importance il eſt qu'elle ſe tienne toujours aſſés bien cachée.

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILE'E.

APICIUS.

AH ! que je ſuis fâché de n'être pas né dans votre Siécle !

GALILE'E. Il me ſemble que de l'humeur dont vous étiés, vous deviés vous accommoder aſſés bien du Siécle où vous vécûtes. Vous ne vouliés que manger délicieuſement, & vous vous trouvâtes au monde, & dans Rome, juſtement lorſque Rome étoit maîtreſſe paiſible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les Oyſeaux, &

les Poiſſons les plus rares, & qu'enfin toute la Terre ſembloit n'avoir été ſubjuguée par les Romains, que pour contribuer à leur bonne chere.

Api. Mais mon Siécle étoit ignorant, & s'il y eût eu un homme comme vous, j'euſſe été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Sçavés-vous celui que je fis pour une certaine ſorte de Poiſſon, dont je mangeois à Minturne dans la Campanie? On me dit que ce Poiſſon-là étoit bien plus gros en Afrique; auſſi-tôt j'équipe un vaiſſeau, & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuſe. Quand nous approchâmes des Côtes d'Afrique, je ne ſçai combien de Barques de Pécheurs vinrent au-devant de moi, car ils étoient déja avertis de mon voyage, & m'apporterent de ces Poiſſons qui en étoient le ſujet. Je ne ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne; & dans le même moment, ſans être touché de la curioſité de voir un Païs que je n'avois jamais vû, ſans avoir égard aux prieres de l'Equipage qui vouloit ſe rafraîchir à terre, j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvés croire que j'euſ-

ſe eſſuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre deſſein. J'étois un pauvre Sçavant accoutumé à une vie frugale, toujours attaché aux Etoiles, & fort peu habile en Ragouts.

API. Mais vous avés inventé les Lunettes de longue vuë; après vous on a fait pour les oreilles ce que vous aviés fait pour les yeux, & j'entens dire qu'on a inventé des Trompettes qui redoublent & groſſiſſent la voix. Enfin vous avés perfectionné, & vous avés appris aux autres à perfectionner les ſens. Je vous euſſe prié de travailler pour le ſens du goût, & d'imaginer quelque inſtrument qui augmentât le plaiſir de manger.

GA. Fort-bien, comme ſi le goût n'avoit pas naturellement toute ſa perfection.

API. Pourquoi l'at-t-il plûtôt que la vuë?

GA. La vuë eſt auſſi très-parfaite. Les Hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui ſont donc les mauvais yeux, auſquels vos Lunettes peuvent ſervir?

GA. Ce ſont les yeux des Philoſophes. Ces Gens-là, à qui il importe de ſçavoir ſi le Soleil a des taches, ſi les Planettes tournent ſur leur centre, ſi la Voye de Lait eſt compoſée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux aſſés bons pour découvrir ces objets auſſi clairement, & auſſi diſtinctement qu'il faudroit; mais les autres hommes, à qui tout cela eſt indifferent, ont la vuë admirable. Si vous ne voulés que jouir des choſes, rien ne vous manque pour en jouir; mais tout vous manque pour les connoître. Les Hommes n'ont beſoin de rien, & les Philoſophes ont beſoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux Inſtrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera aſſés aux autres.

API. Je conſens que l'Art ne donne pas au commun des Hommes de nouveaux Inſtrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philoſophes, comme il leur donne des Lunettes pour mieux voir, & alors je les tiendrois bien payés des ſoins que la Philoſophie leur coûte; car enfin, à quoi ſert-elle, ſi elle ne fait des découvertes, & qu'a-t-on affaire de dé-

découvertes, ſi ce n'eſt ſur les plaiſirs?

GA. Il y a long-tems que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puiſque la raiſon fait quelquefois des acquiſitions nouvelles, pourquoi les ſens n'en feront-ils pas auſſi? Il ſeroit bien plus imporant qu'ils en fiſſent.

GA. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils ſont ſi parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaiſirs qui les pouvoient flatter. Si la raiſon trouve de nouvelles connoiſſances, il faut l'en plaindre; c'eſt qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

API. Et les Rois de Perſe, qui propoſoient de grandes récompenſes à ceux qui inventeroient de nouveaux plaiſirs, étoient-il fous?

GA. Oüi. Je ſuis aſſuré qu'ils ne ſe ſont pas ruinés à ces ſortes de récompenſes. Inventer de nouveaux plaiſirs! Il eût fallu auparavant faire naître dans les Hommes de nouveaux beſoins.

API. Quoi? chaque plaiſir ſeroit fondé ſur un beſoin? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement.

GA. Ce n'eſt pas ma faute. Mais vous qui condamnés mon avis, vous avés plus d'interêt qu'un autre qu'il ſoit vrai. S'il ſe trouvoit des plaiſirs nouveaux, vous conſoleriés-vous jamais de n'avoir pas été reſervé pour vivre dans les derniers tems où vous euſſiés profité des découvertes de tous les Siécles? Pour les connoiſſances nouvelles, je ſçai que vous ne les envierés pas à ceux qui les auront.

API. J'entre dans votre ſentiment, il favoriſe mes inclinations plus que je ne croyois. Je voi que ce n'eſt pas un grand avantage que les connoiſſances, puiſqu'elles ſont abandonnées à ceux qui veulent s'en ſaiſir, & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaler ſur cela les Hommes de tous les Siécles; mais les plaiſirs ſont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injuſtice à ſouffrir qu'un Siécle en pût avoir plus qu'un autre, & par cette raiſon le partage en a été égal.

DIALOGUE IV.

PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VEnés à mon ſecours, divin Platon, venés prendre mon parti, je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il?

M. D'E. Il s'agit d'un baiſer que je donnai avec aſſés d'ardeur à un ſçavant Homme * fort laid. J'ai beau dire encore à préſent pour ma juſtification ce que je dîs alors, que j'avois voulu baiſer cette bouche, d'où étoient ſorties tant de belles paroles; il y a là je ne ſçai combien d'Ombres qui ſe moquent de moi, & qui me ſoutiennent que de telles faveurs ne ſont que pour les bouches qui ſont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la ſcience ne doit point être payée en

* *Alain Chartier.*

même monnoye que la beauté. Venés apprendre à ces Ombres, que ce qui eſt véritablement digne de cauſer des paſſions échape à la vuë, & qu'on peut être charmé du Beau, même au travers de l'envelope d'un Corps très-laid dont il ſera revêtu.

PLA. Pourquoi voulés-vous que j'aille débiter ces choſes-là ? Elles ne ſont pas vrayes.

M. D'E. Vous les avés déja débitées mille & mille fois.

PLA. Oüi, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philoſophe, & je voulois parler d'amour ; il n'eut pas été de la bienſeance de mon caractere que j'en euſſe parlé comme les Auteurs des Fables * Mileſiennes ; je couvrois ces matieres-là d'un galimatias philoſophique, comme d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnuſſent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne croi pas que vous ſongiés à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayés parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand

* *Romans de ce tems-là.*

vous avés décrit ſi pompeuſement ces voyages que les Ames aîlées font dans des Chariots ſur la derniere voûte des Cieux, où elles contemplent le Beau dans ſon eſſence, leurs chûtes malheureuſes d'un lieu ſi élevé juſque ſur la terre par la faute d'un de leurs Chevaux qui eſt très-mal aiſé à mener, le froiſſement de leurs aîles, leur ſéjour dans les corps, ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau viſage qu'elles reconnoiſſent pour une copie de ce Beau qu'elles ont vû dans le Ciel, leurs aîles qui ſe réchauffent, qui recommencent à pouſſer, & dont elles tâchent de ſe ſervir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment, enfin cette crainte, cette horreur, cette épouvante, dont elles ſont frappées à la vuë de la beauté qu'elles ſçavent qui eſt divine, cette ſainte fureur qui les tranſporte, & cette envie qu'elles ſentent de faire des ſacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux.

PLA. Je vous aſſure que tout cela bien entendu & fidellement traduit, veut ſeulement dire que les belles perſonnes ſont propres à inſpirer bien des tranſports.

M. D'E. Mais, ſelon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeller le ſouvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Seroit-il poſſible que tous ces mouvemens ſi vifs que vous avés dépeints, ne fuſſent cauſés que par de grands yeux, une petite bouche, & un teint frais? Ah! donnés-leur pour objet la beauté de l'Ame, ſi vous voulés les juſtifier, & vous juſtifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulés-vous que je vous diſe la vérité? La beauté de l'eſprit donne de l'admiration, celle de l'Ame donne de l'eſtime, & celle du Corps de l'amour. L'eſtime & l'admiration ſont aſſés tranquilles; il n'y a que l'amour qui ſoit impetueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-ſeulement pendant votre vie vous parliés un autre langage ſur l'amour, mais vous mettiés en pratique les idées ſublimes que vous en aviés conçues. N'avés-vous pas été amoureux d'Arquénaſſe de Colophon, lorſqu'elle étoit vieille? Ne fîtes-vous pas ces Vers pour elle?

L'aimable Arquéanaſſe a merité ma foi.
Elle a des rides ; mais je voi
Une Troupe d'Amours ſe jouer dans ſes rides.
Vous qui pûtes la voir, avant que ſes appas
Euſſent du cours des ans reçû ces petits vuides,
Ah ! que ne ſouffrîtes-vous pas ?

Aſſurément cette Troupe d'Amours qui ſe jouoient dans les rides d'Arquéanaſſe, c'étoient les agrémens de ſon eſprit que l'âge avoit perfectionné. Vous plaigniés ceux qui l'avoient vûe jeune, parce que ſa beauté avoit fait des impreſſions trop ſenſibles ſur eux, & vous aimiés en elle le merite qui ne pouvoit être détruit par les années.

PLA. Je vous ſuis trop obligé de ce que vous voulés bien interpréter ſi favorablement une petite Satire que je fis contre Arquéanaſſe, qui croyoit me donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit. Mes paſſions n'étoient point ſi métaphyſiques que vous penſés, & je puis vous le prouver par d'autres Vers que j'ai

j'ai faits. Si j'étois encore vivant, je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate, lorſqu'il va parler d'amour ; je me couvrirois le viſage, & vous ne m'entendriés qu'au travers d'un voile ; mais ici, ces façons-là ne ſont pas néceſſaires. Voici mes Vers.

Lorſqu'Agathis par un baiſer de flâme
Conſent à me payer des maux que j'ai ſentis,
Sur mes lévres ſoudain je ſens venir mon ame,
Qui veut paſſer ſur celles d'Agathis.

M. D'E. Eſt-ce Platon que j'entens ?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi ? Platon avec ſes épaules quarrées, ſa figure ſérieuſe, & toute la Philoſophie qu'il avoit dans la tête, Platon a connu cette eſpece de baiſers ?

PLA. Oüi.

M. D'E. Mais ſongés-vous bien que le baiſer que je donnai à mon Sçavant, fut tout-à-fait Philoſophique, & que celui que vous donnâtes à vo-

tre Maîtreſſe, ne le fut point du tout, que je fis votre perſonnage, & que vous fîtes le mien ?

PLA. J'en tombe d'accord ; les Philoſophes ſont galans, tandis que ceux qui ſeroient nés pour être galans, s'amuſent à être Philoſophes. Nous laiſſons courir après les chimeres de la Philoſophie les Gens qui ne les connoiſſent pas, & nous nous rabattons ſur ce qu'il y a de réel.

M. D'E. Je voi que je m'étois très-mal adreſſée à l'Amant d'Agathis, pour la défenſe de mon baiſer. Si j'avois eu de l'amour pour ce Sçavant ſi laid, je trouverois encore bien moins mon conte avec vous. Cependant l'eſprit peut cauſer des paſſions par lui-même, & bien en prend aux Femmes. Elles ſe ſauvent de ce côté-là, ſi elles ne ſont pas belles.

PLA. Je ne ſçai ſi l'eſprit cauſe des paſſions ; mais je ſçai bien qu'il met le corps en état d'en faire naître ſans le ſecours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui manquoit. Et ce qui en eſt une preuve, c'eſt qu'il faut que le corps ſoit de la partie, & fourniſſe toujours quelque choſe du ſien, c'eſt-

à-dire ; tout au moins de la jeuneſſe ; car s'il ne s'aide point du tout, l'eſprit lui eſt abſolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matiere dans l'amour !

PLA. Telle eſt ſa nature. Donnés-lui, ſi vous voulés, l'eſprit ſeul pour objet, vous n'y gagnerés rien ; vous ſerés étonnée qu'il rentrera auſſi-tôt dans la matiere. Si vous n'aimiés que l'eſprit de votre Sçavant, pourquoi le baiſâtes-vous ? C'eſt que le corps eſt deſtiné à recueillir le profit des paſſions, que l'eſprit même auroit inſpirées.

DIALOGUE V.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON.

JE ne m'attendois pas que le conſeil que je donnai à mon Eſclave, dût produire des effets ſi heureux. Il me valut là-haut la vie & la Royauté tout

enſemble ; & ici il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel eſt ce conſeil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Eſclaves de cette Ville ſe révolterent, & égorgerent leurs Maîtres ; mais un Eſclave que j'avois, eut aſſés d'humanité pour épargner ma vie, & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choiſir pour Roi celui d'entr'eux, qui à un certain jour appercevroit le premier le lever du Soleil. Ils s'aſſemblerent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les yeux attachés ſur la Partie Orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit ſortir ; mon Eſclave ſeul, que j'avois inſtruit de ce qu'il avoit à faire, regardoit vers l'Occident. Vous ne doutés pas que les autres ne le traitaſſent de fou. Cependant en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du Soleil qui paroiſſoient ſur le haut d'une Tour fort élevée, & ſes Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la ſubtilité d'eſprit qu'il avoit eue ; mais il avoua qu'il me la devoit, & que je vivois en-

core, & auſſi-tôt je fus élû Roi, comun Homme divin.

R. D'UR. Je voi bien que le conſeil que vous donnâtes à votre Eſclave, vous fut fort utile, mais je ne voi pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah ! tous les Philoſophes qui ſont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Eſclave ce que tous les Sages doivent pratiquer ; que pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes ſont la regle des opinions ſaines, pourvu qu'on les prenne à contre-ſens.

R. D'UR. Ces Philoſophes-là parlent bien en Philoſophes. C'eſt leur métier de médire des opinions communes & des Préjugés ; cependant il n'y a rien ni de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la maniere dont vous en parlés, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les ſuivre.

R. D'UR. Je vous aſſure que ſi je me déclare pour les Préjugés, c'eſt ſans interêt ; car au contraire ils me donnerent dans le monde un aſſés grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statuës, &

comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choiſi pour juger ſi elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit ſecretement une Statuë de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouït dans un lieu où il ſçavoit qu'on devoit creuſer. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit Antique. Michel-Ange ſoutint que c'étoit une Figure moderne. Je me fondois principalement ſur la beauté de la Statuë, qui dans les principes de l'Art meritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je pouſſai le Bacchus juſqu'au tems de Policlete ou de Phidias. A la fin Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raiſonnement ſans replique. On ſe moqua de ma préocupation; mais ſans cette préocupation qu'euſſai-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous euſſiés décidé ſelon la raiſon.

R. D'UR. Et la raiſon décide-t-elle? Je n'euſſe jamais ſçu en la conſultant, ſi la Statuë étoit antique ou non; j'euſſe ſeulement ſçû qu'elle étoit très-belle;

mais le Préjugé vient au ſecours, qui me dit qu'une belle Statuë doit être antique; voilà une déciſion, & je juge.

STRA. Il ſe pourroit bien faire que la raiſon ne fourniroit pas des principes inconteſtables ſur des matieres auſſi peu importantes que celle-là; mais ſur tout ce qui regarde la conduite des Hommes, elle a des déciſions très-ſûres; le malheur eſt qu'on ne la conſulte pas.

R. D'UR. Conſultons-la ſur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ſes Amis & de ſes Parens. D'un côté vous dira-t-elle, ils ſont perdus pour vous; pleurés. D'un autre côté, ils ſont délivrés des miſeres de la vie; riés. Voilà des réponſes de la raiſon; mais la Coutume du Païs nous détermine. Nous pleurons, ſi elle nous l'ordonne, & nous pleurons ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe rire ſur ce ſujet-là; ou nous en rions, & nous en rions ſi bien, que nous ne concevons pas qu'on puiſſe pleurer.

STRA. La raiſon n'eſt pas toujours ſi

irréſolue. Elle laiſſe à faire au Préjugé ce qui ne merite pas qu'elle le faſſe elle-même ; mais ſur combien de choſes très-conſidérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conſéquences qui ne le ſont pas moins ?

R. D'UR. Je ſuis fort trompé ſi elles ne ſont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe. On ne doit ajouter qu'à elles une foi entiere.

R. D'UR. Cela ne ſe peut, parce que la raiſon nous propoſe un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre eſprit eſt fait pour en croire davantage. Ainſi le ſurplus de ſon inclination à croire, va au profit des Préjugés, & les fauſſes opinions achevent de la remplir.

STRA. Et quel beſoin de ſe jetter dans l'erreur ? Ne peut-on pas dans les choſes douteuſes ſuſpendre ſon jugement ? La raiſon s'arrête quand elle ne ſçait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai, elle n'a point alors d'autre ſecret pour ne point s'égarer, que de ne pas faire un ſeul pas ; mais cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain ; il eſt en mouvement,

mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne ſçait pas douter, on a beſoin de lumieres pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs le doute eſt ſans action, & il faut de l'action parmi les Hommes.

STRA. Auſſi doit-on conſerver les Préjugés de la coutume pour agir comme un autre Homme ; mais on doit ſe défaire des Préjugés de l'eſprit pour penſer en Homme ſage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conſerver tous. Vous ignorés apparemment les deux Réponſes de ce Vieillard Samnite, à qui ceux de ſa Nation envoyerent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner ſouverainement de leur deſtinée. Le Vieillard répondit que l'on paſſât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyerent vers lui, pour lui en repréſenter les inconveniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains ſans conditions. On ne ſuivit ni l'un ni l'autre conſeil, & on

s'en trouva mal. Il en va de même des Préjugés. il faut les conſerver tous, ou les exterminer tous abſolument. Autrement ceux dont vous vous êtes défait, vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous reſtent. Le malheur d'être trompé ſur bien des choſes n'eſt pas récompenſé par le plaiſir de l'être ſans le ſçavoir ; & vous n'avés ni les lumieres de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous propoſés, on ne doit pas balancer à prendre ſon parti. Il faut ſe défaire de tous ſes Préjugés.

R. D'UR. Mais la raiſon chaſſera de notre eſprit toutes ſes anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y cauſera une eſpece de vuide. Et qui peut le ſoutenir ? Non, non, avec auſſi peu de raiſon qu'en ont les Hommes, il leur faut autant de Préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les Préjugés ſont le ſupplément de la raiſon. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

VOus ne voulés pas me croire ; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V. eut avec la Princeſſe, que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je ſervis de prétexte ; mais la choſe alla plus loin. La Princeſſe me pria de vouloir bien auſſi être la Mere d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y conſentis pour lui faire plaiſir. Vous voilà bien étonnée ! N'avés-vous pas oüi dire que quelque merite qu'ait une Perſonne, il faut qu'elle ſe mette encore au-deſſus de ce merite, par le peu d'eſtime qu'elle en doit faire ; que les Gens d'eſprit, par exemple, doivent être en cette maniere au-deſſus de leur eſprit même ; pour moi j'étois au-deſſus de ma vertu, j'en

avois plus que je ne me ſouciois d'en avoir.

LUCRECE. Bon. Vous badinés, on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieuſement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je ſerois une Perſonne accomplie, je ne croi pas que j'acceptaſſe le parti; je ſçai qu'étant ſi parfaite, je donnerois du chagrin à trop de Gens, je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foibleſſe pour la conſolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'eſt-à-dire, qu'en faveur des Femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviés un peu adouci la vôtre.

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardaſſent comme leur Accuſatrice auprès du Public, ſi elles m'euſſent crue beaucoup plus ſévere qu'elles.

LU. Elles vous étoient en vérité fort obligées, & ſur-tout la Princeſſe, qui étoit aſſés heureuſe d'avoir trouvé une Mere pour ſes Enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit pro-

ſiter davantage de la commodité qu'elle avoit, car vous ne vous embaraſſiés point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous ſurprendre. Sçachés que l'indifference que j'ai eue pour la réputation m'a réuſſi. La vérité s'eſt fait connoître malgré tous mes ſoins, & on a démêlé à la fin que le Prince qui paſſoit pour mon Fils, ne l'étoit point; on m'a rendu plus de juſtice que je n'en demandois; & il me ſemble qu'on m'ait voulu récompenſer par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu, & de ce que j'avois généreuſement diſpenſé le Public de l'eſtime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle eſpece de généroſité; il ne faut point là-deſſus faire de grace au Public

B. PLOM. Vous le croyés! Il eſt bien bizarre, il tâche quelquefois à ſe révolter contre ceux qui prétendent lui impoſer d'une maniere trop impérieuſe la néceſſité de les eſtimer. Vous devriés ſçavoir cela mieux que perſonne. Il y a eu des Gens qui ont été en quelque ſorte bleſſés de votre trop d'ardeur pour la gloire; ils ont fait ce qu'ils ont pû pour ne vous pas tenir autant de

comte de votre mort qu'elle le meritoit.

LU. Et quel moyen ont-ils trouvé d'attaquer une action ſi héroïque?

B. PLOM. Que ſçai-je? Ils ont dit que vous vous étiés tuée un peu tard, que votre mort en eût vallu mille fois davantage, ſi vous n'euſſiés pas attendu les derniers efforts de Tarquin, mais qu'apparemment vous n'aviés pas voulu vous tuer à la legere, & ſans bien ſçavoir pourquoi. Enfin il paroît qu'on ne vous a rendu juſtice qu'à regret; & à moi, on me l'a rendue avec plaiſir. Peut-être a-ce été parce que vous couriés trop après la gloire, & que moi je la laiſſois venir, ſans ſouhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutés que vous faiſiés tout ce qui vous étoit poſſible, pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'eſt-ce rien, que d'être modeſte? Je l'étois aſſés pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une Aſſemblée de Parents. La vertu n'eſt-elle pas contente du témoi-

gnage qu'elle ſe rend à elle-même ? N'eſt-il pas d'une grande ame de mépriſer cette chimere de gloire ?

Lu. Il s'en faut bien garder. Ce ſeroit une ſageſſe trop dangereuſe. Cette chimere-là eſt ce qu'il y a de plus puiſſant au monde. Elle eſt l'ame de tout, on la préfere à tout, & voyés comme elle peuple les Champs Eliſées ; la gloire nous amene ici plus de Gens que la fiévre. Je ſuis du nombre de ceux qu'elle y a amenés ; j'en puis parler.

B. Plom. Vous êtes donc bien priſe pour dupe, auſſi-bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là ; car du moment qu'on eſt ici-bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

Lu. C'eſt-là un des ſecrets du lieu où nous ſommes ; il ne faut pas que les Vivans le ſçachent.

B. Plom. Quel mal y auroit-il qu'ils ſe défiſſent d'une idée qui les trompe ?

Lu. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. Plom. Pourquoi ? On les feroit par la vûe de ſon devoir. C'eſt une vûe bien plus noble. Elle n'eſt fondée que ſur la raiſon.

Lu. Et c'eſt juſtement ce qui la rend

trop foible. La gloire n'eſt fondée que ſur l'imagination, & elle eſt bien plus forte. La raiſon elle-même n'approuveroit pas que les Hommes ne ſe conduiſiſſent que par elle ; elle ſçait trop que le ſecours de l'imagination lui eſt néceſſaire. Lorſque Curtius étoit ſur le point de ſe ſacrifier pour ſa Patrie, & de ſauter tout armé & à cheval dans ce goufre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome ; ſi on lui eût dit : *Il eſt de votre devoir de vous jetter dans cet abîme, mais ſoyés ſûr que perſonne ne parlera jamais de votre action* ; de bonne-foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner ſon cheval en arriere. Pour moi, je ne répons point que je me fuſſe tuée, ſi je n'euſſe enviſagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'euſſe crû que mon devoir n'étoit point bleſſé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus, j'euſſe crû le ſatisfaire par des larmes : mais pour ſe faire un nom, il falloit ſe percer le ſein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en penſe ? J'aimerois autant qu'on ne fît point ces grandes actions, que de les faire par un principe auſſi faux que celui de la gloire.

Lu. Vous allés un peu trop vîte. Au fond tous les devoirs ſe trouvent remplis, quoiqu'on ne les rempliſſe pas par la vûe du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les Hommes, ſe trouvent faites ; enfin l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers, va toujours ſon train ; ce qu'il y a à dire, c'eſt que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raiſon, elle l'obtient de notre folie.

DIALOGUES DES MORTS MODERNES.

DIALOGUE I.

SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH ! pourquoi eſt-ce ici la premiere fois que je vous voi ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ? J'euſſe eu dans mon Serrail la plus belle Perſonne de l'Italie, & à préſent je ne voi qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui reſſemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop

vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi, ſur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation, & je vous dois les plus agréables momens que j'aye paſſés. Sur-tout je me ſouviendrai toujours avec plaiſir de la nuit, où le Pirate Barberouſſe, à qui vous aviés donné ordre de m'enlever, penſa me ſurprendre dans Cayette, & m'obligea de ſortir de la Ville dans un deſordre, & avec une précipitation extrême.

So. Par quelle raiſon preniés-vous la fuite, ſi vous étiés bien-aiſe qu'on vous cherchât de ma part?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât, & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penſer que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman, & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail, dans un Lieu ſi rempli de belles Perſonnes; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'eſt agréable que pour celles qui y ſont ſouhaitées, & non pour celles qu'on y enferme.

So. Je voi bien ce qui vous faiſoit peur; ce grand nombre de Rivales ne

vous eût point accommodée. Peut-être auſſi craigniés-vous que parmi tant de Femmes aimables, il n'y en eût beaucoup qui ne fiſſent que ſervir d'ornement au Serrail.

J. DE GON. Vous me donnés-là de jolis ſentimens.

So. Qu'eſt-ce que le Serrail avoit donc de ſi terrible ?

J. DE GON. J'y euſſe été bleſſée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans, qui pour faire montre de votre grandeur, y enfermés je ne ſçai combien de belles Perſonnes, dont la plûpart vous ſont inutiles, & ne laiſſent pas d'être perduës pour le reſte de la terre. D'ailleurs, croyés-vous que l'on s'accommode d'un Amant dont les déclarations d'amour ſont des ordres indiſpenſables, & qui ne ſoûpire que ſur le ton d'une autorité abſolue ? Non, je n'étois point propre pour le Serrail, il n'étoit point beſoin que vous me fiſſiés chercher, je n'euſſe jamais fait votre bonheur.

So. Comment en êtes-vous ſi ſûre ?

J. DE GON. C'eſt que je ſçai que vous n'euſſiés pas fait le mien.

So. Je n'entens pas bien la conſé-

quence. Qu'importe que j'euſſe fait votre bonheur ou non?

J. DE GON. Quoi! vous concevés qu'on puiſſe être heureux en amour, par une Perſonne que l'on ne rend pas heureuſe; qu'il y ait, pour ainſi dire, des plaiſirs ſolitaires qui n'ayent pas beſoin de ſe communiquer, & qu'on en jouiſſe quand on ne les donne pas? Ah! ces ſentimens ſont horreur à des cœurs bien faits.

So. Je ſuis Turc, & il me ſeroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicateſſe poſſible. Cependant il me ſemble que je n'ai pas tant de tort. Ne venés-vous pas de condamner bien fortement la vanité?

J. DE GON. Oüi.

So. Et n'eſt-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres? N'eſt-ce pas une fierté inſupportable, de ne conſentir que vous me rendiés heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuſe auſſi? Un Sultan eſt plus modeſte, il reçoit du plaiſir de beaucoup de Femmes très-aimables, à qui il ne ſe pique point d'en donner. Ne riés point de ce raiſonnement, il eſt plus ſolide qu'il ne

vous paroît. Songés-y, étudiés le cœur humain, & vous trouverés que cette délicateſſe que vous eſtimés tant, n'eſt qu'une eſpece de rétribution orgueilleuſe; on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc, je conviens que la vanité eſt néceſſaire.

So. Vous la blâmiés tant tout à l'heure?

J. DE GON. Oüi, celle dont je parlois, mais j'approuve fort celle-ci. Avés-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un Homme tiennent à d'autres qui ſont mauvaiſes, & qu'il ſeroit dangereux de le guérir de ſes défauts?

So. Mais on ne ſçait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penſer de la vanité?

J. DE GON. A un certain point, c'eſt vice; un peu en deçà, c'eſt vertu.

DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE.

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je ſerois charmé de vous. Paracelſe! On croiroit que vous ſeriés quelque Grec, ou quelque Latin, & on ne s'aviſeroit jamais de penſer que Paracelſe étoit un Philoſophe Suiſſe.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom auſſi illuſtre qu'il eſt beau. Mes Ouvrages ſont d'un grand ſecours à tous ceux qui veulent entrer dans les ſecrets de la Nature, & ſur-tout à ceux qui s'élevent juſqu'à la connoiſſance des Génies, & des Habitans Elementaires.

Mo. Je conçois aiſément que ce ſont-là les vrayes Sciences. Connoître les Hommes que l'on voit tous les jours, ce n'eſt rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'eſt toute autre choſe.

PA. Sans doute. J'ai enſeigné fort

exactement quelle eſt leur nature ; quels ſont leurs emplois, leurs inclinations, leurs differens ordres, quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous étiés heureux d'avoir toutes ces lumieres ! Car à plus forte raiſon vous ſçaviés parfaitement tout ce qui regarde l'Homme, & cependant beaucoup de Perſonnes n'ont pû ſeulement aller juſques-là.

Pa. Oh ! il n'y a ſi petit Philoſophe qui n'y ſoit parvenu.

Mo. Je le croi. Vous n'aviés donc plus rien qui vous embaraſſât ſur la nature de l'ame humaine, ſur ſes fonctions, ſur ſon union avec le corps ?

Pa. Franchement, il ne ſe peut pas qu'il ne reſte toujours quelques difficultés ſur ces matieres ; mais enfin on en ſçait autant que la Philoſophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en ſçaviés pas davantage ?

Pa. Non. N'eſt-ce pas bien aſſés ?

Mo. Aſſés ? Ce n'eſt rien du tout. Et vous ſautiés ainſi par-deſſus les Hommes que vous ne connoiſſiés pas pour aller aux Génies ?

Pa. Les Génies ont quelque choſe qui

qui pique bien plus la curioſité naturelle.

Mo. Oüi ; mais il n'eſt pardonnable de ſonger à eux , qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les Hommes. On diroit que l'eſprit humain a tout épuiſé, quand on voit qu'il ſe forme des objets de ſciences, qui n'ont peut-être aucune réalité, & dont il s'embarraſſe à plaiſir; cependant il eſt ſûr que des objets très-réels lui donneroient, s'il vouloit, aſſés d'occupation.

Pa. L'eſprit néglige naturellement les Sciences trop ſimples , & court après celles qui ſont miſterieuſes. Il n'y a que celles-là ſur leſquelles il puiſſe exercer toute ſon activité.

Mo. Tant pis pour l'eſprit ; ce que vous dites eſt tout-à-fait à ſa honte. La vérité ſe préſente à lui ; mais parce qu'elle eſt ſimple, il ne la reconnoît point, & il prend des miſteres ridicules pour elle, ſeulement parce que ce ſont des miſteres. Je ſuis perſuadé que ſi la plûpart des Gens voyoient l'ordre de l'Univers , tel qu'il eſt, comme ils n'y remarqueroient ni vertus des nombres, ni proprietés des Planettes, ni fa-

talités attachées à de certains tems, ou à de certaines révolutions, ils ne pourroient pas s'empêcher de dire ſur cet ordre admirable ; *Quoi, n'eſt-ce que cela ?*

PA. Vous traités de ridicules des miſteres où vous n'avés ſçû pénétrer, & qui en effet ſont réſervés aux grands Hommes.

MO. J'eſtime bien plus ceux qui ne comprennent point ces miſteres-là, que ceux qui les comprennent, mais malheureuſement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidés avec tant d'autorité, quel métier avés-vous donc fait pendant votre vie ?

MO. Un métier bien different du vôtre. Vous avés étudié les vertus des Génies ; & moi, j'ai étudié les ſottiſes des Hommes.

PA. Voilà une belle étude. Ne ſçait-on pas bien que les Hommes ſont ſujets à faire aſſés de ſottiſes ?

MO. On le ſçait en gros, & confuſément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on eſt ſurpris de l'étenduë de cette ſcience.

PA. Et à la fin quel uſage en faiſiés-vous ?

Mo. J'aſſemblois dans un certain Lieu le plus grand nombre de Gens que je pouvois, & là je leur faiſois voir qu'ils étoient tous des ſots.

PA. Il falloit de terribles diſcours pour leur perſuader une pareille vérité.

Mo. Rien n'eſt plus facile. On leur prouve leurs ſottiſes, ſans employer de grands tours d'éloquence, ni des raiſonnemens bien médités. Ce qu'ils font eſt ſi ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, & vous les voyés auſſi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entens, vous étiés Comedien. Pour moi, je ne conçois pas le plaiſir qu'on prend à la Comedie. On y va rire des mœurs qu'elle repréſente, & que ne rit-on des mœurs mêmes ?

Mo. Pour rire des choſes du monde, il faut en quelque façon en être dehors, & la Comedie vous en tire. Elle vous donne tout en Spectacle, comme ſi vous n'y aviés point de part.

PA. Mais on rentre auſſi-tôt dans ce tout, dont on s'étoit moqué, &

on recommence à en faire partie ?

Mo. N'en doutés pas. L'autre jour, en me divertiſſant, je fis ici une Fable ſur ce ſujet. Un jeune Oiſon voloit, avec la mauvaiſe grace qu'ont tous ceux de ſon eſpece quand ils volent, & pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre, il inſultoit au reſte de la baſſe-cour. *Malheureux Animaux*, diſoit-il, *je vous vois au-deſſous de moi, & vous ne ſçavés pas fendre ainſi les airs.* La moquerie fut courte, l'Oiſon retomba dans le même tems.

Pa. A quoi donc ſervent les réflexions que la Comedie fait faire, puiſqu'elles reſſemblent au vol de cet Oiſon, & qu'au même inſtant on retombe dans les ſottiſes communes ?

Mo. C'eſt beaucoup, que de s'être moqué de ſoi ; la Nature nous y a donné une merveilleuſe facilité, pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le tems qu'une partie de nous fait quelque choſe avec ardeur & avec empreſſement, une autre partie s'en moque ? & s'il en étoit beſoin même, on trouveroit encore une troiſiéme partie qui ſe moqueroit des deux premieres

enſemble. Ne diroit-on pas que l'Homme ſoit fait de pieces rapportées ?

PA. Je ne voi pas qu'il y ait matiere ſur tout cela d'exercer beaucoup ſon eſprit. Quelques legeres réflexions, quelques plaiſanteries ſouvent mal fondées, ne meritent pas une grande eſtime ; mais quels efforts de meditation ne faut-il pas faire pour traiter des ſujets plus relevés ?

MO. Vous revenés à vos Génies, & moi je ne connois que mes Sots. Cependant, quoique je n'aye jamais travaillé que ſur ces ſujets ſi expoſés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes Comedies vivront plus que vos ſublimes Ouvrages. Tout eſt ſujet aux changemens de la mode ; les productions de l'eſprit ne ſont pas au-deſſus de la deſtinée des Habits. J'ai vû je ne ſçai combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs, ainſi que chés de certains Peuples, on enterre avec les Morts les choſes qui leur ont été les plus précieuſes pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres, & avec tout cela je garantis la durée de mes Piéces.

J'en ſçai bien la raiſon. Qui veut peindre pour l'immortalité, doit peindre des Sots.

DIALOGUE III.

MARIE STUART, DAVID RICCIO.

D. RICCIO.

NOn, je ne me conſolerai jamais de ma mort.

M. STUART. Il me ſemble cependant qu'elle fut aſſés belle pour un Muſicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecoſſe, & le Roi mon Mari lui-même, conſpiraſſent contre toi; & l'on n'a jamais pris plus de meſures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. RIC. Une mort ſi magnifique n'étoit point faite pour un miſérable Joüeur de Lut que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecoſſe. Il eût mieux valu que vous m'euſſiés laiſſé paſſer

doucement mes jours à votre Muſique, que de m'élever dans un rang de Miniſtre d'Etat, qui a ſans doute abregé ma vie.

M. STUART. Je n'euſſe jamais crû te trouver ſi peu ſenſible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une legere diſtinction, que de te recevoir tous les jours ſeul à ma table ? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faiſoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, ſinon qu'il fallut mourir, pour l'avoir reçûë trop ſouvent. Helas ! je dinois tête à tête avec vous comme à l'ordinaire, lorſque je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choiſi pour être un de mes Meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecoſſois qui eût jamais été, & qu'une longue fiévre quarte, dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne ſçai s'il me donna quelques coups ; mais autant qu'il m'en ſouvient, je mourus de la ſeule frayeur que ſa vûë me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecoſſe.

D. RIC. Je ſuis dans le Tombeau des Rois d'Ecoſſe ?

M. STUART. Il n'eſt rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai ſi peu ſenti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenés maintenant la premiere nouvelle. O mon Lut ! faut-il que je t'aye quitté, pour m'amuſer à gouverner un Royaume ?

M. STUART. Tu te plains ! Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuſe que la tienne.

D. RIC. Oh ! vous étiés née dans une condition ſujette à de grands revers ; mais moi j'étois né pour mourir dans mon Lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure ſituation du monde pour cela ; point de bien, beaucoup d'obſcurité, un peu de voix ſeulement, & de génie pour jouer du Lut.

M. STUART. Ton Lut te tient toujours au cœur. Hé bien tu as eu un méchant moment ; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables ; Qu'euſſes-tu fait, ſi tu n'euſſes jamais été que Muſicien ? Tu te ſerois bien ennuyé dans une fortune ſi médiocre.

D. RIC. J'euſſe cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort, par des réflexions oiſives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philoſophes qui ſont ici. C'eſt bien aux Hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes.

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être perſuadés. Un Poëte de mon Païs a décrit un Château enchanté, où des Amans & des Amantes ſe cherchent ſans ceſſe avec beaucoup d'empreſſement & d'inquiétude, ſe rencontrent à chaque moment, & ne ſe reconnoiſſent jamais. Il y a un charme de la même nature ſur le bonheur des Hommes, il eſt dans leurs propres penſées, mais ils n'en ſçavent rien; il ſe préſente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laiſſe-là le jargon, & les chimeres des Philoſophes. Lorſque rien ne contribue à nous rendre heureux, ſommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raiſon?

D. RIC. Le bonheur meriteroit pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendroit inutilement, il ne ſçauroit s'accorder avec

elle, on ceſſe d'être heureux, ſi-tôt que l'on ſent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un ſentoit les parties de ſon corps travailler pour s'entretenir dans une bonne diſpoſition, croiriés-vous qu'il ſe portât bien ? Moi, je tiendrois qu'il ſeroit malade. Le bonheur eſt comme la ſanté, il faut qu'il ſoit dans les Hommes, ſans qu'ils l'y mettent ; & s'il y a un bonheur que la raiſon produiſe, il reſſemble à ces ſantés qui ne ſe ſoutiennent qu'à force de remedes, & qui ſont toujours très-foibles & très-incertaines.

DIALOGUE IV.

LE TROISIE'ME FAUX DE'METRIUS, DESCARTES.

DESCARTES.

JE dois connoître les Païs du Nort ; preſqu'auſſi-bien que vous. J'ai paſſé une bonne partie de ma vie à philoſopher en Hollande, & enfin j'ai été mou-

rir en Suede, Philoſophe plus que jamais.

LE FAUX DE. Je voi par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la Philoſophie; il s'en faut bien que je n'aye vécu ſi tranquillement.

DES. C'a été votre faute. De quoi vous aviſiés-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moſcovie, & de vous ſervir dans ce deſſein des moyens dont vous vous ſervîtes ? Vous entreprîtes de vous faire paſſer pour le Prince Démetrius, à qui le Trône appartenoit, & vous aviés déja devant les yeux l'exemple de deux Faux Démetrius, qui ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pour ce qu'ils étoient, & avoient peri malheureuſement. Vous deviés bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déja uſée, dût réüſſir.

LE FAUX DE. Entre nous, les Moſcovites ne ſont pas des peuples bien rafinés. C'eſt leur folie que de prétendre reſſembler aux anciens Grecs; mais Dieu ſçait ſur quoi cela eſt fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas ſi ſots, qu'ils pûſſent ſe laiſſer duper par trois Faux Démetrius de ſuite. Je ſuis aſſuré que quand vous commençâtes à vouloir paſſer pour Prince, ils diſoient preſque tous d'un air de dédain; *Quoi, eſt-il encore queſtion de voir des Démetrius?*

LE FAUX DE. Je ne laiſſai pourtant pas de me faire un parti conſiderable. Le nom de Démetrius étoit aimé, on couroit toujours après ce nom. Vous ſçavés ce que c'eſt que le Peuple.

DES. Et le mauvais ſuccès qu'avoient eu les deux autres Démetrius, ne vous faiſoit-il point de peur?

LE FAUX DE. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démetrius, pour oſer paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore aſſés de hardieſſe, quelque vrai Démetrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous euſſiés été le premier qui euſſiés pris ce nom, comment aviés-vous le front de le prendre, ſans être aſſuré de le pouvoir ſoutenir par des preuves très-vrai-ſemblables?

LE FAUX DE. Mais vous qui me faites tant de queſtions, & qui êtes ſi dif-

ficile à contenter, comment oſiés-vous vous ériger en Chef d'une Philoſophie nouvelle, où toutes les vérités, inconnues juſqu'alors, devoient être renfermées ?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choſes aſſés apparentes, pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vrayes & aſſés nouvelles pour pouvoir faire une ſecte à part.

LE FAUX DE. Et n'étiés-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philoſophes, qui avec des opinions auſſi-bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laiſſé d'être reconnus à la fin pour de mauvais Philoſophes ? On vous en nommeroit un nombre prodigieux, & vous ne me ſçauriés nommer que deux Faux Démetrius, qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troiſiéme dans mon eſpece, qui eût entrepris de tromper les Moſcovites ; mais vous n'étiés pas le milliéme dans la vôtre, qui euſſiés entrepris d'en faire accroire à tous les Hommes.

DES. Vous ſçaviés bien que vous n'étiés pas le Prince Démetrius ; mais moi, je n'ai publié que ce que j'ai crû vrai, & je ne l'ai pas crû ſans apparence. Je

ne ſuis revenu de ma Philoſophie que depuis que je ſuis ici.

LE FAUX DE. Il n'importe, votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'euſſiés beſoin de hardieſſe pour aſſurer hautement que vous aviés enfin découvert la vérité. On a déja été trompé par tant d'autres qui l'aſſuroient auſſi, que quand il ſe préſente de nouveaux Philoſophes, je m'étonne que tout le monde ne diſe d'une voix ; *Quoi, eſt-il encore queſtion de Philoſophes & de Philoſophie?*

DES. On a quelque raiſon d'être toujours trompé par les promeſſes des Philoſophes. Il ſe découvre de tems en tems quelques petites vérités peu importantes, mais qui amuſent. Pour ce qui regarde le fond de la Philoſophie, j'avoue que cela n'avance guere. Je crois auſſi que l'on trouve quelquefois la vérité ſur des Articles conſidérables ; mais le malheur eſt qu'on ne ſçait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philoſophie (je croi qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) reſſemble à un certain Jeu à quoi jouent les Enfans, où l'un d'entr'eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrappe quelqu'un, il eſt

obligé de le nommer, s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la priſe & recommence à courir. Il en va de même de la vérité; il n'eſt pas que nous autres Philoſophes, quoique nous ayons les yeux bandés, nous ne l'attrappions quelquefois; mais quoi? nous ne lui pouvons pas ſoutenir que c'eſt elle que nous avons attrappée; & dès ce moment-là elle nous échape.

Le Faux Dé. Il n'eſt que trop viſible qu'elle n'eſt point faite pour nous. Auſſi vous verrés qu'à la fin on ne ſongera plus à la trouver, on perdra courage, & on fera bien.

Des. Je vous garantis que votre prédiction n'eſt pas bonne. Les Hommes ont un courage incroyable pour les choſes dont ils ſont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refuſé à tous les autres, lui eſt reſervé. Dans vingt-quatre mille ans il viendra des Philoſophes, qui ſe vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront regné pendant trente mille, & il y aura des Gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

Le Faux Dé. Quoi! c'étoit hazarder

infiniment, que de vouloir tromper les Moſcovites pour la troiſiéme fois ; & à vouloir tromper tous les hommes pour la trente milliéme, il n'y aura rien à hazarder ? Ils ſont donc encore plus dupes que les Moſcovites ?

DES. Oüi, ſur le chapitre de la vérité. Ils en ſont plus amoureux que les Moſcovites ne l'étoient du nom de Démetrius.

LE FAUX DE. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être Faux Démetrius, je me ferois Philoſophe : mais ſi on venoit à ſe dégoûter de la Philoſophie & à déſeſperer de pouvoir découvrir la vérité ; car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviés bien plus ſujet de craindre quand vous étiés Prince. Croyés que les Hommes ne ſe décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puiſque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il eſt bien juſte qu'ils ayent au moins autant d'eſperance de la découvrir. Cette eſperance eſt toujours agréable, quoique vaine. Si la vérité n'eſt dûe ni aux uns, ni aux autres, du moins le plaiſir de la même erreur leur eſt dû.

DIALOGUE V.

LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

A. DE BOULEN.

J'Admire votre bonheur. Il ſemble que S. Valier votre Pere ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il eſt condamné à perdre la tête, vous allés demander ſa grace au Roi ; être jolie, & demander des graces à un jeune Prince, c'eſt s'engager à en faire ; & auſſi-tôt vous voilà Maîtreſſe de François I.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aye eu en cela, eſt d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où eſt une Fille, de ſauver la vie à ſon Pere. Le penchant que j'y avois pouvoit aiſément être caché ſous un prétexte ſi honnête & ſi favorable.

A. DE BOU. Mais votre goût ſe déclara bien-tôt par les ſuites, car vos galanteries durerent plus long-tems que le péril de votre Pere.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance eſt dans les commencemens. Le monde ſçait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occaſion que la Fortune m'offrit, & que je ne paſſerai pas dans l'Hiſtoire, pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connêtable de Montmorenci eût été le Miniſtre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtreſſe de deux, & je prétens que c'eſt davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de diſconvenir de votre habileté, mais je croi que la mienne l'a ſurpaſſée. Vous vous êtes fait aimer long-tems, mais je me ſuis fait épouſer. Un Roi vous rend des ſoins; tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'eſt qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'eſperance.

LA DUC. Vous faire épouſer, n'é-

toit pas une grande affaire, mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il eſt aiſé d'irriter l'amour, quand on ne le ſatisfait pas, & fort mal aiſé de ne pas l'éteindre, quand on le ſatisfait. Enfin vous n'aviés qu'à refuſer toujours avec la même ſéverité, & il falloit que j'accordaſſe toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puiſque vous me preſſés ſi fort par vos raiſons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que ſi je me ſuis fait épouſer, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, ſi je me ſuis fait aimer très-conſtamment, ce n'eſt pas pour avoir eu beaucoup de fidelité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc encore, que je n'avois ni vertu, ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainſi, car j'euſſe comté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me ſemble que vous ne devés pas mettre au nombre de vos avantages, des infidelités que vous fîtes à votre Amant, & qui, ſelon toutes les apparences, furent ſecretes. Elles ne peuvent ſervir à relever votre gloire.

Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre, le Public qui étoit inſtruit de mes avantures, ne me garda point le ſecret, & cependant je triomphai de la Renommée.

LA DUC. Je vous prouverois peut-être, ſi je voulois, que j'ai été infidelle à Henri II. avec aſſés peu de miſtere, pour m'en pouvoir faire honneur; mais je ne veux pas m'arrêter ſur ce point-là. Le manque de fidelité ſe peut ou cacher, ou réparer; mais comment cacher, comment réparer le manque de jeuneſſe? J'en ſuis pourtant venue à bout. J'étois coquette, & je me faiſois adorer; ce n'eſt rien, mais j'étois âgée. Vous, vous étiés jeune; & vous vous laiſſâtes couper la tête. Toute Grand'-Mere que j'étois, je ſuis aſſurée que j'aurois eu aſſés d'adreſſe, pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'eſt-là la tache de ma vie, n'en parlons point. Je ne puis me rendre ſur votre âge même, qui eſt votre fort. Il étoit aſſurément moins difficile à déguiſer, que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raiſon de celui qui ſe réſolvoit à me prendre pour ſa

Femme, mais il ſuffiſoit que vous euſſiés prévenu en votre faveur, & accoutumé peu à peu aux changemens de votre beauté, les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoiſſés pas bien les Hommes. Quand on paroît aimable à leurs yeux, on paroît à leur eſprit tout ce qu'on veut, vertueuſe même, quoiqu'on ne ſoit rien moins; la difficulté n'eſt que de paroître aimable à leurs yeux auſſi long-tems qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avés convaincue, je vous cede; mais du moins que je ſçache de vous par quel ſecret vous réparâtes votre âge. Je ſuis morte, & vous pouvés me l'apprendre, ſans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne-foi, je ne le ſçai pas moi-même. On fait preſque toujours les grandes choſes, ſans ſçavoir comment on les fait, & on eſt tout ſurpris qu'on les a faites. Demandés à Céſar comment il ſe rendit le maître du monde, peut-être ne vous répondra-t-il pas aiſément.

A. DE BOU. La comparaiſon eſt glorieuſe.

LA DUC. Elle eſt juſte. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu beſoin d'une fortune pareille à celle de Céſar. Ce qu'il y a de plus heureux, c'eſt qu'aux Gens qui ont exécuté d'auſſi grandes choſes que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des deſſeins & des ſecrets infaillibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne meritoient.

DIALOGUE VI.

FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

F. CORTEZ.

AVoüés la vérité. Vous étiés bien groſſiers vous autres Américains, quand vous preniés les Eſpagnols pour des Hommes deſcendus de la Sphére du feu, parce qu'ils avoient du Canon, & quand leurs Navires vous paroiſſoient de grands Oiſeaux qui voloient ſur la Mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord.

Mais je veux vous demander ſi c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. Cor. Comment ? Ce ſont eux qui ont enſeigné la politeſſe au reſte des Hommes.

Mon. Et que dites-vous de la maniere dont ſe ſervit le tyran Piſiſtrate, pour rentrer dans la Citadelle d'Athénes, d'où il avoit été chaſſé ? N'habilla-t-il pas une Femme en Minerve ? (car on dit que Minerve étoit la Déeſſe qui protegeoit Athénes.) Ne monta-t-il pas ſur un Chariot avec cette Déeſſe de ſa façon, qui traverſa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens, *Voici Piſiſtrate que je vous amene, & que je vous ordonne de recevoir ;* & ce Peuple ſi habile & ſi ſpirituel, ne ſe ſoumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de ſa propre bouche ?

F. Cor. Qui vous en a tant appris ſur le chapitre des Athéniens ?

Mon. Depuis que je ſuis ici, je me ſuis mis à étudier l'Hiſtoire par les converſations que j'ai eues avec differens Morts. Mais enfin vous conviendrés que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais

vû de Navires, ni de Canons, mais ils avoient vû des Femmes; & quand Piſiſtrate entreprit de les réduire ſous ſon obéiſſance par le moyen de ſa Déeſſe, il leur marqua aſſurément moins d'eſtime, que vous ne nous en marquâtes en nous ſubjuguant avec votre Artillerie.

F. Cor. Il n'y a point de Peuple qui ne puiſſe donner une fois dans un panneau groſſier. On eſt ſurpris, la multitude entraîne les Gens de bon ſens. Que vous dirai-je? il ſe joint encore à cela des circonſtances qu'on ne peut pas deviner, & qu'on ne remarqueroit peut-être pas, quand on les verroit.

Mon. Mais a-ce été par ſurpriſe que les Grecs ont crû dans tous les tems, que la ſcience de l'avenir étoit contenue dans un trou ſoûterrain, d'où elle ſortoit en exhalaiſons; & par quel artifice leur avoit-on perſuadé, que quand la Lune étoit éclipſée, ils pouvoient la faire revenir de ſon évanouiſſement par un bruit effroyable? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de Gens qui oſaſſent ſe dire à l'oreille, qu'elle étoit obſcurcie par l'ombre de la Terre? Je ne dis rien des Romains, & de ces Dieux qu'ils prioient

à manger dans leurs jours de réjouiſſances, & de ces Poulets ſacrés, dont l'apetit décidoit de tout dans la Capitale du Monde. Enfin vous ne ſçauriés me reprocher une ſottiſe de nos Peuples d'Amérique, que je ne vous en fourniſſe une plus grande de vos Contrées, & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des ſottiſes Grecques ou Romaines.

F. Cor. Avec ces ſottiſes-là cependant, les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences, dont vous n'aviés pas la moindre idée.

Mon. Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde; nous n'euſſions peut-être pas eu aſſés de raiſon pour nous empêcher d'être ſçavans. On n'eſt pas toujours capable de ſuivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs qui apporterent tant de ſoins à ſe préſerver de la contagion des ſciences de leurs voiſins. Pour les Arts, l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en paſſer, plus admirables peut-être que les Arts même de l'Europe. Il eſt aiſé de faire des Hiſtoires, quand on ſçait écrire; mais nous ne ſçavions

point écrire, & nous faiſions des Hiſtoires. On peut faire des Ponts, quand on ſçait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté eſt de n'y ſçavoir point bâtir, & de faire des Ponts. Vous devés vous ſouvenir que les Eſpagnols ont trouvé dans nos terres des Enigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire par exemple, des Pierres prodigieuſes, qu'i Isne concevoient pas qu'on eût pû élever ſans machines auſſi haut qu'elles étoient élevées. Que dites-vous à tout cela ? Il me ſemble que juſqu'à préſent vous ne m'avés pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe ſur l'Amérique.

F. Cor. Ils ſont aſſés prouvés par tout ce qui peut diſtinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité regne parmi nous ; la force & la violence n'y ont point de lieu ; toutes les Puiſſances y ſont moderées par la juſtice ; toutes les guerres y ſont fondées ſur des cauſes légitimes ; & même voyés à quel point nous ſommes ſcrupuleux ; nous n'allâmes porter la guerre dans votre Païs, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureuſement s'il nous appartenoit, & décidé cette queſtion pour nous.

MON. Sans doute, c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égard qu'ils ne meritoient ; mais je croi que vous êtes civils & juſtes les uns avec les autres, comme vous étiés ſcrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ſes formalités, la rendroit bien ſemblable à l'Amérique. La civilité meſure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embaraſſe tous vos diſcours, & gêne toutes vos actions, mais elle ne va point juſqu'à vos ſentimens ; & toute la juſtice qui devroit ſe trouver dans vos deſſeins, ne ſe trouve que dans vos prétextes.

F. COR. Je ne vous garantis point les cœurs. On ne voit les Hommes que par dehors. Un Heritier qui perd un Parent, & gagne beaucoup de bien, prend un Habit noir. Eſt-il bien affligé ? Non apparemment. Cependant s'il ne le prenoit pas, il bleſſeroit la raiſon.

MON. J'entens ce que vous voulés dire. Ce n'eſt pas la raiſon qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait ſa proteſtation que les choſes devroient aller autrement qu'elles ne vont, que les Heritiers, par exemple, devroient regretter leurs Parens ; ils reçoivent cette proteſtation, & pour lui en don-

ner Acte, ils prennent un Habit noir. Vos formalités ne ſervent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laiſſés pas exercer, & vous ne faites pas, mais vous repréſentés ce que vous devriés faire.

F. COR. N'eſt-ce pas beaucoup ? La raiſon a ſi peu de pouvoir chés vous, qu'elle ne peut ſeulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertiſſe de ce qui y devroit être.

MON. Mais vous vous ſouvenés d'elle auſſi inutilement, que de certains Grecs, dont on m'a parlé ici, ſe ſouvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toſcane, Païs barbare ſelon eux, & peu à peu ils en avoient ſi bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils ſentoient pourtant je ne ſçai quel déplaiſir d'être devenus Barbares ; & tous les ans, à certain jour, ils s'aſſembloient. Ils liſoient en Grec leurs anciennes Loix qu'ils ne ſuivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis ſe ſéparoient. Au ſortir de-là, ils reprenoient gayement la maniere de vivre du Païs. Il étoit queſtion chés eux des Loix Grecques, comme chés vous de la raiſon.

Ils ſçavoient que ces Loix étoient au monde, ils en faiſoient mention, mais légerement, & ſans fruit. Encore les regrettoient-ils en quelque ſorte ; mais pour la raiſon que vous avés abandonnée, vous ne la regrettés point du tout. Vous avés pris l'habitude de la connoître & de la mépriſer.

F. Cor. Du moins quand on la connoît mieux, on eſt bien plus en état de la ſuivre.

Mon. Ce n'eſt donc que par cet endroit que nous vous cédons ? Ah ! que n'avions-nous des Vaiſſeaux pour aller découvrir vos Terres, & que ne nous aviſions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous euſſions eu autant de droit de les conquerir, que vous en eûtes de conquerir les nôtres.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DEUX PARTIES Des Nouveaux Dialogues des Morts.

A MONSIEUR, L. M. D. S. A.

MONSIEUR,

Tenés m'en conte, ſi vous voulés, ſans vous je n'euſſe point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile, ni en même tems de plus aiſé, que de faire des Critiques. Critiqués

tant qu'il vous plaira, faites-vous revenir quelqu'un de ſon premier Jugement ? Perſonne du monde. Et puis, pourquoi feroit-on revenir les Gens ? Leur premier Jugement a ſouvent été fort bon. Pour la facilité, vous demeurerés d'accord qu'on en a aſſés à découvrir les défauts d'autrui. Tout pareſſeux que je ſuis, je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui ſe font. Quoique l'emploi paroiſſe aſſés étendu, je ſuis aſſuré qu'il me reſteroit encore du tems pour ne rien faire. Auſſi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage. Ou bien on n'en avoit pas encore apperçû les défauts, & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y ſoient; ou bien on les avoit apperçûs, & on lui ôte la gloire de ſa remarque. En un mot, ou il a été prévenu par ſon Lecteur, ou il n'en eſt pas ſuivi. A ce conte, pourquoi ai-je fait une Critique ? Eſt-ce pour m'oppoſer au ſuccès des Dialogues des Morts ? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Eſt-ce pour montrer qu'il ſe trouve des défauts par-tout ? Ce ne ſeroit rien de ſurprenant. Eſt-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque choſe de meilleur que ce que je critique ? Moins encore cela que tout le reſte. Quoi donc ? je ne ſçai ſi on voudra bien croire que cette mauvaiſe

Critique des Dialogues des Morts que nous lûmes en Manuſcrit, vous & moi, cette Critique qui ne critiquoit rien, mais qui en récompenſe diſoit des injures, nous donna l'idée d'en faire une plus ſevere à l'égard de l'Ouvrage, & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premieres penſées nous réjouirent, & vous voulûtes que je travaillaſſe. Je l'ai fait. Si je l'ai fait ſans ſuccès, je ſerai aſſés payé de la peine que j'ai priſe, par le plaiſir de vous avoir prouvé que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
D. H.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

PREMIERE PARTIE.

JAMAIS il n'y eut tant de deſordre dans les Enfers. C'eſt une confuſion incroyable. Il y avoit auparavant differens Quartiers, où l'on mettoit enſemble tous les Morts de même condition. Ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne diſoient mot; mais de-

puis qu'ils ont lû les Dialogues qu'on leur fait faire, tout eſt renverſé; les Courtiſanes ſe ſont jettées dans le Quartier des Héros, & leur ont dit cent ſottiſes, dont la gravité de ces Meſſieurs a été fort offenſée; Les Sçavans qui faiſoient la cour aux Princes, les ont traités comme les Princes devoient traiter les Sçavans; les rangs qui étoient reglés entr'eux, ſelon l'ordre naturel, ont été troublés, & l'on a vû Charles V. qui marchoit à la ſuite d'Eraſme, & qui le traitoit de Majeſté. Si Pluton a affaire d'un Mort, il ne ſçait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point, on croyoit qu'il ſe fût évadé, & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguſte. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Ariſtote qui parloient enſemble, & dans le tems qu'il pouſſoit l'un par les épaules dans le Quartier des Poëtes, & l'autre dans celui des Philoſophes, il apperçût de-là Homere & Eſope qui étoient ſortis chacun de leur demeure pour ſe faire des complimens, & puis pour ſe dire des injures, & un peu plus loin l'Empereur Adrien, &

Marguerite d'Autriche qui étoient venus des deux bouts de l'Enfer, dans le deſſein de ſe battre. Il vit bien qu'il ſeroit difficile de remedier à ce mal, & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans ſon Empire, il voulut décharger ſa mauvaiſe humeur ſur le Livre qui avoit cauſé tant de trouble. Il réſolut d'en faire la Critique publiquement; mais comme il n'eſt pas trop fin ſur ces matieres, & qu'il n'a qu'un ſens commun aſſés droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accuſations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former ſur cela ſon Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans ſon Palais; que pour Lucien, & les trente-ſix Morts intereſſés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaſſent pas abſolument.

Le jour venu, l'Aſſemblée fut nombreuſe, Pluton étoit aſſis ſur ſon Trône, avec un air fort chagrin. Il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il ſe plaignoit même d'une groſſe migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lû avec application. Eaque & Rhadamante étoient

à ſes côtés, plus refrognés & plus ſombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts gardoient un profond ſilence, lorſque Pluton ſe leva, & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts ! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois uſé ? Je lui ferai voir qu'il n'en eſt rien. Que tout l'Enfer ſoit témoin de ma vengeance, & que le bruit en aille juſqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage. Auſſi-tôt voilà je ne ſçai combien d'accuſateurs qui commencent à parler tous à la fois. Eaque leur fit ſigne de ſe taire, & dit qu'il auroit ſoin de faire parler chacun en ſon rang; & même pour obſerver un ordre plus juridique, & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné ſans avoir été défendu, il ordonna à Lucien de repréſenter l'Auteur des Nouveaux Dialogues, & de répondre pour lui; mais Lucien déclara nettement qu'il ne ſe vouloit point charger de cela. Quoi, lui dit Eaque, vous êtes le Héros du Livre, c'eſt à vous qu'il eſt dédié, & vous ne le voudrés pas défendre ? Il faut que celui à qui s'adreſſe l'Epître dédicatoire paye ou protege. Vous n'avés rien donné à vo-

tre Auteur, protegés-le donc tout au moins. Je ne ſuis engagé à faire ni l'un ni l'autre, répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pû trouver un autre Héros que moi, il l'auroit pris. Il n'a choiſi un Mort, que faute de Vivans. Et puis, qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeaſſent à quelque choſe? Informés-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici, dont le nom eſt à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chriſippe qui étoit préſent, & qui, outre qu'il eſt naturellement chagrin, n'a pas trop de ſujet d'être des Amis de Lucien, prit la parole pour dire que Lucien avoit raiſon de ne pas vouloir faire le perſonnage d'Avocat, dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts; que toutes les fautes de ſon Imitateur pouvoient fort juſtement être miſes ſur ſon conte, & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même, ſi l'on vouloit examiner ſes propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaiſe humeur contre tous les Dialogues, ap-

prouva que l'on fît le Procès à ceux mêmes de Lucien ; & Chriſippe ravi d'avoir une occaſion de ſe vanger, continua ainſi.

Je voi, dit-il, que Lucien ſe prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il eſt vrai qu'il a eu les Rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne ſçai s'il les aura en celui-ci. Il eſt du nombre de ces plaiſans, fort ſujets aux répetitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaiſanterie. On lui dit dans l'Epître qu'on lui adreſſe ; *Qu'on eſt bien faché qu'il eût épuiſé toutes ces belles matieres de l'egalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fauſſe fermeté que les Philoſophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes Gens, qui meurent avant les Viellards, dont ils croyoient heriter, & à qui ils faiſoient la cour.* Je vous aſſure que quelque tentation qu'eût pû avoir ſon Imitateur de retoucher un peu à ces matieres-là, il ne lui eût pas été poſſible de le faire. Lucien y a donné bon ordre, il a tourné ſes ſujets en mille manieres toutes fort ſemblables. Sur-tout combien de Dialogues ſur ces pauvres Heritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire tou-

jours des choſes nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cauſe de ſes répetitions, on le mît ici en la place de Siſiphe, & qu'on lui donnât cette groſſe pierre à tourner & à retourner ſans fin, comme il a fait ſes Sujets.

Tous les Morts ſe mirent à rire. Lucien rit auſſi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chriſippe encouragé par ce petit applaudiſſement, vouloit pourſuivre; mais Rhadamante qui eſt un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du Fait dont il s'agit, dit fort ſévérement; Il n'eſt pas ici queſtion de Lucien. Sa réputation eſt faite, ſi l'on s'y vouloit oppoſer, il falloit s'en aviſer plûtôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus ſévere que celui de Rhadamante: Et ces Meſſieurs les Faiſeurs de Dialogues menagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je ſuis un Mort de ſeize cens ans, admiré pendant ſeize cens ans, & au bout de ce tems-là on vient m'inquietter ſur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de

plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle eſt trop guindée*, dit-il, Je mourus trop ſérieuſement, je ne fus pas aſſés réjouiſſant dans cette action. Je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philoſophe, je ne m'aviſai point de dire,

Ma petite Ame, ma Mignonne.

Enfin, ce qui gâte tout, je ne ronflai point. Il eſt pourtant ſûr que je donnai ordre à tout ſans aucun trouble, que je ne differai à me tuer, & que je ne lûs deux fois ce Dialogue de Platon, que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes Amis qui s'étoient mis ſur la mer, & qui tâchoient de ſe dérober à Céſar; que dès qu'on me les eut apportées, je me donnai le coup. Comment cet Homme-là veut-il que l'on meure? Qu'il nous faſſe la grace de nous donner le modéle d'une mort qui lui plaiſe, afin qu'on ſe regle là-deſſus, & qu'un Héros ſoit ſûr de ſon fait quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t'il faire des Vers, car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content? Les Grands Hommes ſeront-ils obligés à dire des ſottiſes à

leur ame, & les Filles à ſe plaindre de leur virginité gardée malgré elles? A-ce été pour nous propoſer ces beaux exemples de grandeur d'ame, qu'il a fallu ſe moquer du jugement que dix-ſept Siécles avoient prononcé ſur ma mort? Où eſt le reſpect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ſes Héros.

Toute l'Aſſemblée commençoit à être émûe de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit; mais l'Empereur Adrien ſe leva, & dit froidement: Ne faites point tant de bruit pour les interêts de l'Antiquité, elle n'a point lieu de ſe plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité & vous ôte votre rang de Héros; mais l'Antiquité n'y perd rien; car il me met auſſi-tôt en votre place, moi qui n'étoit point auparavant conté pour un Héros, par la maniere dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui eſt ici; mais j'eus bien de la peine à me réſoudre à la venir trouver. Je fus extrémement inquiet pendant ma maladie. Je voulois abſolument que les Medecins imaginaſſent un moyen de me faire vi-

vre, & je ſuis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace ſur tout cela. Auſſi je vous aſſûre que ſon Livre eſt fort joli, & que je me plais fort à le lire. Il me conſole de tous ceux que je ſçai qui ont dit du mal de ma mort. Il ne faut déſeſperer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plûpart des Hiſtoires ; & après je ne ſçai combien de tems, me voilà ſans y penſer, devenu Héros.

Oüi, mais je ne trouve pas mon conte comme vous à ce Livre-là, répondit Caton. Oh ! reprit Adrien, où l'un gagne, il faut que l'autre y perde, c'eſt la Loi commune. Les Auteurs ſont maîtres de leurs graces, ils les diſtribuent à qui bon leur ſemble.

Sur cela Pluton redoubla ſon ſérieux, & défendit à Adrien de débiter des maximes ſi dangereuſes ; & pour régler ce qui étoit en conteſtation entre Caton & Adrien, il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante,

Qu'il n'étoit point permis de changer les caracteres, & de faire Adrien de Caton, & Caton d'Adrien, même ſous prétexte de compenſation, ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt, Caton cria qu'on laiſſoit encore indéciſe la principale Queſtion, qui étoit le mépris de l'Antiquité; qu'à moins que l'on y mît ordre, il n'y avoit point de Morts ſi vénérables qui puſſent être à l'abri des plaiſanteries; qu'il falloit fixer un tems dans lequel une belle action paſſeroit pour être conſacrée, & ne ſeroit plus ſujette à la cenſure. Auſſi-tôt Alexandre, Homere, Ariſtote, Virgile, ſe mirent à demander la même choſe que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à ſe tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de ſortir. Ce n'eſt pas ſans raiſon, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La Queſtion que l'on traite, le regarde, il a appris à ſon Copiſte à ne reſpecter rien de tout ce que le monde reſpecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé; le Copiſte en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand Homme, le Copiſte un autre; mais quand par malheur on eſt du premier ordre entre les Grands Hommes, il faut qu'on ſe trouve dans les

Dialogues de ces deux Auteurs, c'eſt ce qui m'eſt arrivé. Lucien s'étoit déja ſouvenu de moi dans ſes plaiſanteries, mais ſon prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque choſe, & que j'étois aſſés illuſtre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiſeurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par mon Pere, ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait inſulter par Phriné. On ne ſeroit pas ſurpris que Phriné voulût apprendre à une jeune perſonne l'art de la coquetterie, mais qu'elle m'apprenne à moi l'art militaire? Phriné pouvoit prétendre à regler le nombre des conquêtes d'une Courtiſanne naiſſante, & lui dire: *Ne recevés point tant d'Amans à la fois; ç'en eſt trop, il en arrivera quelque deſordre:* mais Phriné regle le nombre de mes conquêtes, & me dit: *Vous ne deviés point ſonger à la Perſe, ni aux Indes, il ne vous falloit que la Grece, les Iſles voiſines, & par grace je vous donne encore quelque petite partie de l'Aſie Mineure.* Enfin Phriné entend ſi bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en eſt-il rien, *Petite Conquérante*, dit-il en ſe

tournant vers elle ? *Petite Conquérante*, répondés donc, où en aviés-vous tant appris ? Phriné répondit toute en colere, j'ai déja dit je ne ſçai combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante.* Tous ces Morts me viennent rire au nés, en me donnant ce nom-là ; mais je prétens bien qu'ils s'en corrigent, car l'Auteur des Nouveaux Dialogues lui-même s'en eſt corrigé, & on m'a dit que dans ſa ſeconde Edition je ne ſuis plus *une petite Conquérante*, mais *une aimable Conquérante.* Si l'on vouloit encore me faire plus de plaiſir, on m'appelleroit *jolie Femme.* Je voi que toutes ces Femmes de bien, & qui avec cela n'ont pas laiſſé d'être agréables, ſont au deſeſpoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en poſſeſſion, & il eſt vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une Perſonne de mon métier ; mais enfin je ſuis ravie que leur vanité ait été rabattue, & que parmi toutes celles de mon eſpece, on ait fait choix de moi pour être la premiere que l'on nommât *jolie Femme.* Hé bien donc, reprit Alexandre, *l'aimable Conquérante*,

la jolie Femme, ou tout ce qu'il vous plaira, dites-nous où vous aviés pris des raiſonnemens ſi profonds; car il paroît bien que vous êtes une bonne tête, quand vous mettés les Conquérans au-deſſous des Femmes, *parce que les Conquérans ont beſoin d'Armées pour leurs entrepriſes, & que les Femmes n'en ont pas beſoin pour les leurs; que vous étiés ſeule, executant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions, & que je n'étois pas le ſeul qui agît dans les miennes.* Laiſſés-moi en repos, répondit Phriné. Je ne veux diſputer avec vous que dans les Nouveaux Dialogues, où l'on ne vous donne pas trop d'eſprit; mais ici, vous êtes un vrai Sophiſte. Je croi que c'eſt parce que vous êtes ſous les yeux de votre Précepteur Ariſtote. Auſſi-tôt Pluton prononça.

Que Phriné ne ſe mêleroit que de ſon métier.

Et elle en faiſant une grande révérence, répondit, très-volontiers.

Ariſtote, dans le même moment, cria qu'il en falloit ordonner autant à l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant de tort qu'à mon Diſciple, diſoit-il. On lui a mis en tête une Courtiſanne,

& à moi un vieux Débauché, & c'eſt le vieux Débauché qui me fait ma Leçon ſur la Philoſophie, comme c'eſt la Courtiſanne qui la fait à Alexandre ſur la Guerre; car dans les Nouveaux Dialogues c'eſt une regle infaillible que vous trouverés toujours tout renverſé. Du moment que vous voyés enſemble un Sage & un Fou, aſſurés-vous que le Fou ſera au-deſſus du Sage. Si l'Auteur s'aviſe d'aſſortir enſemble Agamemnon & Therſite, ſoyés ſûr qu'Agamemnon n'en ſortira pas à ſon honneur. Sur ce pied-là, vous ne devés pas être étonnés qu'on m'envoye à l'Ecole d'Anacréon, qu'Anacréon me définiſſe la Philoſophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Licée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renverſement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte ſur Alexandre. Auſſi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage; je me plains de ce que je ne ſçai pas du moins le lui diſputer un peu; je me plains de ce que je ſuis un Sot. Quoi! n'avoir pas un ſeul mot à lui répondre? Etre confondu par ſa Chanſonnette? Où ſont tous mes Li-

vres ? Ne me fourniſſoient-ils rien dont je puſſe me ſervir ? Avois-je perdu la parole, ou la mémoire ? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grece, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu ? Point du tout répondit Anacréon ; quand je lûs le titre de notre Dialogue, je tremblai ; je crûs que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité ; mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commiſſion à tous les chers Diſciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la ſanté de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripateticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Siſtême de Philoſophie dans l'Univerſité.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faiſoit que badiner, & qu'il ne diſoit rien de ſérieux pour la défenſe du Dialogue, il déclara ;

Qu'un Dialogue ne ſeroit point compoſé d'Anacréon, qui parleroit tout ſeul ; qu'Ariſtote ſeroit obligé de lui répondre, & qu'une petite Chanſon ne ſeroit point du même poids que quantité de gros infolio.

Virgile

Virgile prit auſſi-tôt la parole pour ſe plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ſes Géorgiques, où il faiſoit un compliment à Auguſte. Vous faites le plaiſant, dit-il à Aretin. Vous vous réjouiſſés ſur cette Fille de Thétis, & ſur ce Scorpion. Cela auroit pû paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siécle; mais dans le mien c'étoit comme ſi j'euſſe loué Auguſte ſur ſa valeur & ſur ſa conduite. Fort bien, dit Aretin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles ſont de tous Païs, & moi je dis que les ſottiſes ſont de tous les Siécles. Vous ſeriés bien heureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choſes, que nous autres Modernes nous n'euſſions oſé dire. Mais, Seigneur Aretin, reprit Virgile, vous avés bien oublié l'Hiſtoire Romaine. N'avés-vous jamais oüi parler de ces Apothéoſes qu'on faiſoit pour les Empereurs? Céſar étoit devenu une Etoile après ſa mort; on pouvoit prédire à Auguſte une deſtinée auſſi glorieuſe. Préſentement que la mode des Apothéoſes eſt paſſée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Aretin, il n'y avoit

rien de plus ridicule que ces Apothéoſes. Vous pouviés louer Auguſte d'une maniere ſimple & naturelle, ſans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après ſa mort; mais parce que l'Apothéoſe eſt beaucoup plus ſurprenante, & moins raiſonnable, vous ne manqués pas de la choiſir. Il n'importe, reprit Virgile, que l'Apothéoſe fût raiſonnable ou non, il ſuffit que c'étoit une coutume reçue chés les Romains. Ah! vous faites tort aux Romains, dit Aretin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette ſottiſe-là. Je le veux bien repliqua Virgile, mais répondés-moi juſte. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoſes, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Eliſées? Non, répondit Aretin, je ne croi pas que les Champs Eliſées fuſſent mieux établis. Cependant, reprit Virgile, vous approuvés fort la maniere dont je loüe Caton, en diſant *qu'il préſide à l'Aſſemblée des plus Gens de bien, qui dans les Champs Eliſées ſont ſéparés d'avec les autres.* Si les Champs Eliſées, auſſi-bien que les Apothéoſes ne paſſoient que pour des fadaiſes, la louange de Caton

ne vaut pas mieux que celle d'Auguſte. Oh ! dit auſſi-tôt Aretin, la louange que vous donnés à Caton, veut ſeulement dire que s'il y avoit des Champs Eliſées, on y ſépareroit les Gens de bien d'avec les autres, & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien, répondit Virgile, la louange que j'ai donnée à Auguſte, vouloit dire auſſi que ſi les Grands Hommes étoient reçûs après leur mort parmi les Divinités, on reſpecteroit aſſés Auguſte, pour lui laiſſer choiſir le rang, & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange eſt fondée ſur une ſuppoſition, & l'une de ces ſuppoſitions n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. En vérité, mon ami Aretin, voici un mauvais pas dont vous ne vous tirerés pas aiſément. Croyés-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaiſanter.

Caton qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, ſe ſouvint que dans le même endroit dont il s'agiſſoit entre Virgile & Aretin, il y avoit encore une contradiction, & ſe mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, diſoit-il, la louange

que Virgile m'a donnée. Elle eſt donc juſte & vraye dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choſes aux louanges. Je ſuis donc le plus honnête Homme de tous les Gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ait oſé ni vivre ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractere ? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je ſois ?

Diogene interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant ; Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'eſt pas ici. Il s'eſt contredit, il eſt vrai ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien ſe contrediſoit. J'en puis parler mieux qu'un autre, car c'eſt en partie ſur mon chapitre que Lucien s'eſt contredit. Dans un de ſes Dialogues, Cerbere dit à Menippe qu'il a vû deſcendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant ſa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne ſe ſouvient point que perſonne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'eſt plus de même ; il n'y a que les ſept Sages, Gens qui ne ſont

pas tout-à-fait irréprochables, comme on ſçait, qui ſoient morts gayement, & qui faſſent voir dans les Enfers qu'ils ſont contens de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philoſophes, & d'ailleurs Cerbere en a plus vû qu'il ne dit; il paroît aſſés que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a crû qu'il étoit de ſon devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avoüer qu'il l'a imitée fort heureuſement. Caton auroit extrémement tort de ſe plaindre de lui, je ne me plains ſeulement pas de Lucien qui n'a aucune excuſe, lui qui s'eſt contredit ſans avoir imité perſonne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vouloit point ſe commettre avec Diogene qu'il craignoit, n'entreprit point de ſe défendre, ni de ſe juſtifier; & Pluton, voyant ſon ſilence, déclara,

Qu'il défendoit à tous Faiſeurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de perſonne, de peur des contradictions.

Après cela, Homere fit ſigne qu'on l'écoutât, & dit d'une maniere aſſés tranquille, qu'il avoit laiſſé parler ceux

qui étoient les plus preſſés de faire leurs plaintes ; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poëtes, & ne pas parler avant lui ; que Lucien & ſon Imitateur, l'avoient aſſés maltraité, mais l'Imitateur encore plus que Lucien ; que du moins quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homere, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homere ; mais que chés le nouvel Auteur, c'étoit lui qui diſoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu fineſſe à rien, & qu'on lui faiſoit trop d'honneur d'y en entendre ; qu'il auroit bien ſouhaité qu'on lui eût dit ſi l'Auteur avoit reçû de lui un pouvoir de le faire parler de la ſorte, qu'autrement il deſavoüoit tout, & qu'il entreprenoit de ſoutenir que ſes Ouvrages étoient pleins de miſteres, & d'allégories ; que ſi l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoüeroit bien-tôt qu'il mouroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favoriſé tous ſes Amans dans l'abſence d'Uliſſe ; qu'enfin il n'y avoit point de Mort qui pût s'aſſurer de n'être pas reſſuſcité quelque jour, pour ſe décrier lui-même.

Les plaintes d'Homere parurent ſi juſtes, & de plus ſon autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, ſans écouter Eſope qui vouloit répondre, défendit,

Que l'on ſ t jamais parler perſonne contre ſoi-même, à moins que d'en avoir une Procuration en bonne forme.

Mais Homere n'étoit pas encore content. Il fit ſouvenir Pluton qu'il falloit vanger l'Antiquité, des inſultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi, diſoit-il, Lucien n'a pas reſpecté mon nom, qui s'étoit déja établi pendant plus de mille années? L'Imitateur de Lucien encore plus hardi que lui, ne reſpecte pas ce même nom, qui a préſentement une antiquité de près de trois mille ans? Ce nombre infini d'Hommes, qui dans une ſi longue ſuite de Siécles ont adoré mes Ouvrages, c'étoient donc des Fous? On condamne dans un moment, & ſans y faire trop de réflexion, tant de jugemens qui ont tous été conformes? La préocupation peut beaucoup, dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille, tous les autres le crient auſſi. Ceux qui ſeroient d'avis

contraire, n'oſent ſe déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me faſſe entendre comment j'ai pû avoir une ſi grande réputation ſans la mériter, & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homere fut ſecondé de je ne ſçai combien d'Anciens, qui étoient tous fort offenſés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun repréſentoit avec indignation le nombre d'années qui parloit pour lui, & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en ſa faveur. Enfin Pluton ayant plus déliberé qu'à l'ordinaire ſur l'Arrêt qu'il alloit rendre, ordonna:

Que les Anciens ſeroient toujours vénérables; que Lucien qui étoit un des prémiers qui ſe fuſſent révoltés contr'eux, & tous ceux qui ſuivroient ſon exemple, ne ſeroient jamais réputés Anciens, & ſeroient éternellement ſujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Enſuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand ſilence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui diſoit à Elizabeth d'Angleterre; Quoi! Votre Majeſté ne trouvera pas bon que je demande

mande réparation pour elle ? Votre Majeſté ne parlera point ; mais je ſupplie Votre Majeſté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majeſté, je ne ne puis ſouffrir que Votre Majeſté ait été offenſée en mon nom.

Tous les Morts ſe mirent à rire d'entendre répeter tant de fois *Votre Majeſté*, & de plus, ces titres-là ne ſont guere uſités dans la Langue du Païs. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort ſérieuſement de ſe juſtifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des reſpects ſi profonds & ſi peu ordinaires chés les Morts, qu'afin de réparer le peu de politeſſe qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues ; qu'il y alloit de ſon honneur à ne pas laiſſer croire qu'il eût ſçû ſi peu vivre ; qu'il ne vouloit point qu'on le prît pour un Homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité*. C'eſt ſur cela, continua-t-il, que nous étions tout à l'heure en conteſtation, Elizabeth & moi. Je voulois demander raiſon pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obſtine à

dire qu'une Femme doit toujours éviter ces ſortes d'éclairciſſemens, & qu'il vaut bien mieux diſſimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriés bien mieux, interrompit bruſquement le Comte de Leiceſter, de demander raiſon de l'injuſtice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous diſiés à Elizabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuſe de toutes ſes qualités*; & en même tems on veut que vous vous plaigniés de ce qu'elle ne vous épouſa pas. Ce n'eſt pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah! s'écria une Précieuſe nouvellement morte, ſoupçonner Elizabeth de quelques actions indécentes! Cela ſe peut-il? Elizabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des deſſeins, de faire des préparatifs, & de n'executer point.* Elizabeth faiſoit peut-être quelque pas dans le Païs de Tendre; mais aſſurément elle ſe gardoit bien d'aller juſqu'au bout. Et n'eſt-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable? *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faiſoit que l'eſperer, & les choſes ne paſſent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guere mieux qu'une Précieuſe ! Vous croyés que l'imagination augmente les plaiſirs, c'eſt tout le contraire. *Hélas ! que les Hommes ſont à plaindre ! leur condition naturelle leur fournit peu de choſes agréables, & leur raiſon leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, ſi vous vous plaignés de la condition naturelle des Hommes, & du peu de choſes agréables qu'elle leur fournit. Ce ſont les plaiſirs ſimples & communs qui ſont les plus doux. Sçavés-vous combien Elizabeth fut flattée de cette expreſſion à la Hollandoiſe, dont je me ſervis pour la louer ? Je n'étois point un Homme qui rafinât beaucoup ſur les plaiſirs ; je ne ſçavois ſur cette matiere-là que ce que tout le monde ſçait ; cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma ſcience, & à mon départ j'eus un beau préſent.

Je crains bien, dit le Crotoniate Milon, en s'adreſſant à la Précieuſe qui avoit parlé, que ce gros Garçon-là n'ait tiré la Reine hors de ſes plaiſirs d'imagination. Il a bien la mine.... Taiſés-

vous, dit Pluton tout en colere. La tête me tourne. Je ne ſçai plus ou j'en ſuis. Je ne ſçai plus de quoi il eſt queſtion. Je n'entens rien à leur diſpute ſur les plaiſirs. Je n'entens rien non plus au caractere d'Elizabeth. Elizabeth ne veut que des préparatifs, & des eſpérances. Et puis voilà Elizabeth qui a des goûts plus ſolides avec le Hollandois. On reproche à cette Perſonne, qui ne veut jamais de réalité, que ſa Virginité eſt fort douteuſe, & puis malgré cela on voudroit l'avoir épouſée. On dit que les plaiſirs ſont dans l'imagination, on dit qu'ils n'y ſont pas, on dit qu'il faut raffiner & chimériſer ſur les plaiſirs, on dit que les plus ſimples & les plus communs ſont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là ?

Ce ne ſera pas moi, répondit Eaque. Ni moi non plus, dit Rhadamante, nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels, qu'à vuider les differens de tous ces Diſcoureurs que vous avés fait venir ici, & qui ne conviennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit bruſquement Pluton, puiſque

vous ne ſçavés tous deux par où en prendre, j'ordonne.

Que le Duc d'Alençon, Elizabeth d'Angleterre, Smindiride, & le Hollandois, ne ſe trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernieres paroles, que Mercure entra dans l'Aſſemblée. On voyoit bien à ſon air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, ſi-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de deſſus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commiſſion, dont il vouloit s'acquitter. Cette commiſſion étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.

LETTRE DES VIVANS AUX MORTS.

TRE'S-HONORE'S MORTS.

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis ſous votre nom, parce qu'on y a traité des matieres ſi importantes, que des Vivans n'euſſent pas pû avoir enſemble de ces ſortes d'entretiens, eux qui ne diſent que des choſes inutiles. Nous avons examiné fort ſérieuſement dequoi nous étions capables, & avec tout le reſpect que nous vous devons, nous avons trouvé que dans nos converſations ordinaires, nous en dirions bien autant, que ce que l'on vous fait dire. Vos raiſonnemens ne nous ont pas paru ſi ſublimes, que nous deſeſperaſſions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particulierement croyent qu'on peut être

pleine de vie & de ſanté, & avoir autant d'eſprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnés Sorel, & Roxelane. Elles ſe tiennent offenſées de ce qu'on s'eſt cru obligé d'aller déterrer ces Mortes, pour ne leur faire tenir que les diſcours qu'elles tiennent. Ce n'eſt pas que ces diſcours paroiſſent inutiles aux Femmes d'ici-haut; au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon ſur ſon intrigue avec Enée, peut être d'une grande conſolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit, que les Hiſtoires d'Agnés Sorel & Roxelane ſont fort propres à perſuader aux Femmes, qu'elles ſont nées pour avoir un empire abſolu ſur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle maniere elles doivent exercer leur imagination ſur les ſujets qui leur conviennent; mais enfin elles ſont ſi convaincues de leur propre merite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-deſſus de leur portée. Nous vous prions donc, Très-honorés Morts, de ſouffrir que nous ayons ici-haut des Converſations auſſi ſpirituelles & auſſi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes, ce qui ne ſera aſſurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure ayant lû cette Lettre, la priere des Vivans fut trouvée juſte par tous les Morts, & auſſi-tôt Pluton déclara.

Qu'il ne ſeroit point beſoin d'être Mort, pour dire des choſes auſſi pleines de morale & de raiſonnemens, que celles qui ſe diſent dans les Nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'oppoſer à cet Arrêt. Elle repréſenta que ſi elle eût été vivante, elle n'auroit jamais dit que, *quand on veut qu'un Sexe réſiſte, on veut qu'il réſiſte autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter, mais non pas aſſés pour la remporter lui-même, & qu'il doit n'être ni ſi foible qu'il ſe rende d'abord, ni ſi fort qu'il ne ſe rende jamais;* qu'il y avoit dans ce raiſonnement un fond de Logique, & une certaine combinaiſon méditée, dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable; que ſi l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette penſée, il ſembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain, pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou ſe défendre, & qu'après une mure déliberation de Philoſophes, qui auroient examiné la

Queſtion ſelon leurs regles, on auroit donné le parti d'attaquer aux Hommes, & celui de ſe défendre aux Femmes; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matieres ſolidement; que cette ſolidité étoit d'autant plus admirable, que les matieres étoient galantes, & qu'enfin il étoit bien ſûr que des Femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée, elles qui ne font qu'éfleurer les choſes légerement, & y répandre des agrémens fort ſuperficiels.

Si-tôt qu'elle eût ceſſé de parler, Petrarque ſe montra, & dit que depuis les Nouveaux Dialogues Laure étoit gâtée; qu'auparavant elle avoit eu l'eſprit raiſonnable, mais qu'elle vouloit préſentement faire des Diſſertations ſur tout; que ſa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matieres, & de les traiter méthodiquement; que quand il croyoit lui dire quelque choſe de galant & d'agréable, il trouvoit une raiſonneuſe qui ſe mettoit à argumenter contre lui; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle; que de plus il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho, qui étoit une très-dangereuſe compagnie; que véritable-

ment Laure avoit pris le bon parti, en ſoutenant que c'étoit aux Hommes à attaquer, & aux Femmes à ſe défendre; mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons ſentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer, à l'exemple de Sapho.

Loui XII. Roi de France, & le Duc de Suffolc ſe joignirent à Petrarque, & firent d'Anne de Bretagne, & de Marie d'Angleterre, les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laure. Ces deux Princeſſes avoient pris dans les Nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propoſitions générales. Elles avoient enſemble de longues converſations, où elles ne ſe répondoient l'une à l'autre que des Sentences, & il n'étoit preſque plus poſſible de les tirer de leurs ſpéculations, pour leur faire dire quelque choſe qui fût de l'uſage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait ſouffrir Louis XII. pendant ſa vie, quoi qu'elle eût quelquefois l'humeur aſſés aigre & aſſés difficile; & le Duc de Suffolc avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre du tems qu'ils étoient mariés enſemble, quoi que l'in-

clination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de juſtes appréhenſions à un Mari.

Pluton, pour remédier à ces deſordres, défendit.

Que l'on fit les Femmes ſi grandes raiſonneuſes, de peur des conſequences.

Après cela on vit Hervé qui venoit accuſer Charles V. devant Pluton, ſur ce que cet Empereur refuſoit de répondre à une queſtion d'Anatomie, qu'il lui faiſoit. Je lui demande, diſoit Hervé, un petit éclairciſſement ſur les Veines Lactées, & ſur les Anaſtomoſes, & il ne me le veut pas donner. Auſſi-tôt tous ces Morts ſe mirent à dire, il faut qu'Hervé ſoit fou. Faire des Queſtions d'Anatomie à Charles V! Eſt-il Chirurgien? Hé quoi, leur répondit Hervé, ignorés-vous que Charles V. parle à Eraſme comme un Docteur, ſur les fibres & ſur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'eſprit conſiſte? Il ſçait que l'Anatomie la plus délicate ne ſçauroit appercevoir cette difference d'organes, qui fait la difference des génies, & après cela il ne voudra pas répondre à mes Queſtions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V. tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût ſçavoir l'Anatomie ? Hé qui ne le croiroit, reprit Hervé, à vous entendre parler comme vous faites dans les Nouveaux Dialogues ? Ce que je dis d'Anatomie n'eſt rien du tout, répondit Charles V. ou du moins ce n'eſt rien que tout le monde ne ſçache. Mais, repliqua Hervé, vous le dites dans les termes de l'Art, & d'une maniere qui ſent tout-à-fait ſon Phiſicien de profeſſion ; c'eſt-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien, dit Charles V. Eſt-il défendu à un grand Prince de ſçavoir quelques termes des Sciences ? Non, répondit Hervé ; mais il lui eſt défendu de s'en ſervir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choſes, & laiſſe les termes aux Sçavans, & qu'il ne paroiſſe pas avoir appris ce qu'il ſçait, mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé, & il ordonna.

Que Charles V. ne parleroit plus ſi ſçavamment de Phyſique, ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je ſçai bien, ajouta le Roi des En-

fers, qu'il y a encore une certaine Berenice, qui eſt un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle *d'une mort Grammaticale des noms*, & de l'embarras que ces noms donnent aux Sçavans, dès qu'il y a quelques Lettres de changées; je ne conçois pas trop bien où une Femme & une Princeſſe a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en faſſe pas trop de miſtere; mais laiſſons-la en repos, il faut finir, elle ſera compriſe dans l'Arrêt de Charles V. Paſſons à d'autres.

Hervé ſe préſenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V, qui étoit Empereur, raiſonnoit trop bien ſur la Phiſique, & que préſentement il ſe plaignoit qu'Eraſiſtrate qui étoit Medecin, ne raiſonnoit pas aſſés bien ſur la Medecine. J'ai découvert la Circulation du ſang, diſoit Hervé, & Eraſiſtrate marque aſſés de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis? C'eſt que ſans ſçavoir que le ſang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de ſa fiévre quarte, par un moyen, à la vérité, fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une regle de Medecine. Car, je vous prie, éta-

blira-t-on que quand un Medecin aura un Malade à guérir de la fiévre, il fera paſſer devant lui toutes les Femmes de ſa connoiſſance, lui tiendra le poulx pendant ce tems-là, remarquera celle dont la vûë redoublera l'émotion de ſon poulx, & enſuite ira négocier, pour faire obtenir à ſon Malade cette Femme dont il ſera amoureux ? Cependant Eraſiſtrate tient que la connoiſſance de la circulation du ſang n'eſt pas néceſſaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agiſſoit que de ſçavoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'eſt-ce pas là une belle conſéquence ? Si c'eſt ainſi qu'il raiſonnoit du tems qu'il exerçoit la Medecine là-haut, ô que vous êtes en grand nombre, Morts, qu'il a envoyés en ces Lieux !

La fin de cette Harangue fut ſuivie d'un éclat de rire. Eraſiſtrate voulut répondre, mais Pluton qui ne crut pas que ſa réponſe pût être bonne, ne lui en donna pas le loiſir, & prononça bruſquement,

Qu'Eraſiſtrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, ſeroit obligé à reſpecter la Circulation du ſang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroiſſoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis ſe retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout-d'un-coup. Pluton qui le remarqua, lui dit, qu'avés-vous? Voulés-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit-il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait *accoucher* dans les Nouveaux Dialogues, mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout menagé mon honneur. Souvenés-vous que Socrate, cette Sage-Femme, avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoient pas mieux que les Hommes d'apréſent. Il me dit d'abord, pour m'attrapper, avec cet air que vous lui connoiſſés, que de ſon tems les choſes alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raiſonnable, & qu'il avoit crû que les Hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me ſouviens plus de ce que j'ai entrepris de ſoutenir, je lui répons; *Que les Hommes ne font point d'experiences, parce que dans tous les Siécles ils ont les mêmes*

penchans, ſur leſquels la raiſon n'a aucun pouvoir, & qu'ainſi par-tout où il y a des Hommes, il y a des ſottiſes, & les mêmes ſottiſes. Sur cela Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte; *Et ſur ce pied-là, comment voudriés-vous que les Siécles de l'Antiquité euſſent mieux valu que le Siécle d'aujourd'hui?* La vérité eſt, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre; je ſuis ſurpris, & j'accouche ſottement. Je vous aſſure que ſi j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-Femme; car moi qui prétens que les Siécles ayent dégénéré, puis-je dire auſſi-tôt; *Que tous les Hommes ont les mêmes penchans; que par-tout où il y a des Hommes, il y a les mêmes ſottiſes?* J'avoüe que je me ſuis vanté dans mes Eſſais de n'avoir guere de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer juſqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le croi bien, un autre moins habile que lui auroit auſſi triomphé en ſa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendés point m'intereſſer dans vos plaintes, dit ce Philoſophe moqueur, je ſuis très-content de ce Dialogue,

logue, il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venés me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avés pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondés qu'il eſt fort changé, & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi, qui ai lû dans votre ame, & qui veux vous ſurprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis; *Que je ſuis ravi de ce que vous m'aprenés, que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendroit meilleur, & plus ſage qu'il n'étoit de mon tems*; car puiſque ce n'eſt pas là mon ſentiment, je ne puis avoir d'autre deſſein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité oppoſée à celle où vous étiés, & de commencer déja à combattre votre penſée. Mais n'eſt-ce pas être bien habile, que de la ſçavoir avant que vous me l'ayés dite? Dans les Dialogues où Platon me fait parler, je ne refute aucunes opinions, que je ne les aye fait répeter je ne ſçai combien de fois, & en je ne ſçai combien de manieres à ceux qui les ſoutiennent; mais dans ces Nouveaux Dialogues-ci,

j'ai bien plus d'eſprit, je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendés bien le langage de Socrate, c'eſt ainſi qu'il fait la Critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours ſur le même ton; je ne fais point de Critique. L'Auteur m'a fait Prophete, il eſt vrai, mais aſſurément c'eſt à cauſe de ce Démon familier que j'avois.

Pluton qui prit la choſe ſérieuſement, ordonna,

Que Socrate ne ſe ſerviroit point dans les diſputes de ſon Démon familier, pour deviner les penſées des autres; & que Montagne n'accoucheroit plus ſi facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui ſe préparoient à parler, lorſque Caron entra dans l'Aſſemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'eſt pas fait, dit-il, d'un ton à faire trembler tout le monde, nous ne ſommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une Seconde Partie que j'ai ſurpriſe à un Mort que je paſſois dans ma Barque, & qui s'en étoit chargé.

Auſſi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Aſſemblée. Tous les Morts ſe jet-

terent ſur Caron, lui arracherent le Livre, & ſortirent auſſi-tôt pour l'aller lire tous enſemble, ſans ſonger qu'ils manquoient de reſpect pour Pluton, qu'ils laiſſoient-là ſeul ſur ſon Trône.

JUGEMENT DE PLUTON SUR LES DIALOGUES DES MORTS.

SECONDE PARTIE.

IL s'amaſſa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette ſeconde Partie; chacun vouloit ſçavoir s'il n'y étoit point intereſſé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Aſſemblée ſi nombreuſe; car il falloit ſatisfaire l'impatience de tout

le monde à la fois. A la fin Stentor fut choiſi pour Lecteur ; ce Stentor qui avoit la voix ſi bonne, qu'il ſe faiſoit entendre de toute une Armée. D'abord quand il nomma Heroſtrate & Démetrius de Phalere, on remarqua la joye de Démetrius, qui s'attendoit bien à être loué ſur l'Art qu'il avoit eu d'accorder enſemble la Politique & la Philoſophie, & ſur ce qu'il avoit été également propre aux Spéculations du Cabinet, & aux ſoins du Gouvernement. Au contraire l'infâme Heroſtrate baiſſa la tête, & tâcha de ſe cacher dans la foule, parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fît ſon Procès ſur l'embraſement du Temple d'Ephéſe, avec toute la rigueur qu'il méritoit ; mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue, où il vit que les choſes ne tournoient point ſi mal pour lui. Enſuite il fut ſurpris de s'entendre raiſonner ſi ſubtilement, que Démetrius ne ſçavoit que lui répondre, & lui-même il ne ſçavoit qu'en croire. A la fin il fut ravi d'étonnement & de joye, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue, que l'action qu'il croyoit

qu'on lui dût reprocher, y étoit couronnée, & que Démetrius étoit confondu.

Le pauvre Démetrius ne pouvoit auſſi revenir de ſon étonnement. Il avoit tant de honte de voir ſes eſpérances trompées, & il ſe trouvoit ſi peu d'eſprit dans ce Dialogue en comparaiſon d'Heroſtrate, qu'il ne put, ni n'oſa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit; car comme il n'y en avoit pas un ſeul qui n'en craignît autant pour ſon comte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au ſecond Dialogue, ils jetterent tous les yeux ſur Pauline, qui parut aſſés interdite. On la pria malicieuſement de vouloir bien nommer les Sages, à qui elle avoit oüi dire, *Qu'une Femme devoit aider elle-même à ſe tromper pour goûter quelques plaiſirs, qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui dans le deſſein de la ſurprendre, ſe vouloit faire paſſer pour un Dieu.* La plûpart des Mortes diſoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, ſi elles les euſſent connus, & que les Femmes n'auroient plus tant

d'averſion pour la Philoſophie, ſi elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarraſſé, que les Amans fidéles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des Femmes crufſent qu'on auroit pour elles une conſtance éternelle; & elle prétendit qu'aller ſe jetter entre les bras de ſon faux Anubis, c'étoit la même choſe que ſi elle eût été aſſés dupe pour conter ſur la fidelité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement ſe recrierent là-deſſus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidellement, & qui n'euſſent pourtant pas fait la ſottiſe d'aller trouver Anubis dans ſon Temple. Pauline qui étoit malheureuſement engagée à ſoutenir que les Amans fidéles étoient extrémement rares, s'embarraſſa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à ſortir. Elle ne faiſoit aucun cas des ſoins, des empreſſemens, des ſacrifices, de la préférence entiere qu'on donne à ſa Maîtreſſe ſur toutes choſes. Tout cela, dont bien des Fem-

mes ſe contenteroient, n'étoit rien; il falloit, pour être fidelle, tenir bon contre le tems & contre les faveurs; mais toute l'Aſſemblée convint que Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité, pour avoir recours à une définition ſi chimérique; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore aſſés de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne contoit preſque pour rien.

Je croi que les Femmes vivantes ſeroient de même avis que les Mortes. Il n'eſt point beſoin, que par des idées rigoureuſes de fidélité, on mette les Amans en droit de ne ſonger point du tout à être fidéles; & tout ce que dit Pauline ſur cette matiere-là, eſt de ces choſes qui ne peuvent être reçûes ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avoüoit la choſe comme elle s'étoit paſſée, qui n'entendoit fineſſe à rien, & qui ne cherchoit point à ſe défendre par des raiſonnemens

ſonnemens ſophiſtiques. On eſt d'ordinaire diſpoſé plus favorablement pour ces ſortes de Gens-là, que pour de faux beaux Eſprits. Elizabeth d'Angleterre fut la ſeule qui voulut attaquer Callirhée. Cette Reine fort contente d'avoir dit; *Que les plaiſirs étoient des Terres marécageuſes, ſur leſquelles il falloit courir fort légerement, ſans y arrêter le pied*, reprocha fierement à Callirhée que c'étoit être bien hardie, que d'oſer dire après cela; *Que les choſes du monde les plus agréables, ſont dans le fond ſi minces, qu'elles ne toucheroient plus guere, ſi l'on y faiſoit une réflexion un peu ſerieuſe; que les plaiſirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur, & qu'on étoit tous les jours réduit à leur paſſer bien des choſes, ſur leſquelles il ne ſeroit pas à propos de ſe rendre difficile.* Callirhée qui étoit ſimple & timide, n'oſa répondre à Elizabeth; & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarraſſée à ſe juſtifier.

Candaule parut à cette grande Aſſemblée de Morts le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun reſſentiment contre Gigés qui lui a ôté ſa Femme qu'il aimoit ſi tendrement, & la vie qu'il n'avoit pas ſujet de haïr; il tâche ſeu-

lement à deviner pourquoi Gigés l'a tué. Pourvû qu'il puiſſe prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir ſa Femme dans le Bain à ce perfide favori, il eſt content. Il ſe conſole, en s'imaginant que c'eſt une néceſſité indiſpenſable que de faire parade de ſon bonheur, & en ſuppoſant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria, *ſottiſe*, *ſottiſe*. D'un autre côté, on trouva Gigés bien cruel de détruire tous les raiſonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir ſeulement pas laiſſer des penſées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigés, quand on lui entendit dire; *Que la Nature a ſi bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laiſſé beaucoup de choſes à faire au merite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait deſtiné quelqu'autre cœur, & que le choix d'une Femme aimable ne prouve rien, ou preſque rien, en faveur de celui ſur qui il tombe.*

Quoi, diſoient les Morts, qui avoient été galants pendant leur vie, Gigés a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans ſentent le plaiſir d'être diſtingués? Trouveroit-

on quelque choſe de ſi doux à être aimé, ſi on croyoit ne l'être que par une certaine néceſſité de la Nature, qui a voulu qu'on aimât ? On ne pourroit donc point ſe flatter de rien devoir à ſes ſoins, à ſa fidélité, à ſon propre mérite ? Et que devient l'amour ? Quand l'idée que Gigés en donne ſeroit ſolide, elle ſeroit du moins trop dure. On n'a point beſoin de vérités deſagréables.

Ah ! s'écria Elizabeth d'Angleterre, *Si l'on ôtoit les chimeres aux Hommes, quel plaiſir leur reſteroit-il ?* Qu'ai-je fait à Gigés, pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Eſt-ce pour me contredire qu'il veut déſabuſer les Hommes des plus agréables chimeres de l'amour ? Tout à l'heure Pauline nous donnoit une idée ſi ſublime de la fidélité, que perſonne n'y eût pû parvenir ; & voici préſentement Gigés qui nous donne une idée de l'amour ſi mépriſable, que je ne ſçai ſi perſonne voudroit s'abaiſſer juſqu'à être amoureux.

Quelle fut la ſurpriſe d'Homere, lorſqu'il ſe vit intereſſé dans le Dialogue d'Hélene & de Fulvie ! Ce Prince

Prince des Poëtes ſe plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence, diſoit-il tout en colere ? Toujours des plaiſanteries ſur moi ? Suis-je le ſeul aux dépens de qui on puiſſe divertir le Public ? Se fait-on préſentement un honneur de m'inſulter ? Faut-il dire du mal de moi, pour être bel eſprit ? A-t-on mis la réputation à ce prix-là ? Mais encore, quel eſt l'endroit que l'on attaque ? C'eſt peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conſeil devant le Palais de Priam, au retour d'un Combat qui a été fort long & fort opiniâtré. Les avis ſe partagent, on commence à s'échauffer de part & d'autre ; mais comme il n'eſt pas tems alors de s'amuſer à conteſter, & que des Gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un conſeil qui dureroit trop long-tems, Priam remet les déliberations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille ſouper, mais que l'on ſe retire chés ſoi, qu'on prenne le repos dont on a beſoin & qu'on répare ſes forces ; car ce ſont deux choſes differentes que

d'ordonner qu'on aille ſouper, ou que l'on aille réparer ſes forces, & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la premiere expreſſion, n'eût pas voulu employer la ſeconde. Les termes ne ſont pas indifferens à ces Meſſieurs qui veulent plaiſanter; & ſouvent qui leur en changeroit un ſeul, feroit un grand tort aux traits les plus ſpirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attrapper un mot, qui ſera devenu bas par l'uſage populaire, pour être en droit de badiner ſur la divine Iliade? La réputation d'Homere ne ſçauroit-elle le garantir de ces ſortes d'inſultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts ſe mirent de ſon parti, & Fulvie fut obligée à deſavouer ce qu'on lui faiſoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parméniſque & de Théocrite de Chio, tous les Morts ſe regarderent l'un l'autre. Ces noms leurs étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir ſi Théocrite de Chio & Parméniſque ne ſe montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore pluſieurs fois, *Parméniſque & Théocrite*

de Chio, & fit retentir tous les Echos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les Nouveaux Dialogues, & avoient négligé de ſe trouver à l'Aſſemblée. Dès que Théocrite entendit ſon Hiſtoire, il s'écria. Ah! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obſcurité où j'étois, pour faire revivre une déteſtable pointe que j'eſperois que l'on auroit oubliée? Quel plaiſir prend-il à r'ouvrir mes playes, à me faire ſouvenir, & à faire ſouvenir les autres que j'ai été un mauvais plaiſant, & qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il beſoin qu'il eût recours à moi, pour orner ſon Livre d'une froide plaiſanterie? Il en eût ſi bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu.

Parméniſque parut ſi ſublime & ſi élevé ſur la fin de ſon Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainſi, & ſi les Oracles qui s'y rendoient, étoient de ce ſtyle? Il avoüa de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faiſoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parméniſque y trouvant encore plus d'obſcurité que

la premiere fois, demanda du tems pour y penſer. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulés m'entendre, Morts, prenés-y garde. L'Auteur s'en vangera par la peine que vous aurés à déchiffrer mes Sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obſcurité auroit été affectée par l'Auteur, & Parméniſque répondit; il a mis les Morts dans ſes Dialogues pour y parler, & parler, c'eſt ne ſçavoir ce qu'on dit la plûpart du tems. Quand nous découvrons le peu de ſolidité de ce qu'il nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur ſon ſecret. On devient ſage, & on ne l'admire plus; on penſe, & on n'eſt plus ſa dupe; voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, duſſai-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ſes penſées. Je ſçai bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus ſombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie ſeulement, Morts, que ſi quelqu'un d'entre vous entend

plûtôt que moi cette belle phraſe, *Il y a une raiſon qui nous met au-deſſus de tout par les penſées, il y en a une autre qui nous ramene enſuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de tems.

Là-deſſus il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parméniſque; je ne vous en quitte pas pour l'éclairciſſement de cette Phraſe-là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a miſe dans votre bouche; c'eſt celle-ci. *Quand on eſt de mauvaiſe humeur, on trouve que les Hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils ſont faits pour être ridicules, & ils le ſont, cela n'eſt pas étonnant, mais une Déeſſe qui ſe met à l'être, l'eſt bien davantage.* J'aurois bien envie de ſçavoir, continua-t'il, pourquoi cette pauvre Déeſſe étoit ſi ridicule. Elle étoit de bois & mal faite. Eſt-ce là tant de quoi rire? Il falloit que vous ne fuſſiés pas ſi mélancolique. Je ne plains point les Gens chagrins, à qui une Latone de bois ſuffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviés rire de tant de ſottiſes des Hommes? C'eſt qu'ils ſont faits

pour être ridicules, & il n'eſt pas étonnant qu'ils le ſoient. Et eſt-il eſſentiel à la Déeſſe Latone que ſes Statuës ſoient de Marbre & d'un travail excellent? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone, peut-on dire pour cela que Latone fait quelque choſe contre la nature d'une Divinité, & qu'elle ſe met à être ridicule? Parméniſque promit qu'il ſongeroit à cette difficulté auſſi-bien qu'aux autres, & prit congé de l'Aſſemblée.

Peu de tems après il y eut une groſſe querelle entre l'Impératrice Fauſtine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Fauſtine entreprît de ſoutenir, *Que les Hommes exercent leur domination ſur les Femmes, même en amour; que quoique l'empire dût être également partagé entre l'Amant & la Maitreſſe, il paſſoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & preſque toujours du côté de l'Amant.* Je voi bien, diſoit Roxelane irritée, qu'on ne ſe ſouvient plus ni de mon Hiſtoire, ni de la hardieſſe avec laquelle j'ai promis *de gouverner toujours à ma fantaiſie l'Homme du monde le plus impérieux, pourvû que j'euſſe beaucoup d'eſprit, aſſés de beauté, & peu d'amour.* J'avois établi la gloire de

toutes les Femmes, & Fauſtine la vient détruire. Et qui croiroit que Fauſtine dût mettre ſi haut le pouvoir des Hommes; elle qui a toujours fait de ſon Mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir ſur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui eſt ſi impérieuſe, que préſentement même *elle voudroit qu'il ne fût point de Maris?* Eſt-ce à elle à ſe plaindre que les Hommes uſurpent la domination ſur les Femmes?

Fauſtine ne demeura point ſans replique. Elle ſe mit à déclamer contre les Hommes avec tant d'emportement, que les Femmes elles-mêmes la déſavoüerent, & que M. Aurele tâcha de s'enfuir de l'Aſſemblée. Roxelane la traita comme une folle, ſi reconnue pour ce qu'elle étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faiſoit convenir de la néceſſité qu'il y a que les Femmes ſoient gouvernées, & ſe plaindre en même tems de ce qu'elles le ſont; vrais diſcours d'une tête bien mal réglée. La diſpute s'échauffa entre ces deux Femmes, comme il devoit arriver naturellement, & à la fin ce fut une confuſion étrange entre toutes les Mortes. Les unes ſe plaignoient d'avoir été tyranniſées par

les Hommes ; les autres ſe louerent de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laiſſé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il ſe fût trouvé bien embarraſſé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Fauſtine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle, & cela n'eût pas été trop aiſé, ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux ; & ç'eût été décider contre lui-même. Une ſi grande affaire ne ſe fût pas terminée ſans beaucoup de peine, ſi on eût voulu la terminer par un Jugement régulier ; mais les Morts ennuyés de cette diſpute, qui prenoit le train de ne point finir, chaſſerent hors de l'Aſſemblée Roxelane & Fauſtine, & les envoyerent vuider ailleurs leurs differends.

Stentor voulant continuer ſa lecture, nomma Seneque & Scarron ; & auſſi-tôt Seneque ſe montrant à tous ces Morts : Je n'ai point beſoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour ſçavoir ce qu'il contient. Puiſque moi, qui ſuis un Philoſophe très-ſérieux, & ſi j'oſe le dire, aſſés conſidérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le

Poëte l'emporte bien par-deſſus moi. Je vous déclare que je me tiens dès à préſent pour vaincu ; je cede tout l'avantage à Scarron, je ne ſuis pas aſſés téméraire pour le lui diſputer. A ces mots il ſe retira; mais Scarron avec ſon air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant, qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philoſophe, & qu'il ne le pouvoit abſolument deviner. Il ſe mit donc à écouter fort attentivement ; mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la conſtance avec laquelle il avoit ſoutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit ſur Seneque, ſur Chriſippe, ſur Zenon, & ſur tous les Stoïciens ; Ah ! par le Stix, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues eſt brave Homme, il ſçait bien trouver le merite des Gens. Je ne connoiſſois point encore celui qu'il me donne, je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçû tous mes malheurs avec beaucoup de Philoſophie.

Mais quoi, dit fort ſérieuſement Lucilius, le grand ami de Seneque, & ſon Diſciple, d'où vient que cet Auteur ſe déclare toujours contre la rai-

ſon ? Quelle inimitié y a-t-il entre la raiſon & lui ? *On ne doit point*, à ce qu'il prétend, *conter ſur elle, on ne s'y doit point fier, elle ne merite point d'eſtime.* Et qu'eſt-ce donc qui en merite ? A quoi ſe fiera-t-on ? Sur quoi contera-t-on ? La raiſon ſeule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles ceſſent de l'être, dès qu'elles ne ſont que des effets du temperamment. Le mot même de Vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui eſt honnête. On peut naturellement ſe porter vers les objets de Vertu ; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'eſtime-t-on plus les bonnes qualités qui ſont acquiſes à force de ſoins ? Socrate eſt donc deshonoré, pour avoir vaincu les mauvaiſes inclinations qu'il avoit reçûes de la Nature, & pour n'avoir dû ſa ſageſſe qu'à lui-même ?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un diſcours un peu ſérieux, il l'interrompit aſſés promptement pour lire le Dialogue d'Artemiſe & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaiſir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquet-

tes, & qui ne ſçavoient pas qu'Artemiſe fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaiſon du grand Oeuvre, & de la Fidelité Conjugale*, mais elles ne laiſſerent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raiſon de ſoutenir que ces deux choſes fuſſent également impoſſibles. Franchement, dit l'une d'entre elles, ſi la Fidelité Conjugale n'eſt pas auſſi impoſſible que le grand Oeuvre, elle a ſes difficultés qui ſont preſque inſurmontables avec de certains Maris de mechante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me ſerois pas expoſée à toutes les avantures qui ont fait parler de moi, ſi le mien eût merité, en continuant d'être mon Amant, que j'euſſe pris ſoin de les éviter. Les Maris ſont des Gens inſupportables. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir chés eux, ni complaiſance, ni galanterie; ils courent par-tout celles dont ils eſperent ſe faire écouter; & voilà comment ils gâtent les Femmes qui ſont portées naturellement à la ſageſſe, & qui enragent d'être forcées à ſe conſoler de leur perfidie, en ſuivant le mauvais exemple qu'ils leur don-

nent. Toutes les Mortes du caractere de celle qui débitoit ce raiſonnement, commencerent à lui applaudir, & trouverent admirable l'excuſe qu'elle donnoit au déreglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point ſurpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée, que les ſens l'emportaſſent ſur la raiſon. Dans les principes de l'Auteur, cela ne pouvoit manquer, mais on fut étonné que Galilée eût tant d'eſprit, & qu'on lui fît dire la plûpart des bonnes choſes qui ſont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien, il avoit un génie rare pour la Philoſophie. C'eſt lui qui a, pour ainſi dire, donné entrée aux autres dans le Ciel par ſes Lunettes, & par l'uſage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude, que celle des bons morceaux. Il étoit entierement enſeveli dans les plaiſirs groſſiers de la Table, & par conſéquent, diſoit-on, ſelon les regles que l'Auteur paroît avoir établies, c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue, & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le ſens commun; car Galilée ne

vaut pas mieux qu'Ariſtote, Apicius ne vaut guere moins qu'Anacréon, & on a vû qu'Anacréon avoit bien plus d'eſprit qu'Ariſtote.

Tous les Morts redoublerent leur attention, quand ils entendirent Marguerite d'Ecoſſe débiter tout le Syſtême de Platon ſur le Beau. Quelques-uns lui demanderent où elle en avoit tant appris; & cette Princeſſe, ſans s'embarraſſer trop, leur répondit que ce n'étoit pas aſſurément dans les Livres, & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette ſcience ſur les lévres de ce Sçavant qu'elle avoit baiſé; tant il y a toujours à profiter, diſoit-elle, avec les habiles Gens; mais Platon traita l'affaire plus ſérieuſement. Il proteſta contre tout ce qu'on lui faiſoit dire; il ſe plaignit qu'on eût renverſé ſon caractere, pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus oppoſé à ſes ſentimens. Marguerite d'Ecoſſe parle en Platonicienne, diſoit-il, & Platon parle comme auroit dû faire Marguerite d'Ecoſſe. Je ne ſuis plus dans ce Dialogue-là le Divin Platon, ou du moins je me ſuis bien humaniſé.

Là-deſſus Arquéanaſſe de Colophon, qui

qui étoit irritée contre lui à cauſe des Vers qu'il avoit faits ſur elle, & qui étoit encore de plus mauvaiſe humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on ſe ſouvenoit qu'elle avoit été Vieille, ſoutint à Platon qu'il n'avoit point été ſi ſage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait de tort, en le faiſant parler ſur l'amour d'une maniere aſſés libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laiſſant à la Poſtérité de méchans petits Vers, fort indignes d'un Philoſophe de ſa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort ſurprenant, qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philoſophie ſi ſérieux & ſi ſolides; que ſur ces deux petites Epigrammes on le crût Galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philoſophe ſur tous ſes Ouvrages de Philoſophie. Il ſe trouva un Mort, qui pour le conſoler, lui dit, qu'on ne le faiſoit point trop ſortir de ſon caractere, que comme ſa maniere de s'expliquer étoit ſu-

blime, & quelquefois fort enveloppée, on lui avoit aſſés bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embarras de la penſée & du tour, il devoit être aſſés content d'un certain endroit où il prétendoit démêler comment l'eſprit ne fait point de paſſions, mais ſeulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre Sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbin. Straton qui croyoit que ſon nom fût oublié depuis long-tems, fut ravi de s'entendre nommer. Il ſe dreſſa ſur ſes pieds, & ſe prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choiſi pour être un Perſonnage; mais ſa joye fut bien rabattue, quand il ne pût rien comprendre à tout ce qu'on lui faiſoit dire. Il avoua qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que les Préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de ſon tems on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbin, grace à une application prodigieuſe, entendit un peu de quoi il étoit queſtion; mais il ne laiſſa pas d'être ſurpris, qu'on ne lui eût

pas fait dire un mot de ſon métier, & qu'on l'eût jetté dans une Métaphyſique fort abſtraite. On demanda s'il n'avoit pas été aſſés grand Homme, pour pouvoir parler de toute autre choſe que de Peinture & de Sculpture, que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui; mais il répondit naïvement, que ce qu'il avoit le mieux ſçû, c'étoient ces deux Arts, & qu'il ſe tireroit encore plus aiſément de cette matiere-là, que des Préjugés. Je croi même, ajouta-t'il, que parce qu'on ſçait que je ne dois pas être fort habile ſur les Préjugés, on a pris la liberté de me faire dire ſur cela quelque choſe qui n'eſt pas trop juſte. Straton me dit, *Qu'il faut conſerver les Préjugés de la coutume pour agir comme un autre Homme, & ſe défaire de ceux de l'eſprit pour penſer en Homme ſage*, & je répons bruſquement, *Qu'il vaut mieux les conſerver tous.* Je n'entens pas bien ma réponſe. Ai-je voulu dire que le meilleur parti étoit de conſerver tous les Préjugés, tant ceux de l'eſprit, que ceux de la coutume? Mais il eſt toujours bon de bannir ceux de l'eſprit, puiſqu'ils ſont obſtacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je

voulu dire qu'il valoit mieux ne ſe pas défaire des Préjugés de l'eſprit, que de s'en défaire, & de conſerver en même tems ceux de la coutume ? mais un Sage ſeroit un extravagant, s'il falloit qu'il ſe défît des Préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au dehors comme les autres. Qu'on me diſe donc ce que j'ai voulu dire. Je croi que ſi on eût mis en ma place quelque Philoſophe, on l'eût fait parler avec plus de juſteſſe ; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de ſi près.

Stentor ſe préparoit à paſſer au Dialogue ſuivant, lorſqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter ſa lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéït auſſi-tôt, & ſortit de l'Aſſemblée. Tous les Morts, dont le nom eſt inconnu (& c'eſt le plus grand nombre) furent extrémement fâchés de voir cette lecture finie. Ils ſe réjouiſſoient aux dépens des Morts illuſtres qui étoient intereſſés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités ; & pour eux, grace à leur obſcurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien ſûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les Hiſtoires, ni dans le

Dictionnaire hiſtorique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de la priſe d'un Homme ſi dangereux. Ainſi durant que Stentor liſoit, ils étoient proprement à la Comedie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaiſirs.

Pluton s'étoit rendu aux prieres d'une infinité de Morts Modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne ſouffrît pas qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient repréſenté, que du moins pour les Anciens leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes qui n'étoient pas ſi bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas ſur leur chapitre des impreſſions deſavantageuſes, & que leur gloire, qui ne faiſoit encore que de naître, étoit trop foible pour réſiſter à toutes ſes plaiſanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya querir Stentor, & ſe ſaiſit de ſon Livre, dans le deſſein de ne le laiſſer jamais voir à perſonne: mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lû le reſte en allant trouver Pluton, & cela fut cauſe que Pluton l'obligea au ſecret, par

les ſermens les plus redoutables qui ſe faſſent aux Enfers ; mais à dire le vrai, tous les ſermens des Enfers ne ſont pas grand'choſe ; les morts ne craignent plus de mourir.

Quel reſpect Stentor s'attira de tous les Modernes ! Ils alloient lui faire la cour avec grand ſoin pour l'empêcher de parler, & de réveler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part, & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point ; mais Stentor qui ſe plaiſoit à les tenir tous en crainte, gardoit fort exactement le ſilence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre, il lui ſoutenoit tout en colere, qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le ſecret ne put durer fort long-tems.

Un jour David Riccio eut la hardieſſe de ſoutenir à Achille qu'ils avoient été tous deux Joüeurs de Lut, mais avec cette difference, qu'Achille s'étoit amuſé à en joüer, tandis qu'il eût été queſtion de faire le devoir d'un grand Capitaine, & que pour lui il avoit quitté le Lut pour prendre en

main le Gouvernement d'un Royaume. La diſpute alla ſi loin, que les Héros de l'Iliade qui en furent avertis, vinrent fondre ſur David Riccio, dont l'inſolence leur donnoit en même tems de la ſurpriſe & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres, quoiqu'il ne ſoit Héros que par la force de ſes poumons. Il ſe mit à crier d'un ton redoutable, & propre à ſe faire entendre par tout l'Enfer; Eſt-ce là le témeraire qui oſe ſe comparer à Achille? Je veux bien qu'il ſçache que quoiqu'il ait été Miniſtre d'Etat, on ſe ſouvient toujours de ſon origine, & que dans les Nouveaux Dialogues on lui donne un caractere auſſi bas qu'au plus miſerable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ſes avantures, & le rang qu'il avoit tenu dans le Monde, il ne paſſeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé, & il ne lui fût jamais tombé en penſée, que malgré toutes les entrepriſes ambitieuſes qu'il avoit faites, on le pût dépeindre comme un Homme lâche & timide. Achille fut vangé par le trouble & par la confuſion de David Riccio; &

la Ducheſſe de Valentinois, qui ſe trouva là préſente, inſulta encore à ce Malheureux, en diſant qu'elle n'avoit jamais de joye plus ſenſible que quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces ſortes de Gens, à qui la fortune avoit fait oublier la baſſeſſe de leur naiſſance, & qu'elle remercieroit volontiers, ſi elle pouvoit, l'Auteur des Dialogues, de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Ducheſſe; & remerciriés-vous cet Auteur s'il faiſoit rouler toute votre gloire ſur ce que vous avés été une vieille Coquette ? Que voulés-vous dire, reprit-elle en changeant de viſage. Je veux dire, répondit Stentor, que dans les Nouveaux Dialogues vous diſputés à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie, & qu'enfin vous l'emportés ſur elle, parce que vous vous êtes fait aimer toute Grand'Mere que vous étiés. Je me vante donc de mon âge, dit la Ducheſſe ? Cela n'eſt point du tout naturel; les Femmes ne veulent point d'un merite qui ſoit fondé ſur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les Femmes, répon-

dit

dit Stentor, car il vous fait bien fiere de votre âge.

Moliere ne put laiſſer paſſer cette occaſion de plaiſanter ſur les Vieilles qui conſervent encore toutes leurs inclinations galantes, & ſur les ſoins que les Femmes prennent pour déguiſer leurs années. Il traita cette matiere ſi agréablement, que Stentor tout ſurpris de l'entendre, lui dit, mais ce n'eſt point ainſi que vous parlés dans les Nouveaux Dialogues. Vous y tenés de certains diſcours de Philoſophie qui ne valent pas ce que vous venés de dire. Des diſcours de Philoſophie, s'écria Moliere ! On ſe moque. Mon caractere eſt-il ſi peu connu, qu'on ne puiſſe pas me faire parler ſur des ſujets qui me conviennent ? Je ne ſçai répondit Stentor, mais enfin j'aimerois bien mieux vous entendre ſur ces Vieilles que vous nous dépeignés ſi plaiſamment, que ſur cet ordre de l'Univers dont vous entretenés Paracelſe.

Ce fut ainſi que Stentor commença à divulguer le ſecret, & enſuite il ne ſe contraignit plus du tout à le garder. Deſcartes apprit que lui, qui eſt le Pere des Tourbillons & de la Matiere

ſubtile, il parloit de Colin Maillard, & qu'on le faiſoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague ſçut qu'elle diſoit à Soliman des choſes qui démentoient aſſés la pruderie dont elle ſe piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content. Quand ce Roi de Mexique eut ſçu combien on le ſuppoſoit habile dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il oſa diſputer contre Thucidide & Tite-Live. Auſſi ne ſuivit-il pas tous ces Morts Modernes qui allerent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviſerent à l'exemple de ces derniers de ſe plaindre auſſi; & la foule fut auſſi grande chés Pluton, qu'elle l'avoit été la premiere fois. Il fut fâché de ſe voir engagé de nouveau à un examen ſi ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuſer la juſtice à ſes Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confuſion, que chacun mît ſes plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut aſſés étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.

A

PLUTON.

REQUESTE DES MORTS DESINTERESSE'S.

ROi des Enfers. Nous commençons par vous proteſter que l'on ne parle de nous en aucune maniere dans les Nouveaux Dialogues. Nous ſommes heureuſement échappés à l'Auteur, ſoit parce qu'il ne nous a pas connus, ſoit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ſes deſſeins; mais nous ne laiſſons pas de nous intereſſer pour le ſens commun, qui eſt bleſſé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettés-nous de vous les marquer, & de vous en demander juſtice.

Les Belles ſont de tous Païs, & les Rois même, ni les Conquérans n'en ſont pas.

Eſt-ce que les Belles ſont reconnues par-tout pour belles, & que les Rois, ni les Conquérans ne ſont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans ? Mais qu'une Belle Chinoiſe vienne en Europe, pour voir ſi on l'y trouvera belle avec ſon viſage plat, ſes petits yeux, & ſon nés large. Elle s'appercevra bien que les Belles ne ſont pas de tout Païs. Un Conquérant Chinois qui pourroit venir juſqu'en Europe, s'y feroit aſſurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, ſi la fortune le favoriſoit ; & Alexandre lui-même, dont il eſt queſtion dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens ? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec ſçavoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs, mais une Grecque n'y eût pas ſçû ſi bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté ſont differens dans les Nations, mais dans toutes les Nations on cede au plus fort. Ainſi les Conquérans ſont de tous Païs, & les Belles n'en ſont pas.

Les vrayes loüanges ne ſont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juſ-

te. Nous convenons que les louanges qu'on arrache de la bouche de ſes Ennemis mêmes, ſont de vrayes louanges; mais ce ſont de vrayes louanges auſſi, que celles qui ſont données par des Gens qui ne ſe font point tant de violence pour les donner. Il n'eſt point beſoin que ceux qui louent, ne le faſſent qu'à regret. Titus que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain, devoit-il donc n'être point flatté de cette louange, parce que ſes Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât; & Attila étoit-il mieux loué par ceux qui en l'appellant le Fleau de la colere Céleſte, étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre!

L'ambition eſt aiſée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractere, elle eſt inquiéte, pleine de projets chimeriques, elle va au de-là de ſes ſouhaits, dès qu'ils ſont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend diſtinguer l'ambition d'avec l'amour? Il faut que l'amour ſoit devenu bien tranquille. Il eût aiſément paſſé pour un Ouvrage de l'imagination du tems que nous étions Vivans, car il étoit inquiet, & plein de projets chimériques, & ne ſe contentoit preſque jamais. Nous croyons pourtant

qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppoſe l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition, nous remarquons qu'il n'oſeroit rien dire de l'amour. Apparemment ſi l'amour étoit reconnu pour une paſſion ſi paiſible & ſi douce, on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu ſur l'ambition.

De quelle maniere devintes-vous fou ? D'une maniere fort raiſonnable.

Nous conſentons à laiſſer paſſer cette pointe, pourvû que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions ſi judicieuſes, que j'en perdis le jugement.

Les Frénétiques ſont ſi fous, que le plus ſouvent ils ſe traitent de fous les uns les autres.

Si les Frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie, nous n'aurions pas mauvaiſe opinion d'eux. Ce n'eſt pas être fou, que d'appeller fous ceux qui le ſont.

Voilà, Roi des Enfers, les endroits les plus conſiderables dont nous avons crû être obligés de nous plaindre par le ſeul interêt de la raiſon. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens, qui vouloient vous importuner d'un aſſés grand nombre d'expreſſions qu'ils trouvoient à reprendre dans les Nouveaux Dia-

logues; nous n'avons point été de leur avis. Les Critiques qui ſe font aux Enfers doivent être plus ſolides. Il faut qu'elles roulent ſur les choſes & non pas ſur les mots; & de plus, comme l'Auteur change volontiers ſes expreſſions d'une Edition à l'autre, nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace ſur les penſées, puiſque c'eſt ſur cela qu'il ne ſe corrige point. Nous attendons vos déciſions avec impatience. Faites voir, grand Roi, que vous êtes l'Apollon des Enfers, & que le Stix vaut bien l'Hippocrene.

Pluton répondit à cette Requête de la maniere du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit ſeroit tenu pour bien critiqué; & ſur les plaintes des autres Morts, voici des Réglemens qu'il fit, de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobſtant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Héroſtrate, il ſeroit rétabli dans ſa mauvaiſe réputation.

II.

Que des Amans fidéles ne paſſeroient point pour être auſſi rares que des Dieux Amans, & que Pauline chercheroit d'autres raiſons pour juſtifier ſon Avanture.

III.

Qu'il ne ſeroit point permis de railler Homere deux fois, & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cedoit en tout à Seneque.

V.

Que Moliere ne parleroit point de Philoſophie, ni Deſcartes de Colin Maillard.

VI.

Que Montezume ne ſçauroit à fonds que l'Hiſtoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'eſprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'avantage de la dangereuſe Chimie de Raimond Lulle.

IX.

Que Candaule ne ſeroit point d'une humeur ſi paiſible, de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris, & que Gigés auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Fauſtine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite, & Roxelane à

XI.

Que Platon ne ſeroit point Galant, mais ſeulement Philoſophe.

XII.

Que la Ducheſſe de Valentinois ſeroit diſpenſée de ſe vanter de ſon âge.

XIII.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Miniſtre d'Etat, & ne ſeroit point obligé à n'avoir que des ſentimens d'un joueur de Lut.

XIV.

Qu'on laveroit Théocrite de Chio dans le Fleuve Lethé, pour lui faire perdre la mémoire de ſes mauvaiſes Pointes, & que l'on donneroit un an à Parméniſque pour s'expliquer, auſſi bien qu'à Raphaël d'Urbin.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer, avec défenſe expreſſe à tous Morts de venir encore étourdir Pluton ſur cette matiere, à moins que quelque Vivant ne s'aviſât de copier le Copiſte par de Nouveaux Dialogues, qui meritaſſent d'être critiqués.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long-tems, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, ſi vous aviés le loiſir d'être aimée de moi ; mais vous êtes trop occupée par je ne ſçai combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placerai. Peut-être votre Cour ſera-t-elle moins groſſe pendant quelque petit intervalle ; peut-être ſerés-vous bien aiſe d'inſpirer de la jalouſie & du dépit à quel-

qu'un, en faiſant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Contés que vous en avés un de réſerve, dont vous pourrés vous ſervir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes ſoins & mes vœux tous prêts; vous n'aurés qu'à me faire ſigne que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimés de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainſi il eſt tems que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayés plus d'œconomie & de ménage. Les Belles ont ſouvent vingt Conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même tems, figurés-vous la déſolation. Gardés quelque choſe pour l'avenir; j'attendrai quinze ou vingt ans, ſi vous voulés. Je me paſſerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avés aujourd'hui; je vous relâche cette extrême vivacité dont eſt votre teint, auſſi-bien il y a beaucoup de ſuperflu dans votre beauté. Je ne veux que le néceſſaire, que vous aurés toujours. Quand vous me donnerés le tems que je vous demande, ce n'eſt qu'un tems que vous auriés donné aux réflexions. Encore puis-je me flatter que je vaux mieux qu'elles, & que je

vous occuperai plus agréablement. Les plus petits ſentimens valent mieux que les plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrés rêver à moi. Adieu, Madame, juſqu'à nos Amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre votre Procès, vous avés de l'amour, & que vous aimés la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maiſon de ſes Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avés pris de la tendreſſe. Je ne conçoi pas comment dans un Homme qui plaide, il reſte encore quelque choſe qui puiſſe aimer; mais peut-être auſſi n'aimés-vous que pour plaider mieux. Il vous eſt plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monſieur, où vous vous promeneriés avec d'autres Plaideurs, qui vous conteroient leurs affaires, &

ne vous donneroient pas la conſolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avés bien fait de convertir en aſſiduités amoureuſes, les fâcheuſes aſſiduités qu'il falloit avoir dans cette Maiſon-là; & encore vaut-il mieux faire ſa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je croi que vous y gagnés, & que les rigueurs du Secretaire auroient paſſé celles de la Dame, quelque vertueuſe qu'elle ſoit. Je ris, quand je ſonge que vos tendres ſoins ne lui demandent apparamment qu'une bonne ſollicitation auprès de ſon Mari, & qu'elle s'applique les ſoupirs que vous pouſſés pour le gain de votre Cauſe. Je ne doute point que vous ne mettiés ſur ſon conte les nuits que vos affaires vous font paſſer ſans dormir. C'eſt aſſurément un beau ſecret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais ſi vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raiſons au Mari, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & galanterie à l'autre! Au ſortir d'un Cabinet où l'on

a crié avec une eſpece de fureur, aller ſoupirer tendrement dans une Chambre! N'avoir que la diſtance de deux Appartemens, pour quitter le hideux perſonnage de Plaideur, & prendre l'agréable perſonnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenés-vous point, & ne parlés-vous point de galanterie au Mari, & de Procès à la Femme? Vous vous allés faire une grande habitude de vigilance. Vous avés des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce ſont autant de perſonnes dont il faut éclairer la conduite. Vous ſerés bien habile, ſi vous empêchés que les uns ne vous faſſent quelque ſupercherie, tandis que vous ſongerés aux autres. Vous verrés qu'ils ſe ligueront enſemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fauſſe Piéce dans le Procès. Adieu, Monſieur. Si vous n'aimés pas tout de bon, vous entendés bien vos affaires; ſi vous aimés, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

AU MESME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire ſur la perte de votre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avés perdue. Cela veut dire, que vous plaiſiés à Madame de L. Vous n'avés que trop bien ſollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos interêts une Perſonne qui le touchoit. La juſtice que l'amour vous a rendue, vous a attiré l'injuſtice du Palais. Je vous crois conſolé de reſte; car l'Homme galant l'emporte bien chés vous ſur le Plaideur. Il n'y a que ſix mois que vous plaidés, & il y a vingt ans tout au moins que vous étes galant; il étoit bien raiſonnable que vous réuſſiſſiés mieux dans le métier où vous avés plus d'expérience. Songés que vous étiés deshonoré, ſi vous aviés gagné le Procès, & manqué la Dame.

C'eſt

C'eſt comme ſi un Homme d'Epée avoit bien réſolu une queſtion de Philoſophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur Cauſe, ne ſont pas vangés comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toujours les torts que le Mari leur a faits. Vous allés être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avés encore été; la haine que vous avés pour ſon Epoux, tournera à ſon profit. Au reſte, vous qui avés toujours été diſcret à l'égard des Belles, gardés-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne ſçauriés parler de l'injuſtice du Mari, ſans publier les faveurs de la Femme; ſur-tout une Requête Civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrete & la plus contraire aux loix de l'amour. N'y ſongés ſeulement pas; prenés votre parti doucement, & contés ce que votre Rapporteur vous fait coûter, au nombre des dépenſes que vous avés faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoi vous moqués-vous tant de notre Ami le Chevalier, ſur ce qu'il aime une Griſette? Vous voudriés donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faiſant ſes preuves? Pour moi je trouve deux beaux yeux auſſi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produiſent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyés-vous que je pardonne la laideur d'un viſage, parce que ce viſage-là ſera deſcendu de vingt Ducs? Point du tout. Je conte toutes les Laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des Gens, qui dans des Perſonnes aſſés éloignées d'être belles, aimoient ſeulement leurs illuſtres Ancêtres, & les titres de leur Maiſon; mais je vous avoue que je n'aurois pas les ſentimens aſſés élevés pour être amoureux d'un arbre Généalogique. Si notre Cheva-

lier étoit dans les Païs où l'on choiſit les Rois à la bonne mine, il aimeroit préſentement une Princeſſe ; mais parce qu'il eſt en France, il n'aime qu'une Griſette ; hé bien il n'a qu'à la prendre pour une Princeſſe Etrangere, qui n'eſt pas reconnue. Sérieuſement, ſi vous ſentiés votre cœur ſur le point de s'aller rendre à une jolie Perſonne, l'arrêteriés-vous pour dire ; *Attendons, nous ſommes contents de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la nobleſſe ?* Je ſuis ſûr que votre cœur préviendroit bientôt votre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a preſque plus rien de naturel chés beaucoup de Dames du grand monde, ni teints, ni tailles, ni ſentimens ; la Nature s'eſt réfugiée chés les Griſettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des Appartemens de ſept Piéces de plein-pied, & ſuperbement meublés, & que dans toute la Maiſon où ſa Maîtreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle; mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défen-

dre; que ce n'eſt point là comme en uſent les Femmes de qualité; & là-deſſus ces pauvres Créatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſçavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup, mais en récompenſe, je vous écrirai ſur une matiere que vous n'aurés pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable Perſonne du monde, je croi que vous n'aurés pas beſoin d'Interprete. Vous devriés m'entendre même en Chinois; car après qu'on vous

a vûe, que peut-on vous dire autre choſe? J'ai bien vû des Vaiſſeaux, qui ayant preſque fait le tour du monde, revenoient en France chargés de Curioſités étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de ſi curieux, que ce que le vôtre a apporté, quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En vérité, ce n'eſt pas parce que vous venés d'un autre Païs, que je vous eſtime tant. Fuſſiés-vous Françoiſe, je vous eſtimerois encore beaucoup. Cependant il me ſemble que votre petit Jargon étranger contribue un peu au plaiſir que je me fais de vous voir. Vous ne ſçauriés croire combien votre viſage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchés un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, eſt dans vos yeux. Je ne ſçai plus comment on peut aimer des perſonnes qui parlent François ſans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenés point mieux que vous ne le ſçavés, ce ſeroient mille petits Amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui ſont d'un uſage indiſpenſable. *Aimer*, par exemple, *ſoupirer*, *tendreſſe*; avec cela vous irés loin.

Que j'envie, Mademoiſelle, le bonheur de celui pour qui vous bégayerés ces mots-là !

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-tems que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'hui juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrés cela comme il vous plaira, vous vous fâcherés, vous vous mettrés en colere ; pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conſcience, après cela je ne m'inquiéte de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte, que de voir une auſſi aimable Perſonne que vous, ſans l'aimer. L'a-

mour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, lui retient ſon revenu d'une maniere qui crie vangeance. Je ne pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me dirés que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien votre expedient, Mademoiſelle, mais vous ſçavés que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même tems que je m'en acquitte. Que ſçai-je? Vous viendriés peut-être quelque jour m'inquietter là-deſſus; il n'eſt rien tel que de prendre ſes ſûretés. Vous auriés beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne ſçait ce qui peut arriver; vous changerés peut-étre d'humeur. Enfin, il eſt ſûr que quand vous ſçaurés que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MESME.

LETTRE VII.

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien ſatisfaite de vous-même, votre vertu a fait ſon tintamare; mais voulés-vous gager qu'au bout du conte vous m'aimerés? Oüi, vous m'aimerés; je ſçai bien ce que je dis, je ſçai bien ce que je ſens, qui me répond que je me ferai aimer. N'ayés point ſi bonne opinion de votre indifference, j'ai de la conſtance pour vaincre quatre indifferences comme la vôtre. Le tems ne me coûte rien, en fait d'auſſi jolies Perſonnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, ſoit. Je n'ai rien de plus agréable à faire. Vous ne m'accorderés aucunes graces? Je vous joüierai le tour d'aimer juſqu'à vos duretés. Vous ne me ferés que des graces très-légeres? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerés des Rivaux?

Je

Je les ferai tous déſerter par mes aſſiduités, & par le deſeſpoir où je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moi. Enfin prenés tel parti qu'il vous plaira ; je ferai enrager votre indifference, & après bien du tems, comblée de ſervices, de fidelité, de tendreſſe, de reſpect, vous ne ſçaurés plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiés par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerés, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allés conter cela pour rien ; mais ſçachés que c'eſt une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginés, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer là vos Amans des années entieres ſans les aimer, & après cela vous vous aviſés quand il vous plaît d'aimer à votre tour ; mais qu'arrive-t-il ? Ils ont commencé d'aimer plûtôt que vous, ils finiſſent plûtôt, & vous achevés la carriere toutes ſeules. Vous n'aurés point cet inconvenient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je ſois aimé. Si vous ne m'en croyés pas : c'eſt un point de fait qui git en expérience. Eprouvés-le.

A LA MESME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je ſuis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulés plus être un moment ſeule avec moi, vous ne me recevés plus à votre toilette, vous ne ſouffririés pas que je vous euſſe pris le bout du doigt. Bon, Mademoiſelle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchés toutes les faveurs que vous m'accordiés par nonchalance ou par mégarde : je n'aurai plus rien qui ne ſignifie quelque choſe. Il eſt vrai qu'il faut retourner ſur mes pas, & que vous me remettés au beau commencement ; mais n'importe. Par la voye que j'avois priſe, on avance beaucoup d'abord, & on eſt après tout étonné qu'on n'avance plus du tout ; au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toujours. Il n'eſt rien tel que les méthodes régulieres.

Voyés où en ſont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome ; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laiſſent pas d'arriver au douziéme. J'ai ſeulement un petit conſeil à vous donner. On voit que vous me traités plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par-là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque choſe entre vous & moi. Vous pourriés même me traiter ſi mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriés. Ne publiés point notre commerce, Mademoiſelle, je vous en conjure. Ayés devant le monde plus de diſcrétion que vous n'en avés, & faites-moi quelques faveurs qui ſauvent votre réputation. Eſt-ce à moi à être plus diſcret que vous ? Eſt-ce aux Hommes à faire ces ſortes de prieres-là aux Dames ? Admirés, s'il vous plaît, combien je ſuis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs ; mais pour moi, je ne ſuis point de ces Fanfarons-là.

A LA MESME.

LETTTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque tems, Mademoiſelle, c'eſt-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'abſence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je croi, pour perſonne; elle m'attendrit. Je me figure toujours les Gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous préſenterés à moi ſenſible, reconnoiſſante. Je m'imaginerai que ſi je vous voyois, vous auriés cent petites bontés pour moi; je ſerai plus charmé de votre idée ſur cet article-là, que je ne l'ai jamais été de vous-même. Si vous prétendiés par votre ſévérité vous établir chés moi un caractere d'Héroïne, en vérité vous perdriés bien votre peine; dès que je ne vous voi plus, il ne me ſouvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume point

à ſe les repréſenter, il faut que je les voye, pour les croire. Je ſçai bien qu'à mon retour, vous travaillerés fortement à redreſſer le mauvais pli que mon imagination aura pris; mais toujours j'aurai eu malgré vous un peu de bon tems pendant l'abſence. Je ſerai trop heureux, ſi je ne fais pas la folie de revenir le plûtôt que je pourrai. Si vous voyés ma fidelité avec quelque plaiſir, je vous promets que je vous ſerai encore plus fidéle abſent que préſent. Je ne puis rien voir de ſi aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête; mais quand je vous voi rigoureuſe au dernier point, je puis voir quelque choſe, qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime, que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de merite, ne contés plus ſur moi. J'ai bien exactement calculé, ſi ce que vous avés d'eſprit & de beauté par-deſſus les autres, récompenſoit le moins de tendreſſe que vous avés. J'ai trouvé qu'il le récompenſoit; & ſur cela je me ſuis mis à vous aimer.

Je ne ſçai pourtant, s'il ne ſe pourroit pas rencontrer quelque Perſonne qui aimât aſſés bien, pour regagner par-là les autres avantages que vous auriés ſur elle ; en ce cas-là je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous ; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'eſprit qui touchent ; la tendreſſe vaut encore ſon prix, & il eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur, comme ſur la Pomme de Diſcorde, *A la plus aimable.*

A LA MESME.

LETTRE X.

NE ſçavois-je pas bien que l'abſence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur ? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce ſoit, & ſur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontrai perſonne, & je ne pus faire autre

choſe que ſemer toute la route de ſoupirs qui retournoient ſur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine me firent eſperer qu'il ſeroit Homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuiſé les lieux communs des Voyageurs, je lui demandai d'où il venoit; il venoit de... auſſi-bien que moi. J'eſperai beaucoup. Je le mis en termes généraux ſur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une ſeule qui pût paſſer pour belle; & cela, comme vous voyés, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il eſt vrai qu'il me parloit toujours agréablement, & avec beaucoup de politeſſe. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je lui nomme comme une belle Perſonne Mademoiſelle de V... & lui demande s'il la connoiſſoit. Il me dit qu'il l'avoit vûe, me voilà plein d'eſperance. Je vous nomme; il ne vous connoiſſoit point, & il me dit pour ſes raiſons qu'il n'avoit fait que paſſer par... & n'avoit vû que par hazard Mademoiſelle de V. Alors je donne un coup

d'éperon & le laiſſe là. Il vint dîner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de ſa converſation, quelque agréable qu'elle fût, puiſqu'il ne parloit point de vous. J'ai été plus heureux à ma Campagne. J'ai trouvé dans ces Déſerts éloignés le Baron de... que vous connoiſſés un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous pour avoir occaſion de lui en parler ſouvent. Je lui porte votre ſanté avec un ſouris fin & malicieux ; & il la reçoit de même. J'avoue que j'achete un peu cher le plaiſir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là conſiſte à ſe connoître en Bêtes. Il n'a dans l'eſprit que ſes Chiens & ſes Chevaux, & je vous aſſure que j'ai ſouvent peine à lui faire quitter cette matiere-là, pour le mettre ſur votre chapite. Auſſi je ne lui demande preſque pas de réponſe ; il me ſuffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un autre ſourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes Allées ſombres, qui ſont extrémement dangereuſes pour un Amant ; elles inſpirent des réveries pernicieuſes, & c'eſt

une choſe mortelle que le ſouvenir de votre beauté fortifié de ces Allées-là. Il eſt encore venu des Roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendés. Vous me les avés envoyés, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs Chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange; je n'oſerois plus entendre un Ruiſſeau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée; je la tutaye. N'en ſoyés point ſcandaliſée. Votre idée m'eſt devenue extrémement familiere.

A MONSIEUR C...

LETTRE XI.

EST-il vrai, Monſieur, que vous perdés l'eſprit? On nous a dit que vous devenés Philoſophe, mais d'une Philoſophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyés plus qu'il y ait de Couleurs; vous ſoutenés que les Bêtes

ſont des Machines comme des Horloges ; enfin vous renverſés tellement toutes choſes, que l'on ne ſçait plus où l'on en eſt. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui eſt fort de vos amies, & qui en vérité a bien regret à votre raiſon. Elle étrangleroit Deſcartes, ſi elle le tenoit. Auſſi faut-il avouer que ſa Philoſophie eſt une vilaine Philoſophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teints, que deviendront les Lis & les Roſes de nos Belles ? Vous aurés beau leur dire que les couleurs ſont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint, elles veulent l'avoir à elles en propre ; & s'il n'y a point de couleur la nuit, Mr de N... eſt donc bien attrappé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée ? Il ſeroit fort fâcheux pour lui, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde ; & de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raiſonnement Madame de B... & moi, qui aſſurément vous embarraſſera. Vous dites que les Bêtes

ſont des Machines, auſſi-bien que des Montres? Mais mettés une Machine de Chien & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra réſulter une troiſiéme petite Machine; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſiéme Montre. Or nous trouvons par notre Philoſophie, Madame de B... & moi, que toutes les choſes qui étant deux ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au deſſus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre, nous ſçavons bien qu'il faudra que vous conſultiés vos Livres. Madame de B... vous avertit par moi, que quand vous viendrés ici, elle ne vous recevra point chés elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint; & moi je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer, & à vous aimer toujours.

A MADAME D....

Qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XII.

JE commence, Madame, à connoître les Gens de l'autre monde, ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-ci, ils recherchent votre converſation auſſi-bien que nous. Nous pourrés-vous bien ſouffrir, nous autres ſimples Mortels, après vous être accoutumée aux Eſprits ? Ils vous diſtinguent de la maniere du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Meſſieurs-là ſont bruſques ; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques ſoufflets, & on ne ſçait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre ſans dire pourquoi; enfin je n'avois jamais été content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne

venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus ſouvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Auſſi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui ſe rangent volontairement à l'Ecurie, & ne ſe jugent dignes que de penſer les Chevaux. Mais enfin il s'eſt trouvé un honnête Eſprit, qui ſans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une converſation réglée. Et dans quelle converſation ? dans une converſation de quatre heures. Il faut que vous ayés bien du merite. Ces gens là n'ont jamais dit quatre paroles ſuivies. Ils ne font que donner des naſardes, parce qu'ils ne daignent entretenir perſonne; & vous ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiere qui ayés eu un tête à tête tranquille avec un Eſprit, lui dans ſon Fauteüil, & vous dans le vôtre. Mais voyés comme cet Eſprit ſçait vivre; il n'a oſé d'abord s'adreſſer à vous, il s'eſt attaché à une petite fille par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me ſemble que je voi quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiſelle. Aſſurément l'Eſprit a de grandes déclarations à vous faire, puiſ-

qu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matieres générales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avés rien ſçû tirer de lui ſur les affaires de l'autre monde; & mon Dieu! je voi bien ſa politique; vous êtes aſſés aimable pour lui faire trahir tous les ſecrets du païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher; j'avoue que j'en ferois autant en ſa place. Du moins, vous l'aurés bien interrogé ſur ce monde-ci. Je croi vous tenir aſſés au cœur, pour me flatter que vous lui aurés demandé de mes nouvelles, & que vous aurés voulu ſçavoir de lui la vérité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres; qu'une véritable paſſion & moi nous ſommes des choſes incompatibles, que je ne ſçaurois aller au de-là de l'amitié un peu égayée, mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas; l'Eſprit eſt jaloux de moi. Il ſçait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On eſt bien malheureux quand on a des ennemis cachés comme lui. Je ne doute point qu'il

n'oublie pour moi la politeſſe qu'il a eue pour vous ; & qu'après vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'inſulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoutumé d'avoir ceux de ſon eſpece. Mais j'eſpere du moins que vous reconnoîtrés bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes ſoins & mes aſſiduités. Je ne m'attendois pas que vous me fiſſiés des Rivaux, qui puſſent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les fenêtres, & me roüer peut-être de coups, ſans que je fuſſe en pouvoir de m'y oppoſer ; voilà ce que c'eſt que de m'être adreſſé à une Dame trop aimable. L'Eſprit quittera bien-tôt aſſurément la petite Fille, qui lui ſert de prétexte, & s'attachera à vous-même ; mais fût-il ici, je lui dirois en ſa préſence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayés rien gagné.

A MADEMOISELLE de I...

LETTRE XIII.

ON a bien raiſon de dire, Mademoiſelle, que le miſtere eſt un aſſaiſonnement très-néceſſaire à l'amour. Si la paſſion que j'ai pour vous étoit moins connuë, un Procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voi bien qu'il ſe moque de mes pourſuites. Il cherche à gagner toujours du tems, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il eſt perſuadé que j'aurai la foibleſſe de retourner bien-tôt à... pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient conte. C'eſt grand pitié, Mademoiſelle, qu'il faille eſſuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur! Il faut que cet Homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il ſçait bien en ſa conſcience ce qu'il me doit, & il a pris une forte réſolution de ne rien payer. Il me chicane de toutes manieres ſur les moindres choſes; il m'engage

gagé dans des procedures qui ne finiront de dix ans, ſuivant le train qu'elles prennent; la bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point, il ne ſonge qu'à trouver l'occaſion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'eſpere, c'eſt que le jugement que j'obtiendrai contre lui, ſera valable auſſi contre vous; il ſera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurés rien à y répondre. Je m'en vais preſſer mon Homme vivement, non pas à cauſe des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cauſe de la tendreſſe que vous me devés. Je m'animerai beaucoup d'avantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous repréſente.

A LA MESME.

LETTRE XIV.

JE m'apperçois de ce que vous m'avés demandé, Mademoiſelle, que vous entreriés dans les interêts de mon Receveur, & que vous ſolliciteriés pour lui. Comme vous ne cherchés tous deux

qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un tems infini. Vous allés triompher; mais j'ai trouvé un moyen de me vanger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverrai. Je vais déſormais partager mon tems entre mon Chicaneur & ma Chicaneuſe. Le loiſir que l'un me laiſſera, je l'employerai à agir contre l'autre. Je prévoi que vous m'allés donner bien de l'exercice. Dès que je ſerai auprès de vous, vous me ferés rappeller par votre Aſſocié, qui me donnera quelque aſſignation; & quand j'en ſerai à pourſuivre l'Aſſocié, il ſçaura bien me faire lâcher priſe en vous obligeant à me mander quelque choſe de tendre, qui me fera auſſi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerrirai, & deviendrai un ſi impitoyable Plaideur, que vous aurés ſujet de trembler au moindre avantage que j'aurai ſur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, ſur qui je commençaſſe à en avoir, car je vous trouve encore plus obſtinée que mon Receveur; & je croi que votre exemple auroit plus de pouvoir ſur lui, que le ſien n'en aura ſur vous. Si vous me

payés mes ſoins que vous avés reçûs, il verroit bien qu'il ne pourroit pas ſe diſpenſer de me payer mon argent qu'il a reçû auſſi. Ainſi je vais travailler à obtenir de vous quelque choſe qui le puiſſe convaincre, & je lui ferai auſſi-tôt ſignifier les faveurs que vous m'aurés faites. Il me ſeroit commode de terminer les deux affaires tout-d'un-coup, tandis que je ſerai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Juriſdiction de Campagne; je vous aſſure que vous m'allés retrouver par cette raiſon-là plus ardent & plus paſſionné que jamais; & vous ſerés peut-être la premiere qui ſerés contente des effets de l'abſence.

A LA MESME.

LETTRE XV.

JE vous trouvai hier, Mademoiſelle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne ſçai ſi vous êtes embellie en effet, ou ſi c'eſt mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'eſt que d'ai-

mer trop, on ne ſçait jamais bien au juſte la vérité des choſes. De bonne foi je douterois quelquefois que vous fuſſiés auſſi aimable que vous me paroiſſés, ſi je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'êtes véritablement. Vous pourriés être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime juſqu'à la folie. Auſſi quand je commençai à vous aimer, comme je ſentois que je devois me défier de mon jugement ſur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde, s'il étoit vrai que vous euſſiés les grands yeux vifs, l'agréable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illuſion, & ſur cette réponſe, je laiſſai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y ſonge pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi, que vous ne fuſſiés belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu ſçait avec combien de plaiſir vous recevriés un amour qui vous embelliroit; ſi vous ne m'aimiés pas, je vous rendrois tout-d'un-coup votre premiere laideur, en ceſſant de vous aimer. Mais vous ſeriés bien fâchée de me devoir votre beau-

té, car il faudroit que vous n'en fiſſiés d'uſage que pour moi, & ce n'eſt pas là votre conte. On eſt bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à perſonne, cela vous rend trop fiere. Je ne ſçai pourtant ſi ceux que je vous trouvai hier, ne vous étoient point inſpirés par quelqu'un. Il eſt ſûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laiſſés quand je partis. Il y avoit quelque choſe de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma paſſion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon abſence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Helas! on dit que l'œil du Maître eſt néceſſaire par-tout, mais l'œil de l'Amant l'eſt encore bien davantage; j'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'euſſe été ici, j'euſſe bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me ſemble même que je les ſurpris en flagrant-délit avec un Cavalier qui étoit chés vous, il vous regardoit, & vous le regardiés. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là, mon cœur m'a dit que j'ai un Ri-

val, mais je ne croi pas légerement mon cœur ; car il me dit, par exemple, que vous devriés m'aimer & cependant m'aimés-vous ?

A LA MESME.

LETTRE XVI.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival ; il ſe déclara hier par la mauvaiſe humeur où il fut de me voir long-tems chés-vous. J'admire comme vous avés pris votre tems juſte, pendant mon abſence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que ſi j'euſſe été préſent, il n'eût jamais oſé ſonger à vous ; il eût vû de quelle maniere je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Auſſi comme vous ſçavés que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profités de mon éloignement pour faire des conquêtes ; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma paſſion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché ; peut-être l'inclination

que vous euſſiés eue pour lui, eût été cauſe que vous n'en euſſiés exigé qu'une tendreſſe legere, & que vous euſſiés ſuppléée par votre bonté ce qui eût manqué à ſon amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'être préferé à un Homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainſi par mes ſoins & mes aſſiduités, je pouſſerai votre cœur au plus haut prix qu'il ſe pourra, & vous m'aurés l'obligation d'être plus tendrement aimé par le Rival que vous venés de me donner. Si vous étiés bien raiſonnable, vous me tiendriés conte, non ſeulement de mon amour, mais encore du ſien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoiſſance: cependant comme je veux être généreux, je conſens que vous ne me payiés que ma tendreſſe, & que pour celle de mon Rival, vous n'y ſongiés point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XVII.

IL court un bruit de vous, Mademoiſelle ; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas mal diſpoſée pour lui. Vous moqués-vous ? Falloit-il paſſer la Mer pour venir aimer un Anglois en France ? Quel profit tirés-vous de votre voyage ? Voilà ce qui fait ſouvent qu'on perd la peine qu'on a priſe d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de ſa Nation. Eh, du moins donnés-nous le tems que vous paſſerés chés nous. Je voi bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne lui échappiés, puiſqu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une inſulte cruelle à la France, dont vous venés mépriſer tous les Cavaliers. Prenés garde à vous, la France n'eſt point aujourd'hui ſur le pied qu'on ſe moque d'elle ;

d'elle; & moi qui vous parle, j'ai tant de zéle pour ma Patrie, que je n'épargnerai rien pour la vanger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porſenna; *Si je manque mon deſſein, nous ſommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyés ſûre qu'on ne vous laiſſera point de repos. Vous avés répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiés pour la commodité de lui parler & de l'entendre; mais en vérité cette raiſon-là n'eſt pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites, mais un François entendroit cent choſes que vous ne lui diriés pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que votre bouche lui diſe. D'ailleurs, je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous ſçauriés notre langue; elle n'eſt fort difficile que pour les Perſonnes qui n'aiment point; mais dès qu'on aime un François, la langue Françoiſe eſt aiſée. Les Étrangers l'en eſtimeroient moins, s'ils ſçavoient cela; c'eſt pourquoi on ne dit pas ce ſecret à tout le monde. On les fait paſſer par des Grammaires, & par des Méthodes qui ne finiſſent point. Mais pour vous, on vous eût

fait la grace de vous abréger ce chemin. Ecoutés, il eſt encore tems, apprenés un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XVIII.

J'Apprens avec bien du plaiſir, Mademoiſelle, que vous êtes ſur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une toute particuliere pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que votre âme au ſortir de votre corps, ne dût pas trouver une auſſi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrés de cet article de ma créance, & de bonne foi, je me ſens ſoulagé. Je vous aſſure que le troupeau d'où vous vous étiés égarée, vous recevra fort agréablement, & que vous y tiendrés bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre héréſie, vous abjuriés auſſi

votre indifférence en faveur de Mr le Marquis de C... C'eſt bien fait de quitter toutes vos erreurs en même tems, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions ſaines. Après cela vous ſerés toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle mariée, nouvelle doctrine dans l'eſprit, nouveaux ſentimens dans le cœur. Voyés l'obligation que vous aurés à l'Egliſe; dès que vous l'aurés reconnuë pour votre Mere, elle vous fera voir par expérience ce que c'eſt que le Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obſtinés à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniere plus douce, ni en même tems plus forte. Vous avoüerés ſans doute, que vous aviés grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous lui donnons; & que quand il n'y auroit que cet article là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe, Mr le Marquis eſt plus ſçavant Théologien que moi, & il vous inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrés diſputer en Sorbonne. Il

a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habilité ; il a accommodé les interêts de la Religion & les ſiens ; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne conte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie Perſonne. J'attends avec impatience, Mademoiſelle, les deux cérémonies, après quoi vous ſerés à nous & à Mr le Marquis. Je le nomme le dernier ; car ne lui en déplaiſe, vous appartiendrés à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il eſt vrai que le dernier à qui vous appartiendrés, ſera celui à qui vous appartiendrés le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de votre ame ; mais lui, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par-là. Je ne tiens pas ſon opinion mauvaiſe ; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniere auſſi parfaite que lui.

A MADAME de P.

LETTRE XIX.

VOus êtes bien rigoureuſe, Madame, de ne vouloir point conſentir au deſſein de Mr de S... pour Mademoiſelle votre Fille. Vous dites que vous n'approuvés point un Mariage entre deux perſonnes qui ſont iſſuës de Germain ; mais croyés-vous que ce ſoit là un obſtacle pour la tendreſſe ? Quoi ! voulés-vous que Mr de S... trouve Mademoiſelle de P... moins aimable, parce qu'il eſt Fils du Couſin-Germain du Pere de Mademoiſelle de P... ? Ce raiſonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'eſt-elle pas encore plus forte ? A-t-on toujours ſa généalogie devant les yeux, & lorſqu'on voit une Perſonne touchante, s'aviſe-t-on de penſer qu'on a un Biſayeul commun avec elle ; en vérité le ſouvenir du Biſayeul eſt bien loin, quand l'arriere petite-fille eſt préſente avec tous ſes agrémens. Que reprochés-vous à Mr de

S... ? Il eſt trop bon Parent, au lieu d'amitié il a de l'amour; il s'eſt mépris; voilà un grand malheur. Si c'eſt la dévotion qui vous tient, ſongés que tous les Gens de l'Ancien Teſtament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille ſix cens ſoixante & quinze ans plûtôt, Mr de S... eût été obligé en conſcience d'aimer Mademoiſelle votre Fille. Il eſt vrai que les choſes ont changé, mais auſſi on vous prie ſeulement de trouver bon que l'on demande le conſentement de Rome ſur cette affaire. Vous ſçavés qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens ſont tellement embrouillés les uns avec les autres, qu'ils ne ſe pourroient ſéparer ſans de grands Procès. Véritablement Mr de S... & Madeſelle de P... n'auront pas cette raiſon à alleguer; mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs ſont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les ſéparer. Si Mademoiſelle votre Fille étoit une Héritiere en laquelle le nom finît, & qu'elle eût tout le bien de la Maiſon de S... vous auriés regret que ce bien-là ſortît de la

Famille, & vous tâcheriés à obtenir une diſpenſe pour la faire épouſer à un Parent d'une autre branche. Mais préſentement elle a de la beauté & des agrémens, qui ſont plus rares que le bien, & qui ſortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi, qui ai l'honneur de vous appartenir, quoique ce ne ſoit que par femmes, je ne laiſſe pas de m'intereſſer extrémement à la beauté de la Maiſon de P... N'allés point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiſelle de P... à un autre qu'à Mr de S... ni peut-être enlaidir votre Famille, en obligeant Mr de S... à faire un autre choix. Voyés combien toute la Maiſon de L... eſt laide: il lui faut plus d'un Siécle pour en revenir. Profitons de cet exemple, puiſque nous tenons de la beauté chés nous, prenons ſoin de l'y conſerver.

A MONSIEUR de S.

LETTRE XX.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Couſin, que votre diſpenſe eſt obtenuë, il ne vous en a coûté que quelque petite ſomme d'argent, avec laquelle vous avés reparé le malheur d'être parent de Mademoiſelle de P... On a déclaré qu'elle pouvoit déſormais ne vous regarder plus comme un Homme de ſa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'eſt-ce que vous traiter en Etranger? C'eſt être toute à vous, & ne vous refuſer rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus ſon parent, vous ſerés bien diſtingué de ces Malheureux qui le ſont encore. Jouiſſés de la Diſpenſe que Rome vous a donnée, mon cher Couſin; mais ſongés à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'eſt pas en vain que la Capitale du monde s'eſt mêlée de vos affaires. Une permiſſion venuë de ſi

loin, doit opérer de grands effets ici. Sur-tout, levés à Madame de P... tout le ſcrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiſelle ſa fille, & perſuadés-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fît auſſi-bien l'acquit de ſa conſcience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de dévotion.

A MONSIEUR le C. D. L. R.

LETTRE XXI.

NE me demandés point par où j'ai ſçû tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſçai, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimés, & vous êtes aimé; mais vous avés une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſûre que vous ne ſerés pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdés pas de vûë votre Maîtreſſe, vous ne la quittés pas un moment; s'il vient quelqu'un chés elle, vous lui faites bien ſentir qu'il vous interrompt;

pendant des journées entieres que vous la voyés, vous ne lui parlés que de votre amour, & vous lui en parlés d'une maniere toujours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crierai miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre; mais vous aurés bien-tôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur; & vous ſerés tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine meſure de tendreſſe; il la faut ménager; ceux qui ne ſçavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On ſe plaint des abſences, & on ne fait que ſon devoir quand on s'en plaint; cependant pourvû qu'elles ne ſoient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit; & s'il languiſſoit, elles le réveillent. Ce ſeroit à la vérité pouſſer la choſe un peu loin, que de ſe procurer des abſences tout exprès; mais enfin lorſque le hazard nous en procure, nous devons peſter contr'elles, & ſoupçonner en même tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous

faites mal de vous ſervir de toute la liberté que vous avés de voir votre aimable Maîtreſſe à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnés par une ſi grande aſſiduité, vous le perdrés ſur la durée de votre commerce. Vous ramaſſerés en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une ſemaine. C'eſt une autre faute de la même eſpece, de ne parler que d'amour à ce que vous aimés. Quelque plaiſir qu'on prenne à entendre le détail de vos ſentimens, il eſt impoſſible que vous ne tombiés dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au ſortir d'avec vous, la Dame, peut-être ſans s'en appercevoir, reſpire & reprend haleine. L'art des converſations amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toujours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toujours langoureux. Mettés-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même tems qu'on les divertiſſe, & que qui

fait l'un ſans l'autre, ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plûtôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages; mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidelité. Je ne ſçai même ſi avec le tems la pauvre fidélité ne viendra point à être contée pour un défaut. Il eſt toujours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyés tel à peu près que vous étiés avant que d'aimer. Vous avés le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sçachés-moi gré des conſeils que je vous donne; car ſi je ſuivois mes interêts, je laiſſe-

rois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU MESME.

LETTRE XXII.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignés toujours, & que vous avés de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyés pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé, ſans doute, & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes ſont-elles fondées ? Sur ma délicateſſe, dirés-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être Chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la Perſonne qui le fait, & qui ne ſçavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenés garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu

de confiance que vous avés aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas crue ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lorſqu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe réſerver une petite matiere de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toujours un mauvais Perſonnage que celui d'un Homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vûe aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus inſuportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractere jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'eſtime aſſés celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ni changer, ou je les eſtime aſſés peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent ni qu'elles changent, & par conſequent je ne ſuis

jamais jaloux. Je ſçai bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous croyés que l'amour doive être une freneſie, & qu'il faille que deux Perſonnes, ſous prétexte de s'aimer, ſe tourmentent perpetuellement, & ſoient des ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyés point que l'on vous tienne toujours conte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raiſon.

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous ſçavés, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches; je n'entens que des plaintes perpetuelles; où ſont mes proteſtations de conſtance & de fidelité? que ſont devenues mes premieres manieres? Cela me met au deſeſpoir: car de bonne foi, eſt-ce ma faute ſi je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je ſerois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ſes charmes; qu'elle faſſe des bleſſures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elles les mêmes ſoins & les mêmes aſſiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'eſt plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne

ne ſçai ce qu'il eſt devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal à propos ce me ſemble. Ce que je fais à préſent pour elle me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir conte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit conte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne ſçait guere en ce monde-ci le veritable prix des choſes. Je commençai de l'aimer, ſans ſçavoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une conſidération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux ſur ſa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes qui ne ſont pas ſi belles; j'étudie l'agrément de ſes manieret, pour y être ſenſible; je trouve, ou je mets de l'eſprit dans les moindres choſes que je lui entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me ſemble que je l'aime, je ſens je ne ſçai quoi pendant un inſtant; mais dans l'inſtant qui ſuit, il eſt sûr que je ne ſens rien. Mon pauvre Marquis; pourquoi faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même tems, pour finir en même tems? Je ſuis ſi chagrin contre

l'amour, qu'à l'heure qu'il eſt je voudrois l'exterminer du monde.

AU MESME.

LETTRE XXIV.

ENfin, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie, nous ſommes convenus de ne ſonger plus l'un à l'autre ſur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là, cependant je vous aſſure qu'il n'eſt pas ſi aiſé à exécuter que je l'avois crû; non que j'aye des tentations de recommencer le perſonnage d'Amant; mais c'eſt que le perſonnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Ami, eſt très-difficile. Je ne ſçai comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ai tant parlé de tendreſſe; nos converſations me paroiſſent d'un ennui mortel, pour peu que je me ſouvienne de ces converſations vives que nous avions; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en ſouvenir. Je ne

ſerois point embaraſſé à entretenir un autre ſur le beau tems & ſur la pluie ; & je le ſuis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La veuë ſeule de ſon Apartement me rappelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chés elle par une ſorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoiqu'elle ſoit de très-bonne compagnie. J'entre dans ſa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le ſérieux d'un Amant timide, & plein d'une paſſion qu'il n'oſe déclarer. C'eſt ainſi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de ſon côté a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manieres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens qu'elle voit ; mais ſans s'en appercevoir elle me traite plus froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt preparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté, & moins naturel. Je vois bien qu'il lui ſeroit plus aiſé, & même plus commo-

de de me haïr que de m'aimer à demi, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui lui eſt tout oppoſé, mais à un autre qui lui reſſemble. Qui m'eût dit il y a un an que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'euſſe pas crû. Cependant quand je vais chés elle, & qu'il n'y a qu'une Perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe leve, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoi lui parlerois-je ? J'ai éprouvé cet embaras une fois ; je vous jure que j'en ſuois. Il me prit comme une paralyſie d'eſprit, qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup ; j'eus des vertiges, la tête me tourna ; & je demeurai court ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prens le tems que la foule y eſt, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant peſté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque paſſion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reſte d'attention qu'elle a ſur moi ! Il me ſemble que ſi elle me faiſoit une infidelité complete, j'en

aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le paſſé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chés elle un Cavalier de merite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaiſir de me ſucceder. Ce que je crains, c'eſt que mon exemple ne faſſe tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à perſuader ſur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une paſſion n'épuiſe pas un cœur, & qu'on n'eſt pas aſſés ſage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moi que notre tendreſſe n'ait été éternelle, & je ſerois bien-aiſe qu'elle me donnât lieu de lui ſoûtenir, qu'elle avoit l'ame diſpoſée à d'autres paſſions, & que je n'ai fait que prévenir ſon changement; car je ſens quelquefois ma conſcience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme, & cependant vous ſçavés combien je ſuis innocent, & combien je me ſuis prié moi-même d'être fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderai ſi je ſuis aſſés heureux pour avoir un ſucceſſeur. Vous êtes mon Confident,

quand je n'ai plus d'amour ; tant que j'en ai, aucun Mortel n'entre dans ces miſteres.

AU MESME.

LETTRE XXV.

MEs ſouhaits ſont accomplis, j'ai un Succeſſeur. Quand je n'aime plus, j'ai autant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous aſſure que j'ai deſiré avec un égal empreſſement la tendreſſe & l'indifference de Madame de L. M. Enfin je les ai obtenues toutes deux l'une après l'autre, c'eſt tirer d'une perſonne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne ſçai comment ſont faits ceux qui peuvent aimer ſans être aimés, ni ceux qui ſe plaiſent à être aimés ſans aimer ; l'amour n'eſt bon que dans le partage. C'eſt la plus plaiſante choſe du monde que les diſpoſitions où mon Succeſſeur eſt à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précedé ; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ai pû

me conſerver le bonheur dont je jouiſſois ; tantôt il m'inſulte comme s'il obtenoit ſur moi une préférence que je lui euſſe diſputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé ; mais il voit trop clairement que je l'ai pris ; & cela le déſeſpere. Je gage qu'il voudroit que je fuſſe ſon rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de ſon bien, car il eſt outré du ſens froid avec lequel je regarde ſes empreſſemens & ſes ſoins. D'autre côté la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne ſçai ſi dans les complaiſances qu'elle a pour ſon Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire ſentir. Peut-être ma préſence vaut quelque choſe à mon prétendu Rival. Il eſt toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon déſavantage entre cet Homme-là & moi ; mais le moyen ? Je me tiens toûjours dans les termes de ceder tout. Je ſuis aſſés honnête pour être fâché de ne pouvoir pas ſervir d'aſſaiſonnement à la nouvelle tendreſſe de Madame de L. M. Tout ce

que je puis faire, c'eſt de lui ſouhaiter une paſſion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Succeſſeur une conſtance qui ſoit plus à l'épreuve du tems que la mienne.

A MADEMOISELLE de T...

LETTRE XXVI.

J'Apprens de tous côtés les progrès de mon Rival, Mademoiſelle, & je tâche à me vanger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce ſont les traits les plus reguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne ſonge point à vous, elle me paroît tout-à-fait aimable; mais dès que votre idée me revient, je ne ſçai où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Votre air ſpirituel, & vos manieres fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puiſſe déſormais être amoureux en ce Pays-là. Encore ſi vous me répariés la perte

perte de mes Flamandes ! Mais elles ſont perdues ſans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation : mais ſi vous êtes bien réſolue à aimer mon Rival, ſi vous avés trouvé le ſecret de ne penſer plus à moi, donnés-moi auſſi, je vous prie, celui de ne penſer plus à vous. Ou aimés-moi, ou laiſſés-moi aimer qui je voudrai dans ma Garniſon. Ne vous préſentés point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrés qu'elle ait ſa beauté telle qu'elle pourra, ſans avoir rien à démêler avec la vôtre. Eſt-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vûe? Cela ſeroit bon ſi vous m'aimiés. A quoi voulés-vous que je paſſe ici ma vie ? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris ? Y auroit-il de la juſtice ? La Flamande qui penſera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y penſés pas. Si vous me fâchés, je ferai en ſorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroiſſe aimable, même quand je me ſouviendrai de vous.

Cependant vous me ferés plaiſir, Mademoiſelle, de ne m'obliger point à des efforts ſi violens, & de prendre doucement le parti de ſortir de mon eſprit.

A LA MESME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

LETTRE XXVII.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avés faites. Vous avés beau vous en défendre, vous m'aimés, le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiés avoué la vôtre, je vous aſſure que vous euſſiés été contente de ma diſcrétion; mais vous n'en avés voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avés pas été aſſés diſcrette. Apprenés de-là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le ſommeil vous fera

dire ſans que vous le ſçachiés. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiés fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée ? L'amour ne perd rien ; vous lui devés cet aveu de tendreſſe ; il faut que vous le faſſiés en quelque tems que ce puiſſe être. Si votre raiſon vous impoſe ſilence, votre raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre ſévere vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits, qui enré pondra ? Les nuits appartiennent à l'amour. Auſſi vous voyés que le ſecret de tant de jours vous eſt échappé en une nuit. Mais oſerois-je vous demander ſous quelle figure je me ſuis préſenté à vous pour obtenir que vous vous déclaraſſiés en ma faveur ? il ſe pourroit trouver des occaſions, où je ſerois bien aiſe de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier, & menaçant, car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manieres reſpectueuſes & ſoumiſes. Ne dites point que ce que vous avés dit la nuit ne tire point à conſéquence ; c'étoit vous qui parliés, vous ſeule ; le jour c'eſt la con-

trainte, c'eſt la cérémonie, c'eſt la diſſimulation qui parle. Vous verrés combien je ſerai déſormais inſenſible à toutes vos rigueurs du jour, je conterai que vous vous en dédirés la nuit. Heureux qui peut vous voir, vous autres Belles, telles que vous êtes!

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

DEpuis que vous avés parlé de moi en dormant, je ne dors plus; & de joye, & d'inquiétude, je ſuis ravi de vous tenir ſi fort au cœur; mais en même tems je tremble pour les miſteres qui ſeront entre nous. Je ſuis aſſés content de votre retenuë le jour, mais votre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirés tous nos ſecrets. Comment ferions-nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement? Je n'y ſçai qu'un moyen. Soyés le jour un peu moins reſervée, vous le ſerés davantage la nuit; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut di-

re ; ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabattu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre ſervice. Elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois, amorti l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choſes ſpirituelles ; que peut-on dire avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avés dit ſans y penſer ? Vos ſonges ont entierement ruiné chés moi la pauvre Flamande, ils lui ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourroient jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait ; or c'eſt-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçoi pas à préſent comment on aime une Femme qui ne réve point, & qui ne parle point en révant. Je refuſerois Venus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continués vos réveries, Mademoiſelle, l'amour même en eſt une, mais la plus agréable de toutes.

A LA MESME.

LETTRE XXIX.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle ! vous allés épouſer mon Rival. Vous dites que vous voulés me détromper de l'opinion que j'avois conçûë de votre tendreſſe ſur ce que vous aviés parlé de moi pendant le ſommeil. Ah ! ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur ? Songés bien quelles nuits il faudra que vous donniés, pour réparer celle que vous m'aviés donnée ? Helas ! la faute, & la réparation ne ſont pas de la même eſpece. Parlés la nuit de Mr de... ſi vous voulés, je me réſous à en paſſer par-là ; mais ne vous enfermés pas ſeule avec lui dans une chambre, cela va au de-là des douces réveries que vous m'accordiés. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpere que j'en ſerai vangé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerés de moi à ſes oreilles ; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice

de ne vous laiſſer guere dormir de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyés, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ai des eſperances, & des craintes; mais en vérité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vû que ſes ſoins n'approchoient point des miens; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur lui; & quand il a été pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de Mr votre Curé; or franchement je ne m'attendois pas que Mr le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſçai ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moi, je n'ai rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer, auſſi n'euſſai-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoupirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à préſent;

mais j'ai bien envie de voir comment lui réuſſiront les moyens dont il ſe ſert pour votre conquête. Il vous trouvera obéiſſante à la vérité, mais bien neuve ; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Votre obéiſſance même lui devra être ſuſpecte, & votre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de votre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles ; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſçait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agréable, il aura toujours quelque choſe à démêler avec le Curé. Pour moi, tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince, mais en récompenſe je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicateſſe ſi raffinée, qui pût y trouver la matiere d'un ſcrupule ſur le devoir, ou ſur l'obligation.

A LA MESME.

LETTRE XXX.

TOut le mal n'eſt pas que vous vous mariés, Mademoiſelle, le pis eſt que votre Mariage ne puiſſe ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ai point ici d'autre inſtrument de ma vangeance que la belle Flamande; & c'eſt un inſtrument dont il n'eſt pas aiſé de ſe ſervir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime, je vais tous les jours chés elle dans cette intention, je me diſpoſe à la tendreſſe le mieux qu'il m'eſt poſſible; mais de ſon côté elle ne ſeconde point mes deſſeins, elle ne s'aide point. Je vois une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien diſputer à la Nature, mais c'eſt tant pis. Ses yeux, qui ſont grands & noirs, ne ſçavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui eſt & la plus petite & la plus vermeille & la

mieux façonnée du monde, ne ſçait que rire, mais elle ne ſourit point; & qu'eſt-ce que ces ris immoderés & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenuë, & de l'affeterie ſpirituelle des ſouris? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a; & ſi elle n'eſt pas laide, ce n'eſt pas ſa faute. Surtout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſuer; & quand je voi qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je ſçai combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt-à-dire, aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable, je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins à des tête-à-tête, qui feroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais, & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allés dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande;

moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſçai que répondre, ſinon que ſi c'eſt la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainſi. Je m'en étois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais vûë. Ah! que vous avés bien pris vos meſures pour me trahir, & dans le tems de mon abſence, & lorſque j'étois dans un lieu où il n'étoit preſque pas poſſible que je me vangeaſſe! Vous n'aviés garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'euſſe rendue du jour au lendemain.

A MONSIEUR R...

LETTRE XXXI.

NOtre ami eſt-il fou de ſonger à épouſer Madame de...? Il dit pour ſes raiſons qu'il eſt gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rentes bien nettes? Hé bien, eſt-ce aſſés? elle n'a trait en ſa Perſonne auquel il ne fallût quinze mille livres de rente pour le répa-

rer ? ſur le pied de ſa laideur, elle eſt fort pauvre. Mais, dites-moi, comment a-t-il fait pour la tromper ? Premierement, il ſe falloit réſoudre à avoir un mauvais deſſein ſur elle, & cette réſolution ne me ſemble pas devoir être aiſée à prendre ; mais puiſqu'il l'a priſe, comment a-t-il réuſſi dans ſes prétentions ? J'ai oüi dire à cette belle perſonne qu'elle n'avoit nulle envie de ſe marier ; mais que ſi elle étoit deſtinée à faire cette folie-là, du moins elle ſçauroit bien choiſir un Mari qui ne ſongeât pas ſeulement à ſe rendre maître de ſon bien, mais qui eût une vraye conſidération pour elle. Ce mot de conſidération étoit modeſte ; mais dans le ſens de la Dame, il vouloit dire de l'amour ; & puiſqu'elle a une fois penſé à faire diſtinction entre ſon bien & ſa perſonne, par quel ſecret a-t-on pû lui faire croire qu'on en vouloit à ſa Perſonne, & non pas à ſon bien ? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente ſoient indignes d'être contées ? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un ſimple accompagnement de ſes autres perfections ? N'y a-t-il plus de miroirs au

monde ? Cela me met en colere. Rendés-moi raiſon d'une ſi étrange duperie. Pour notre Ami, il faut qu'il ne ſoit pas timide ni déconcerté. Aller dire à cette Femme-là qu'il l'aimoit, qu'il feroit ſon plus grand bonheur de paſſer ſa vie avec elle ? Je ne crois pas que j'euſſe pû avoir la même aſſurance que lui. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la juſtification des démarches que j'euſſe faites, & pour le ſoulagement de ma ſincérité, que c'étoit ſon bien qui me tentoit ; mais que ſi elle m'en eût voulu rendre maître, j'euſſe eu pour elle toute la reconnoiſſance poſſible. J'euſſe ajouté qu'elle eût dû me choiſir, parce que j'euſſe empêché qu'un autre ne l'eût priſe pour dupe en lui faiſant croire qu'il l'eût aimée pour ſes beaux yeux. En vérité une Femme raiſonnable auroit dû être plus touchée d'un procedé généreux & franc comme celui-là, que de la comédie que notre ami a jouée. Vous m'allés dire qu'il eſt des Femmes bien ſottes ; il eſt vrai, mais enfin je ſuis aſſés ſot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le ſoient au point qu'elles le ſont ; & il y a des Gens que je man-

querois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandés-moi ſi la Dame s'eſt renduë un peu difficile à perſuader ; en ce cas-là je romprois avec notre Ami, car il faut qu'il ſoit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir perſuadée, ſi elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un ſi bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C.

En lui envoyant un Extrait de ſon Baptême.

LETTRE XXXII.

JE puis me vanter, Mademoiſelle, de vous faire aujourd'hui un préſent trés-conſidérable. Je vous donne deux années. Vous croyiés avoir vingt-deux ans ; & voici un Ecrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avés que vingt, car je conte que je vous donne les années que je vous ôte ; & dans cette matiere-là on ne conte

point autrement. Deux années, que vous croyiés qui fuſſent paſſées, ne le ſont point, les voilà que je vous préſente encore toutes entieres. Je meurs de peur que vous ne conceviés pas aſſés bien de quel prix elles ſont; mais juſte Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoiſſance n'en tireroit-il pas? Où eſt le blanc & le rouge, où ſont les parures & les ſoins qui vaillent deux années? Il eſt bien juſte, Mademoiſelle, que vous ne faſſiés l'uſage de celles-ci que pour moi, puiſque c'eſt à moi que vous les devés. Quand elles ſe ſeront écoulées, vous ferés ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit ſur votre vie; mais préſentement juſqu'à vingt-deux ans elle m'appartient. Paſſé cela, je vous remets où je vous ai priſe, ſauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, ſi nous voulons. Mais s'il arrive, que vous ne ſoyés pas diſpoſée à me rendre juſtice, ſçachés, Mademoiſelle, que je ne ſouffrirai point que perſonne vous aime ſur le pied de vingt ans; je dirai par-tout qu'à la vérité vous n'en euſſiés pas eu davantage ſi

vous aviés voulu, mais que vous avés refuſé d'avoir deux ans de moins ; & que puiſque vous ne m'aimés pas, il faut que vous contiés vingt-deux ans. Vous ne ſongiés peut-être pas à quoi vous vous expoſiés en me rendant maître du ſecret de votre âge. C'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement ; & je croi que c'eſt le ſeul. Pluſieurs femmes m'ont confié les affaires de leur Maiſon, leurs amours mêmes, aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ai vû d'aſſés raiſonnables pour prendre leur parti dans les occaſions avec beaucoup de fermeté & de conſtance, je n'en ai point vû qui puiſſent faire un aſſés grand effort de courage & de raiſon pour dire leur âge. La vérité eſt que plus l'on a d'années, plus on voit de quelle importance il ſeroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiſelle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne ſçavés pas combien vous tremblerés un jour qu'il ne m'échappe quelque indiſcretion. Votre deſtinée dépendra de moi, & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de poignard, l'Extrait de votre Baptême ſur la gorge.

Je

Je gage que vous riés à preſent de mes menaces, & que vous voyés ce tems-là ſi éloigné, que vous ne croyés pas que je l'atteigne; en verité je meurs de peur que vous n'ayés raiſon.

A MONSIEUR R...

LETTRE XXXIII.

DEcidés-moi un peu, je vous prie, un cas de conſcience qui m'embarraſſe, j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou ſi vous voulés, je vois une aſſés jolie Femme, jeune, & qui peut bien inſpirer de l'amour par ſa perſonne ſeule. Sa folie eſt le bel eſprit, elle veut voir des Gens d'eſprit, elle veut avoir des commerces d'eſprit, de l'eſprit par-tout. Il eſt pourtant vrai que ſi elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penſer faux, & de prendre les choſes de travers, qui ne paroît pas commun. Elle va s'extaſier ſur un galimatias; dès qu'on parle, elle ouvre

de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre fineſſe à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête, & ſur ce pied-là, elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de ſa beauté, & je me perſuade que par la voye du bel eſprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la pouſſât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte; mais auſſi ſi je l'entête du bel eſprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Eſt-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une Précieuſe que tout le monde fuira? C'eſt la meilleure petite Femme que je connoiſſe, elle donneroit ſon ame pour ſes Amis; & qui lui ôteroit ſa chimere, elle ſeroit fort aimable. En vérité je fais conſcience de l'y confirmer. Je ſçai bien que dès que je la déclarerai bel eſprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête lui va tourner. Vous voyés combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaiſir, ſi elle vouloit m'aimer, ſans qu'elle fût bel eſprit!

mais je ne croi pas qu'elle le faſſe jamais qu'à cette condition-là. Tirés-moi, Monſieur, de la peine où vous me voyés, & envoyés-moi au plûtôt une réponſe déciſive.

AU MESME.

LETTRE XXXIV.

VOus avés décidé pour la tromperie, & j'ai tâché à ſuivre votre déciſion; mais je ne croi pas que je faſſe rien de plus que les premieres tentatives. La Dame a donné ſi naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire ſur ſon prétendu bel eſprit, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer. Ma ſincérité a trop pâti; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point, que de la rendre ſi ſotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicateſſe de conſcience que moi, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tombet tôt ou tard. Mais non, je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront ſur le bel eſprit, la trompe-

ront, & qu'elle ne ſouffre pas qu'on lui tienne de pareils diſcours. Vous qui m'avés conſeillé, vous en parliés bien à votre aiſe, vous ne ſçauriés croire quel ſupplice c'eſt que de tromper une perſonne qui n'y apporte aucune réſiſtance. Si elle veut ſe contenter d'être belle, je vais en être fou; mais je la prierai de borner là ſon mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une viſion qu'elle y auroit toute ſa vie, & je ſuis ſûr que je ne l'aimerois pas auſſi long-tems que la viſion dureroit. Il ne ſeroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laiſſer là. Je n'ai pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir beſoin dans mes petites affaires; car je ſçai combien les Vers ſont dangereux pour ſon mal. Enfin ſi elle ſçavoit les obligations qu'elle m'a, il me ſemble qu'elle devroit m'aimer paſſionnément. J'ai un ſoin extrême de la raiſon qui lui reſte; je ne ſçai ſi elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu-là lui eſt d'une trop grande importance. Adieu, je ſuis aſſuré que nos derniers Neveux

auront de la peine à croire mon déſintéreſſement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXV.

VOus euſſiés été bien étonnée, Madame, & la vertu de Mademoiſelle votre Fille vous eût été bien ſuſpecte, ſi vous euſſiés vû où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juſte-au-corps, j'allois achever de me mettre en chemiſe, & Mademoiſelle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embraſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moi. C'eſt-là le fruit de la ſévere éducation que vous lui avés donnée. Si vous voulés pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprès de vous, nous paſſions la Riviere à... l'eau étoit fort émuë, & Mademoiſelle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin, & autant de pé-

ril qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſçavés qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir vûë, que de l'avoir vûë ſur terre; l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchai pourtant à la raſſurer, & à diminuer ſes charmes; en lui diſant que bien des Perſonnes qui ne la valoient pas, avoient été reçuës par des Tritons & par des Naïades, lorſqu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer du péril à la nage. Je me deshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle ſe deshabillât auſſi-bien que moi, pour peſer moins ſur l'eau; je ſuis ſûr qu'elle l'eût fait. Je ne ſçai ſi elle craignoit que je lui fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la Riviere ſans elle, mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de ſa deſtinée, je profitai de l'occaſion; je lui fis faire vœu que ſi elle échappoit, elle m'aimeroit, & vien-

droit en pelerinage chés moi avec Madame votre ſœur, qui étoit là auſſi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-deſſus vint une vague aſſés forte pour me valoir encore quelque choſe de plus que ce que j'avois obtenu; & ſans doute je pouvois aller loin avec le ſecours d'un ſaut que fit le Bateau; mais je jugeai que ſi on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la généroſité, ou la politique de me borner. Je vous aſſure, Madame, que je ſuis fort content de la petite tempête que nous eſſuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effets que mille de mes ſoupirs. Les Céladons ne connoiſſent les Rivieres que pour s'y jetter de deſeſpoir; mais je les ai trouvées propres à autre choſe, & je ſuis bien aiſe d'avoir rectifié le mauvais uſage que les Amans en faiſoient. Je vous prie très-humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoiſelle votre Fille a faits. Elle eſt ſur terre en pleine ſanté; & je crains qu'il ne ſoit néceſſaire de lui rafraîchir bien-tôt le ſouvenir de la Riviere & de moi.

A LA MESME.

LETTRE XXXVI.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto*, mais du moins on ne s'eſt pas moqué de moi tout-à-fait; Madame votre Sœur & Mademoiſelle votre Fille, vinrent avant-hier chés moi en pélerinage. Comme elles faiſoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaiſirs, de peur qu'elles n'en perdiſſent le mérite. Les deux Pélerines qui ne contoient pas ſur cela, & qui s'attendoient à être reçuës magnifiquement, furent bien ſurpriſes de trouver un petit repas en poiſſon, quoique ce fût un jour gras. Mon deſſein étoit que tout leur repréſentât le péril dont elles étoient échappées; on ne leur ſervit que des Poiſſons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choiſi des Brochets & des Truites d'une groſſeur

groſſeur à leur faire avouer qu'elles étoient bienheureuſes de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poiſſon qui fut-là eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaiſir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'atteſterent ; & auſſitôt ces Pêcheurs ſe mirent à danſer au ſon de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroiſſoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Danſe des Pêcheurs aſſés jolie pour ſe joindre avec eux, & nous fîmes un petit Bal ruſtique. Je ne ſçai comment la nuit vint ; Peut-être les Pélerines le ſçavent bien ; mais enfin elle vint. Madame votre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiſelle de L. S. y conſentoit volontiers ; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls ſur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que ſi leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient paſſé une nuit chés un Homme, elles recom-

menceroient leur pélerinage. Il reſte à préſent que Mademoiſelle votre Fille accompliſſe l'autre moitié du vœu qu'elle fit ſur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me ſemble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matieres-là ſur leur parole ? plus elles ſont aimables, & moins on les doit croire légerement.

A MADAME DE V.

En lui envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXVII.

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon préſent, ſi je vous donnois auſſi un Crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous aſſure qu'il y a une de ces Bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, & qui en

admire tous les traits d'eſprit. Vous jugés bien que l'admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More-ci a conçû une eſtime particuliere pour le Singe, par la longue habitude qu'il a euë avec lui, & il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayés toujours en votre préſence un Eſclave qui me repréſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois beſoin de quelques coups de bâton, qui l'avertiſſent de ſon devoir, il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne ſoyés pas ſurpriſe ſi vous l'entendés ſoupirer; ſi vous lui voyés paſſer les nuits ſans dormir; s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu, s'il ne ſe divertit à rien; il ne ſe peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choſes-là à me les voir faire.

A LA MESME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XXXVIII.

LE Singe eſt mort, Madame, j'y pers beaucoup, il n'y a plus que le More qui puiſſe vous faire ſouvenir de moi. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter aſſés bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eût pû contrefaire plus aiſément que ma tendreſſe. Ainſi puiſſent créver tous ces Rivaux que vous m'avés faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être auſſi parce qu'il imitoit ma paſſion, il s'eſt attiré vos rigueurs, & en eſt mort de deſeſpoir. En ce cas-là, c'eſt à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit que vous le pleurés; il eſt un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avés faits, mais prenés vos meſures là-deſſus, je vous prie, & ne m'obligés point à

mourir, ſi vous avés à me regretter après ma mort; Il y a apparence que ſi vous pleurés celui qui ne faiſoit que m'imiter, vous me pleureriés bien davantage. Je ſuis un original de tendreſſe, que vous auriés peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaiſes copies. Ne deſeſperés point le More, parce qu'il me repréſente, il ſeroit fâcheux qu'il eût encore par cette raiſon la deſtinée du Singe. Ne ſçauriés-vous laiſſer en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous? Je verſe pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'apprend ce que je dois eſperer. Adieu, Madame, ſongés, s'il vous plaît, que vous ne ſçauriés reſſuſciter le Singe, mais que vous pouvés me conſerver.

A MONSIEUR...

En lui envoyant du Quinquina.

LETTRE XXXIX.

JE vous envoye le Remede Anglois; il n'y a point de Fiévre à préſent qui oſe tenir contre lui; & s'il ne vous guérit pas, apprenés que vous ne ſerés guere à la mode. Je ne ſçache point d'honnête Homme, qui, s'il avoit pris du Quinquina ſans effet, eût la hardieſſe de le dire. Cependant votre Fiévre, à ce que j'ai appris depuis peu, eſt d'une nature particuliere, je ne ſçai s'il la chaſſera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avés de ce que Mad... vous a fait une trahiſon. Etes-vous fou? Où avés-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on eſt abandonné d'une Femme? cela eſt-il de ce Siécle-ci? Vous deviés naître trois ou quatre mille ans plûtôt que vous n'avés fait, avec les talens de fidelité & de conſtance que vous poſſedés. Je

vous jure que ſi le Quinquina ne ſervoit qu'à guérir les Fiévres qui ſont cauſées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puiſque vous voulés être un malade extraordinaire, il faut vous traiter ſur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devés apporter avant que de prendre votre Remede. Il ne vous ſervira de rien, s'il n'eſt précédé de quelques réflexions mûres & ſolides ſur le caractere de la plûpart des femmes, & même ſur le caractere de l'amour. Vous demandés de la fidélité à votre Maîtreſſe; vous ſeriés peut-être bien fondé ſi elle n'avoit jamais aimé que vous, & ſi vous n'aviés jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des paſſions qui ont fini, & malgré une expérience ſi convainquante, vous vous imaginés que la paſſion que vous lui inſpirés, ne finira point! Et quel privilege avés-vous, s'il vous plaît, par-deſſus les autres? D'ailleurs, ſi vous avés déja aimé, vous devés ſçavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoi la Belle ſera-t-elle à ſon dernier attachement? Vous n'avés qu'un ſujet lé-

gitime de vous plaindre d'elle, c'eſt qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiere de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être ſaiſie, une autre fois vous vous en ſaiſirés ſur quelque autre. Vous en ſerés plus appliqué à ne vous pas laiſſer ſurprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la premiere Femme que vous aimerés. Enfin ce n'eſt pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent ſi long-tems, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif; & enſuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut conter pour des plaiſirs fort ſenſibles que les commencemens des paſſions, & il ſeroit triſte que l'on commençât une fois, pour ne finir plus. Prenés toutes ces penſées avec votre Quinquina, & j'eſpere que vous vous guérirés. Quand vous ſerés un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entierement votre ſanté.

A MADAME ...

LETTRE XL.

MOnſieur de... a voulu, Madame, que je lui donnaſſe une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne ſçai s'il ne préſume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'expoſer pour lui à vos refus; jugés par-là combien j'entre dans ſes interêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ſes affaires; & moi, je vous prie ſeulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y ſonge plus guere quand il vous aura vûë. Il cherche un accès chés vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occaſion la bonté de le chaſſer de votre Chambre pour l'envoyer chés ſon Avocat, & chés ſon Rapporteur. Je vous recommande, non pas ſon Procès, mais ſa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien auſſi perdre l'autre. Sur-tout je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien ne ſourire jamais devant lui; je connois ſon cœur & vos ſouris,

il n'y réſiſteroit jamais. De grace, laiſſés-lui faire ſes affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenés point avec lui ce tour de converſation badine & enjouée, que vous entendés ſi bien, il n'y répondroit que trop; mais entretenés-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ſes Juges, de la vigilance qu'il faut avoir, enfin de choſes ſolides, & non dangereuſes. Je ſçai qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque choſe de plus difficile que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur; vous n'auriés pas beſoin d'effort pour être très-bonne Amie, & vous en aurés beſoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flattée, ſi vous m'accordiés des graces qui vous doivent tant coûter!

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XLI.

PUiſque vous êtes deſtiné à paſſer quelque tems à . . . vous faites bien de me demander des conſeils ſur votre conduite ; je connois la Ville, je puis vous en donner d'aſſés bons. Je vais tâcher à vous peindre les choſes, de ſorte que vous pourrés tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La Ville eſt petite, & votre mérite eſt grand ; cependant je doute que votre mérite puiſſe être eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Partis, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes & aux Gibelins. On ſifle dans l'une de ces Cabales, ce qui eſt adoré dans l'autre. Je croi que bien-tôt elles ſe diſtingueront par les couleurs, & par les Armoiries. La ſource de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaiſanteries, & ſur cela elles en

vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis, & de n'en laiſſer aucun dans la neutralité. Les deux Dames ſont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chés l'une, dans le même tems on en fait la critique chés l'autre; on n'a de l'eſprit auprès de l'une qu'autant qu'on ſçait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverés, les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui ſe détermine pour l'une ou pour l'autre, eſt d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il repréſente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuſe; dans l'autre on n'en croit rien; on ſoutient que cet Homme-là ne ſe connoît pas en Gens, & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoiſſeurs de France, auſſi-bien que les meilleurs. Ainſi contés que d'abord vous ſerés extrémement couru; mais que ſi vous faites choix d'un des deux Partis, l'autre ſe mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par votre nobleſſe. Si elle

paſſe là, elle paſſera bien à Malte. Il n'y aura trait dans votre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plûtôt dans tous les lieux où vous avés été, pour avoir des Mémoires de vos Dits & Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toujours neutre, en faiſant eſperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous déclarerés pour elle; mais j'avouë que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiés, voici du moins les Portraits des deux chefs de Parti que je vous envoye, afin que vous vous déterminiés plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chés l'une ni chés l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs habits qu'à leurs Marchands qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiere-là. Pour l'eſprit, Madame du T.... l'a plus vif & plus étourdi, & Madame de S.... plus lent & plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpetuel,

& quelquefois aſſés juſte qu'elle jette ſur l'autre ; & l'autre par un mépris affecté qui ſe contente de peu de paroles, mais fort empoiſonnées. Ceux qui ſe piquent de bel eſprit ſont entrés dans le Parti de la premiere, & la derniere a mis dans le ſien ceux qui ſe piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulés être d'une Cohuë ſouvent fort confuſe, mais auſſi aſſés réjouiſſante, allés chés Madame du T.... Si vous voulés voir des Gens plus ſérieux, & lier des converſations plus régulieres, & en récompenſe plus fatigantes & plus guindées, allés chés Madame de S.... mais enfin avant que de vous déclarer pour l'une d'elles, faites proviſion de plaiſanteries ſur l'autre. Je croi déja deviner le Parti que vous ſuivrés, la Cohuë vaut mieux pour peu de tems, j'aimerois mieux l'autre Maiſon pour un Commerce qui devroit avoir de la ſuite. Adieu, mandés-moi au plûtôt comment vous vous ſerés gouverné.

A MONSIEUR d'O...

LETTRE XLII.

VOus m'embarraſſés fort, mon cher Couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr votre Pere vous menace très-ſérieuſement de vous desheriter, ſi vous épouſés la Demoiſelle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne ſçai que vous dire. Il y a ſur cette matiere-là deux partis à prendre, le parti héroïque, qui eſt de préferer la belle tendreſſe à tout, & le parti bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rente pour une Maîtreſſe. C'eſt à vous à vous conſulter. Vous avés ſans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros, mais la difficulté n'eſt pas de l'être à préſent, c'eſt de l'être à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre votre grandeur d'ame, ſi vous étiés ſûr qu'elle ne vous abandonnât point ; mais vous ne ſçauriés conter ſur elle, peut-

être ne la retrouverés-vous plus dès que l'affaire ſera finie. En un mot on ſe laſſe d'être Héros, & on ne ſe laſſe point d'être riche. Vous n'avés point vû vingt mille livres de rente faire des Inconſtans, comme toutes les Belles en font. Je ſçai que ces raiſonnemens vous paroîtront aſſés groſſiers, & qu'ils ſont démentis par toute la Métaphiſique amoureuſe; je ſuis fâché que l'expérience que j'ai du monde ne me permette pas de conſerver des idées, que je trouverois auſſi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je ne croi pas que l'amour ſuffiſe pour le bonheur de quelqu'un; j'aurois aſſés d'envie de le croire; mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit ſeul en état de ſe paſſer de tout? Et ſi l'amour trompe, à plus forte raiſon, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurés peut-être que vous trouverés mille agrémens, & mille complaiſances dans la Perſonne que vous aurés épouſée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui lui aura ſacrifié ſa fortune; mais prenés garde que ce ne ſoit-là juſtement ce qui gâ-

tera

tera votre Mariage. Il pourra arriver fort aiſément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrés de l'obligation que l'on vous aura. Je ſerois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fuſſe en droit de faire les reproches que vous pourrés faire à la vôtre. Il me ſemble qu'on eſt bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une femme ne doit déja que trop à ſon Mari, pourquoi en voulés-vous une qui vous devra encore davantage? Songés que par-là elle ſera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conſéquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne ſçavés pas quel ſupplice ce ſera pour vous, que de n'oſer jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour ſoutenir avec honneur ce que vous aurés fait, que vous paroiſſiés toujours charmé de ſes manieres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de peſter hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion ſur ces raiſons, mon cher Cou-

ſin ; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abſtenés-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un Sermon à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche ; je ne ſuis pas aſſés ſage pour avoir droit de prendre ce ton ; cependant je croi vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus ſages, ou plus chagrins que moi.

AU MESME.

LETTRE XLIII.

VOus m'avés écrit en vrai ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtreſſe, Vénus ſeroit bien heureuſe, ſi elle lui reſſembloit ; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me feroit le plus ſuſpect, je veux dire, ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages

qu'elle peut tirer de votre paſſion, & n'entende trop bien ſes interêts. Vous ſerés toujours riche quoi qu'il arrive, du moins aſſés riche pour elle, qui n'a rien ; cela peut donner de l'amour à une Perſonne d'eſprit. Vous devriés bien démêler ſes véritables ſentimens. Vous gouverne-t-elle ? Prend-t-elle de l'empire ſur vous ? Se ſert-elle de ſon pouvoir pour vous diſpoſer au Mariage, & pour vous affermir dans le généreux deſſein d'être deshérité ? Il eſt vrai que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriés-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour, & examiner le procedé de votre Maîtreſſe ? Ne ſoyés pas charmé pour lui entendre dire qu'elle eſt bien malheureuſe de mettre de la diviſion entre Mr votre Pere, & vous ; qu'elle ne mérite point que vous lui faſſiés le ſacrifice d'un bien conſidérable ; qu'il vaut mieux que vous rompiés avec elle, & que vous ne la revoyiés jamais ; ce ne ſont-là que des diſcours ; & quand même ils ſeroient

ſoutenus par quelques larmes, ces diſcours ne ſeroient encore rien; mais obſervés, ſi quand elle vous repréſente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de reinte pour elle, elle n'évite point d'approfondir trop la matiere, ſi elle ne coule point ſur cela légerement, ſi dans le même tems qu'elle vous exhorte à ſuivre votre interêt, elle ne vous inſinuë point adroitement des raiſons de n'en rien faire, ſi elle ſe rend aiſément aux prieres que vous lui faites de ne vous parler plus ſur ce ton; enfin ſi elle n'eſt point généreuſe ſeulement pour le paroître, & ſi elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, ſans en eſſuyer le danger. Elle eſt dans une ſituation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne ſoient des preuves preſque ſûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour ſincere & déſintereſſé, cela veut dire que le ſien ne l'eſt pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne faſſe de vrais efforts pour vous bannir de ſa vûë, & je croi qu'elle ne ſçauroit mieux vous marquer ſon peu de tendreſſe pour vous,

qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une Perſonne que vous aimés; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la délicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les manieres que l'on a avec vous; & outre cela, il eſt queſtion de votre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler votre délicateſſe.

AU MESME.

LETTRE XLIV.

VOus vous plaignés de la perſécution de Mr votre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarraſſe, vous met hors d'état de vous marier de longtems; mais pour moi, mon cher Couſin, je trouve que vous lui devés être fort obligé, il favoriſe votre amour, & votre raiſon. Vous allés être par les obſtacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la lon-

gueur du tems deviendrés-vous plus raiſonnable. Ou votre paſſion ſe fortifiera, ou votre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou vous vous marierés avec plus de joye, & plus de tranſports, ou vous ne vous marierés point du tout. De quelque maniere que l'affaire tourne, Mr. votre Pere vous aura rendu un bon office. Quand vous devriés vous marier, il ſeroit à propos de garder pour le plus tard qu'il ſe pourroit les plaiſirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtés à préſent, car vous ne les recouvrerés jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit poſible, ne le placer que vers la fin de ſa vie. Je ne ſçai quels ſouhaits je vais faire pour vous; ſi je vous en conſultois, je ne balancerois pas à ſouhaiter qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendreſſe, mais il me ſemble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriés auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriſer vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriés

réellement le profit de les avoir conſervées. Si votre Maîtreſſe vous aime, j'eſpere que ſon amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain tems, ſelon la deſtinée de toutes les paſſions, & qu'alors le changement que vous appercevrés en elle vous guérira; mais ſi elle ne vous aime pas, & qu'elle ne faſſe que jouer un Perſonnage d'Amante, elle aura aſſés d'eſprit pour le jouer toujours. Ainſi prenés garde à n'être pas la dupe d'une conſtance, que vous aurés lieu de ſoupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Couſin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le ſentés peut-être pas aſſés. On diroit que votre deſtinée vous a fait exprès une ſituation la plus embarraſſante qu'on puiſſe imaginer. Vous n'êtes ni aſſés gueux, ni aſſés riche. Si vous étiés plus gueux, vous n'auriés aucune matiere de ſoupçons du côté de l'amour, vous feriés ſûr qu'on n'aimeroit que votre Perſonne, & ſi vous étiés plus riche, vous n'auriés rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLV.

IL eſt vrai, Madame, qu'avant votre Mariage, j'ai tâché par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr d'O... à votre égard; mais faites réflexion s'il vous plaît, que pour être toûjours en état de parler contre vous, j'ai eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois oüi dire à tout le monde, que cette précaution-là étoit néceſſaire pour être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous, & vingt mille livres de rente; mais comme je ne vous ai pas vûë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerés qu'un mérite qui l'emporte ſur vingt mille livres de rente, eſt rare. Je ſuis ravi d'avoir écrit à Mr votre Epoux je ne ſçai combien de Lettres où je lui empoiſonnois l'eſprit ſur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois; ſans

ſans cela je tremblerois que ſa paſſion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je ſçais à préſent de quel caractere elle eſt, & je ſuis ſûr que l'eſtime ſolide ſur laquelle elle eſt fondée, durera toujours. Voyés combien je ſuis bon Parent, Madame, c'eſt l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une ſi aimable Perſonne que vous êtes; jugés ce que je ferois, ſi ce zéle de Parent avoit préſentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous diſſimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaiſe conſcience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiés en tête de me prouver trop bien, que l'attachement de mon Parent pour vous étoit très-raiſonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance; faiſons une paix ſincere, je ne me préſenterai point à vous, que vous ne mayiés donné parole de n'être point trop belle, ni trop pleine d'eſprit.

A MADEMOISELLE de...

LETTRE XLVI.

VOus venés donc à Paris, Mademoiſelle, j'en ſuis ravi ; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choſes du monde ne ſe connuſſent point. Je vous aſſure que vous vous cauſerés une admiration réciproque. Vous prétendrés peut-être cacher ici que vous ſoyés Provinciale, parce que vous n'avés ni l'accent, ni l'air, ni les manieres de Province ; mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venuë à Paris. Je ſuis de la méme Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne conſentirai point que vous lui ôtiés l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée auſſi-bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Pariſiennes, qui croyent que s'il ſe trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément, ni politeſſe. Je ne ſçai ſi quand

elle vous auront vûë, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongés pas à conſerver votre tranquillité & votre froideur en ce Païs-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avés qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulés pas perdre ici de tems à attendre un Amant qui vous convienne, envoyés-moi un Mémoire des perfections que vous ſouhaités qu'il ait, & vous verrés à votre arrivée un Cavalier de ce caractere, qui ira vous offrir ſes ſoins.

A MADAME de ...

LETTRE XLVII.

JE vous jure, Madame, que ſi je ne ſçavois très-certainement que Mademoiſelle votre fille n'étoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit paſſé toute ſa vie. Il ſemble qu'elle ſe

ſoit fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des ſujets de ſurpriſe & d'admiration ; & elle regarde toutes choſes avec une eſpece de fierté & de dédain qui me charme ; car ce ſentiment eſt tout-à-fait aimable dans une jeune perſonne qui ſe ſent belle, & qui ne veut pas que rien ſoit en droit de lui cauſer de l'étonnement. C'eſt parce qu'on lui avoit trop vanté Paris, qu'elle ſe fait un honneur de le voir avec cette indifference; mais en vérité Paris n'en uſe pas de même à ſon égard; je l'y avois extrémement vantée, & on nelaiſſe pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fuſſe pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cauſe de mon propre interêt, que de celui de la Perſonne que j'aurois annoncée; mais je ſçavois que Mademoiſelle de N... étoit ſi propre à plaire tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant que l'on l'eût vûë, ne lui feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle ne ſe faſſe des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à ſon ſervice ſans y penſer ; je lui ai déja bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amuſât pas à

faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je ſerois bien aiſe, que pour éviter cet inconvenient, elle eût choiſi quelqu'un, ſur qui elle jettât tout l'effet de ſa beauté ; mais je ne ſçai ſi les avis que vous lui avés donnés à ſon départ, ne ſeroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour ſe donner le plaiſir de le tourmenter.

A LA MESME.

LETTRE XLVIII.

C'Eſt ſans doute, Madame, à Mademoiſelle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaiſirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrés quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui ſe paſſa le Mardi gras. Nous avions imaginé une aſſés jolie Maſcarade. Notre deſſein étoit de repréſenter les Amadis, & Mademoiſelle votre Fille avoit obtenu de Madame ſa Tante, qu'elle

maſqueroit auſſi-bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaiſir de la ſeule idée d'être habillés comme ces vieux Foux, qui couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes, qui montoient en croupe derriere eux, & les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes, pour prendre les vrais Habits de ce Siécle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmi nous. Aujourd'hui l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre réformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire faire notre équipage Romaneſque. Enfin le Mardi gras vint, ce jour que nous avions tant déſiré pour notre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chés Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Meſſieurs de... qui étoient auſſi deſtinés à être Chevaliers Errans. Mademoiſelle de N... ne nous a jamais paru ſi belle, que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'eſt une beauté de tous les Siécles; elle étoit charmante avec la parure de ſa

Triſayeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joye & bien diſpoſés à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N... nous dit avec un air d'enjouement que je tâcherois de vous exprimer, ſi vous ne le connoiſſiés pas ; *Je vais vous paroître folle, & je le ſuis peut-être ; mais ſi j'en ſuis crue, nous nous deshabillerons tous ; & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ai déja remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout, & que quand le deſſein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été.* Tout le monde condamna d'abord ſon avis ; mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle diſoit vrai, & auſſi-tôt chacun jetta une piece de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre ; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye cauſé par la bizarrerie de ce que nous faiſions, qu'il eût été impoſſible qu'aucun Bal nous eût réjouis autant. Dieu ſçait combien nous plaiſantâmes ſur notre dépenſe perduë, & ſur

notre Chevalerie avortée ; ces folies nous menerent ſi loin, que nous ne nous ſéparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt-à-dire, auſſi tard que ſi nous euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre Carnaval. Nous avons réſolu de donner déſormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle votre fille.

LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE I.

CRoire's-vous ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de... eſt aimé de ſa Femme. Vous ſçavés avec quelle répugnance elle l'a épouſé, & combien elle a eu de peine à prendre la réſolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils ſont mariés, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu ſe dé-

dire ſi-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit-elle quelque honte de ſes nouveaux ſentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle lui dit publiquement mille choſes tendres, & lui donne de petits noms. Vous ne ſçauriés croire la mauvaiſe grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne lui ſied point du tout, & c'eſt un ridicule pour lui que d'être appellé *mon Cœur*, par une belle bouche; & regardé amoureuſement par de beaux yeux. Du tems qu'il ne faiſoit que ſe plaindre des duretés qu'on avoit pour lui, il eſt vrai qu'il ſe plaignoit d'une maniere brutale, & ſouvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il ſe plaignît, c'étoit le perſonnage qui lui convenoit, on le lui laiſſoit faire; mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſçauroit conſentir. N'allés pas vous imaginer, que je ſois jaloux de ſon bonheur, & amoureux de la Dame; je vous proteſte que non, c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, & qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il

répond à une choſe trop douce & trop obligeante qu'on lui dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine ; & quelquefois, ce qui eſt plus inſupportable, il prend un air ſérieux qui avertit ſa Femme qu'il faut moderer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiés préſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'heureux ſuccès de ſon mariage il ſe croit né pour l'amour ; il ſe mêle de débiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune ſe parent ; que c'eſt toujours la faute des hommes, s'ils ſont maltraités ; qu'il n'y a point de rigueurs éternelles ; qu'on ne manque point de cœurs quand on les ſçait bien attaquer ; & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en général pour ſe le faire appliquer en particulier. Vous jugés bien que de ſa vie il n'avoit encore tenu de pareils diſcours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de ſujet d'être content qu'il s'imagine ; ſa Femme eſt folle de lui, elle le ſera bien-tôt de quelque autre. C'eſt la plus dangereuſe choſe du monde pour un Mari qui n'eſt pas aimable, que d'être aimé dès qu'il

eſt Mari, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas lui être particuliers. Je vous répons que Madame... doit avoir un temperamment ſur lequel la vertu du Sacrement a operé tout auſſi-tôt; & ſi ce temperamment favorable a trouvé un certain mérite au Mari, il eſt à craindre qu'il ne le trouve auſſi à bien d'autres. Voilà ce que c'eſt que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les ſentimens qu'elle prend dans ſon devoir, cela eſt ſûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait cauſés trop ſoudainement, cela eſt plus agréable, mais peu ſûr. On ſeroit bien embarraſſé à choiſir; le meilleur eſt, je croi, de ne choiſir point.

AU MESME.

LETTRE II.

JE vous l'avois bien prédit, c'en eſt fait, le pauvre Mari n'eſt plus aimé; on ne l'appelle plus que *Monſieur*, quel-

quefois *mon Cher*, mais rarement & languiſamment, & je vois un jeune homme bien fait & aſſidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoi même que le Mari n'en ſera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque tems ; on l'a rempli d'une opinion de ſon mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu ſçait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu juſtice à la tendreſſe qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnés, ou l'empêcheront de ſe plaindre, ou ſerviront de réponſe à toutes ſes plaintes, & je vous aſſure qu'il les payera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïſſable à des yeux déſabuſés ! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres, par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé auſſi ſot qu'il eſt. Croyés qu'on lui demandera bien conte, & qu'on le punira bien ſévérement de ce qu'il aura pris la liberté d'impoſer à une jolie femme, & eu la hardieſſe de jouir de ſon amour. Tout ce qu'il pourra dire pour ſa juſtification, c'eſt qu'il a été aſſés naturel qu'elle commençât

par lui la carriere de galanterie où elle va entrer, puiſqu'il a été le premier, quoiqu'indigne, qui ſe ſoit préſenté à elle. En effet, il ſemble qu'il faille expedier promptement un Mari, & aller de-là aux autres; c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croi celle-ci bien finie; ſi toutes les autres vont auſſi vîte, l'Hiſtoire de Madame... ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être eſt-il à ſouhaiter pour le Mari qu'il ſoit bien grand, il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle Perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A...

LETTRE III.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chés Madame de L... depuis qu'elle eſt Veuve. Elle ne ſonge, comme vous devés ſçavoir, qu'à prendre

un ſecond Mari, mais quel Mari ? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne ; delicateſſe très-fondée & très-raiſonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle obſerve dans ſes diſcours de diminuer ſon bien autant qu'elle peut pour empêcher les vœux & les ſoupirs de ſes Amans d'aller de ce côté-là, & en même tems elle diminuë auſſi ſon âge ; mais elle ne peut faire de tort ni à l'un, ni à l'autre, on ſçait que le bien eſt grand, & l'âge auſſi. Je voudrois que vous viſſiés avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiſelle ſa fille. Auſſi-tôt qu'on parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'eſt pas-là ce qui durera dans cette jolie perſonne, mais que ce qui la rendra long-tems aimable, ſera ſa taille & ſa figure. Et pourquoi cette diſtinction ? C'eſt que ſa Mere eſt encore d'une figure aſſés noble, & d'aſſés belle taille. Pour le teint, vous voyés bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiſelle de ſon côté a un grand interêt à empêcher que ſa Mere ne ſe remarie ; auſſi elle s'y employe avec toute l'adreſſe

poſſible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manieres propres à ſéduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille ſe jettent à la traverſe; on a pour lui faire lâcher priſe, & pour l'attirer à ſoi des ſecrets infaillibles, que la beauté & la jeuneſſe fourniſſent; on rend la Mere jalouſe, & il n'en faut pas davantage; car quand elle l'eſt une fois, elle fait autant de bruit, & eſt auſſi difficile à appaiſer, que ſi elle n'avoit que vingt ans. Il ſeroit à craindre pour la Demoiſelle qu'il ne ſe trouvât quelque homme de bon ſens qui allât droit à ſon but, & qui ne ſe laiſſât point donner le change. Mais heureuſement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à ſoupirer pour elle, & de jeunes gens ſeront toujours les dupes de ſa fille. Je vous avouerai que je lui ai fait pendant quelque tems une méchanceté. J'ai fait ſemblant d'être amoureux de la Mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Auſſi-tôt voilà la fille qui met en uſage toute la plus fine coquetterie pour faire une diverſion. J'avois deſſein de l'allarmer un peu, & je ne donnois pas dans le

le piége ; mais enfin je la tirai de peine il y a quelques jours, par une Lettre que je lui écrivis. En voici une copie. Je vous l'envoye, parce que cette Piéce peut ſervir à l'hiſtoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviés envie de ſçavoir.

A MADEMOISELLE de L...

LETTRE IV.

DItes la vérité, Mademoiſelle, n'étes-vous pas bien aiſe que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avés ſi fort éprouvé ma fierté, que vous devés être infiniment ſenſible aux moindres graces que je vous fais. Ne ſouhaiteriés-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendreſſe, & pour tout dire, d'amour ? Je ſçai l'uſage que vous en feriés, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre Mere, de ce que j'oſerois vous écrire de pareilles choſes, vous ſeriés ravie de la déſabuſer de ma fidélité. Mais n'eſperés rien,

je ne vous parlerai point encore d'amour ; il s'agit ſeulement de ſçavoir ce que vous voulés bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre Beau-pere. Je me contenterai que vous faſſiés pour me récompenſer de ne l'être point, ce que vous avés fait juſqu'ici pour m'empêcher de l'être. Souvenés-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontés que vous m'avés marquées, vous m'y avés accoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir ; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faiſois. J'ai admiré votre perſévérance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviés pour moi ; mais ſoyés ſûre que vous me trouverés déſormais moins fier & moins inſenſible. Je ne laiſſerai plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me dirés ; & quand vous ferés des pas vers moi, je commencerai à en faire vers vous. Si vous changés de manieres le moins du monde, je redeviens Beau-

pere, & je ſçaurai bien m'attirer votre tendreſſe, par les ſoins que j'aurai pour Madame votre Mere, lorſque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoi faudroit-il prendre ces voyes détournées ? Pourquoi ne pourroit-on réuſſir auprés de vous qu'en faiſant ſa cour à une autre ? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame votre mere, vous vous chargés de le payer ; qu'on en ait pour vous, vous n'y ſongés pas. Il vaudroit mieux, ce me ſemble, remettre les choſes dans leur ordre naturel, Madame de L... récompenſeroit ſes Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.

A MADAME...

LETTRE V.

JE vous prie, Madame, que je vous faſſe une hiſtoire aſſés extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui eſt nouvellement arrivée. Elle vous

donnera une frayeur ſalutaire des forces de l'amour, & vous ſervira à vous faire voir que dès qu'un Amant eſt d'une certaine perſéverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire; ſoins, aſſiduités, reſpects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame ſeul avec elle, il lui déclara que puiſque rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit réſolu de mourir. Juſques-là il ne tenoit qu'un diſcours fort commun; mais voici ce qu'il y eut de particulier: *Et afin*, lui dit-il, *que vous jouiſſiés pleinement de ma mort, & que vous ayés le plaiſir de la voir arriver par degrés, je veux mourir de faim ici dans ce Cabinet;* & ſur cela il ſe jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en moquer, & le laiſſa là, fort ſûre qu'il n'y ſeroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le ſoir arrive, la nuit vient, & il eſt encore dans le Cabinet. On va le trouver, on lui demande s'il eſt fou, s'il veut paſſer là la nuit.

Il ne répond pas un ſeul mot, & oblige la Dame à ſortir. La nuit ſe paſſe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à réſipiſcence ; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire mes dernieres paroles.* Il jette un regard languiſſant ſur elle, pouſſe un ſoupir, & tourne la tête d'un autre côté. Le troiſiéme jour, la Dame plus embarraſſée que jamais, lui porte elle même un bouillon. Dieu ſçait avec quel ſouris dédaigneux il le regarda. Il paroiſſoit conſiderablement affoibli ; il avoit déja je ne ſçai quoi d'égaré dans l'air de ſon viſage, & quelque choſe d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondes ſur le ſcandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet ! mort par un deſeſpoir ! mort de faim ! je ſuis perdue ; cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaiſanteries.* Peut-être auſſi fut-elle touchée d'une marque de paſſion ſi extraordinaire. Pourquoi non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet ſur elle que la crainte du ſcandale. Quoi qu'il en ſoit, elle l'alla trouver, & après une derniere exhor-

tation, qu'il paroiſſoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déja mourant, elle lui dit que puiſqu'on ne pouvoit le faire ſortir de-là par aucune bonne raiſon, il en ſortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languiſſamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou ſi ce n'étoit point un ſonge qui ſe formât dans un cerveau malade & épuiſé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit; auſſi-tôt la vie revint en lui, & non ſeulement la vie, mais une vivacité ſurprenante, avec laquelle il ſe fit payer de ce qu'il alloit ſortir du Cabinet. Jamais il ne ſe fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame ſçut aſſés bon gré à ſes charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle; mais il eſt conſtant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement ſous un lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévû ſa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une

pareille fourberie vous fait dreſſer les cheveux à la tête. O Siécle ! ô mœurs ! dites-vous. Heureuſe cependant & trois fois heureuſe celle, qui a des Amans qui ſçavent fourber ainſi. On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaiſir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien ſenti l'obligation qu'on avoit à notre Ami La L... & que pour la reconnoître, on l'a renvoyé d'autre fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne mérite point auſſi la gentilleſſe de ſon invention ! D'autres emportent les Places qu'ils aſſiégent en les affamant, lui il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant lui-même. Le ſtratagême eſt le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt qu'une autre fois les Dames ne laiſſent crever les hommes qui voudront mourir ; je ne croi pourtant pas que ce péril-là ſoit bien grand. Vous voyés dans cette Hiſtoire qu'il eût fallu que le Cavalier ſe fût retiré honteuſement ſi les proviſions euſſent manqué ; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas auſſi long-tems que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE VI.

LA jolie choſe, Monſieur, que votre petite Parente, & que je vous ſuis obligé de m'avoir fait voir ce tréſor avant qu'il paroiſſe dans le grand monde ! c'eſt la plus aimable figure que j'aye jamais vûë, & il me ſemble que la ſimplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuſes qui ont eu juſqu'à préſent ſoin d'elle, releve beaucoup ſes agrémens. Moi, qui n'eſtimois pas l'éducation des Couvents, je commence à en être charmé, & je ne ſçai plus comment on peut aimer une jeune perſonne déja toute dreſſée aux manieres du monde. Mademoiſelle de V... a ſans doute beaucoup d'eſprit ; mais elle n'a point encore entendu parler des Gens raiſonnables, elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je vois avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réuſſir. Elle ſent la difference de ſes Phraſes de Couvent

Couvent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ai ſur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque même que quand je me ſuis ſervi de quelque façon de parler qui lui eſt nouvelle, & qui lui a plû, elle ne la prend pas auſſi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle eſt ſi fâchée que j'aye préſentement plus d'eſprit qu'elle, qu'aſſurément elle en aura plus que moi avant qu'il ſoit peu. Je n'ai pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur, elle n'en parle que dans un certain ſtile tiré des livres de dévotion qu'elle a lûs, & qui tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſés plaiſant; mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je ſouhaiterois qu'en ce langage dévot elle voulût m'exprimer des ſentimens, qui ne le fuſſent pas. Elle vient toujours à la Grille accompagnée d'une Révérende Mere qui ne montre point ſon viſage,

& qui deſſous un Voile baiſſé, pouſſe mal-à-propos des Sentences ſur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations; & cependant elle ſe plaint lorſque je fais mes viſites, ou moins fréquentes, ou plus courtes. Ce n'eſt pas aſſurément que je lui tienne des diſcours auſſi édifians que pourroit faire ſon Confeſſeur. Nous ſommes déja en quelque ſorte d'intelligence, la jeune Penſionnaire & moi, ſur les ſottiſes de la Révérende Mere, & il y a eu quelques ſignes d'yeux qui ont paſſé pardevant le Voile noir ſans être apperçûs. Plaiſe à l'amour que notre intelligence puiſſe aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient ſe planter devant nous; j'en aurois en vérité un double plaiſir.

AU MESME.

LETTRE VII.

JE commence une éducation de Mademoiſelle de V... un peu différente de celle qu'on lui a donnée juſqu'à pré-

ſent. Je lui ai envoyé le Roman de Cirus avec la permiſſion de la Mere qui la gouverne ; & il a été expedié tout entier en quinze jours. Auſſi en a-t elle les yeux tout battus, & je croi que ceux de la Révérende Mere le ſont auſſi, car elle a voulu goûter du Poiſon avant ſa Penſionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapiſſante, où il entroit de la vieilleſſe, de la tendreſſe, & outre tout cela, je ne ſçai quoi de particulier aux Religieuſes. *Mon Dieu ! Monſieur, ne trouvés-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuſe lorſquelle avoit tant d'angoiſſes dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamene !* Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuſe, toujours gênée & captive ; & la petite Penſionnaire, qui l'entendit bien en ce ſens-là, répondit bruſquement : *Oüi, mais Artamene étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane, & pour nous, perſonne n'y ſonge.* Vous voyés que l'exemple de cette Héroïne les a aſſés miſes toutes deux dans le goût des enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ſes pas ; mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Ci-

rus a fait ſur Mademoiſelle de V... l'effet que les Romans font toujours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien vû ; elle s'imagine le monde fait ſur ce modéle. Je tâche de la réſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le mérite d'Artamene, & à leur relâcher quelque choſe, ſur-tout, ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, & en mon particulier je lui avouë, qu'à moins que ce caractere héroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y puis pas prétendre, & que je ſerois auſſitôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pied de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans ſon Livre. Il n'y a pas grand mal à cela ; le monde l'aura bien-tôt déſabuſée, & j'eſpere même qu'elle viendra aiſément à goûter la différence qui eſt entre le Romaneſque & le naturel. Peu de Femmes conſentiroient au rétabliſſement de la diſcipline amoureuſe des Romans.

A MADEMOISELLE de ...

LETTRE VIII.

VOus voulés bien ſouffrir, Mademoiſelle, que je me vante de vous donner de l'eſprit. J'ai crû d'abord que c'étoit quelque choſe de fort glorieux pour moi ; mais je voi que je vous en donne tant en peu de tems, que je n'ai pas grand ſujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avés à en recevoir diminuë extrémement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnés en récompenſe ce que je n'oſerois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Couvent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dûſſiés la voir, je hazarderois le mot d'amour ; car je vous avouë que je n'ai pas tant de reſpect pour vous, que pour la Mere de ... Les jolies perſonnes en inſpirent moins, & vous êtes aſſurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoi-

ſelle, de l'échange que vous voulés que nous faſſions enſemble. J'aime mieux vous donner de l'eſprit *gratis*; je vous déclare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'eſt que votre reconnoiſſance eſt ſi exacte, que vous voulés me donner un amour qui dure autant que durera l'eſprit que je vous donne. A ce conte je vous aimerois toute ma vie. Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque Belle que j'ai quittée, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidélement. Voulés-vous que je manque tout d'un coup à tant de promeſſes qui étoient les ſeules que j'eſperois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conſerver à l'égard de tant d'aimables perſonnes cette eſpece unique de fidélité? Vous me rendrés infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y réſoudre, ſi je continuë de vous voir; mais du moins récompenſés-moi ſur le pied de cette multitude & de Maîtreſſes paſſées, & de Maîtreſſes à venir que je vous ſacrifie; car pendant le reſte de ma vie, que je vois bien qu'il

faut vous dévouer, j'étois un homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de paſſions. Vous étouffés dans mon cœur toute cette belle eſperance d'amours à naître. Je n'ai point de regret à la diverſité qui ſe fût trouvée dans ma vie, j'euſſe aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une perſonne gaye, tantôt une ſérieuſe; mais il me ſemble que vous raſſemblés le mérite de tous ces différens caracteres. Vous me paroiſſés gaye & ſérieuſe; & ce qui eſt plus ſurprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même tems. Il vaut autant que je vous aime vous ſeule, que ſi je m'étois amuſé à aimer en détail toutes ces autres perſonnes qui ſont en vous en racourci; mais auſſi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimaſſiés autant qu'elles auroient pû faire toutes enſemble. Vous êtes jeune, il ſeroit extrémement glorieux que votre coup d'eſſai fût quelque choſe de grand.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE IX.

JE ſuis perdu, mon cher Monſieur, je me ſuis brouillé au Couvent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiſelle de V... & je lui mandois que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, ſi la Révérende Mere ſa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je reſpectois cette bonne Religieuſe plus qu'elle, parce qu'elle étoit aſſurément moins jolie. Je ne m'apperçus que trop à la premiere viſite, qu'elle avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je ſentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop reſpectée. Je crus que pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de reſpect, quoique cela ne fût pas aiſé; je lui dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle; j'attaquai ce Voile baiſſé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviſer. Je lui dis que nous étions bienheureux qu'el-

le n'en pût pas mettre un ſur ſon eſprit comme ſur ſon viſage ; que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit être qu'une marque de ſa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en péril, qu'il falloit l'en remercier en même tems qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſotiſes ne furent pas dites, & quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas réponduës ? Il n'y a que vous qui le ſçachiés, ô Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançai rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vrai que j'ai un peu plus de tort que lui, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit vû, moi j'ai condamné la Junon voilée ſans l'avoir vûë, heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ai déja été refuſé deux fois à la Grille ſur d'aſſés mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſperance eſt, qu'il viendra bientôt à la bonne Mere quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner.

A vous dire le vrai, je croi qu'une apoplexie toute entiere feroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE X.

PUiſqu'enfin vous allés paroître dans le monde, Mademoiſelle, je veux me mettre à prophétiſer, & lire dans l'avenir votre deſtinée. Imaginés-vous un grand cri qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuſes où l'on pourra ſeulement diſtinguer *qu'elle eſt jolie ! qu'elle eſt belle !* Juſqu'à préſent on vous a vûë dans le lieu où vous avés été, mais perſonne ne vous a encore regardée, hormis moi, qui certainement me ſuis bien acquitté ſur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiſelle, vont être à peu près pour vous comme les miens ; vous n'y remarquerés peut-être pas de différence, mais ſi vous me permettés de mêler quelque choſe de triſte dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une

fois paſſés, vous ne trouverés plus dans les yeux des autres ce qui ſera encore dans les miens. Vous entendrés inceſſamment autour de vous une ſorte de bruit ſourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée; cela s'appelle des ſoupirs. Ils ſeront faits comme quelques-uns de ceux que vous avés déja entendus de moi. Peut-être ſeulement ſeront-ils pouſſés un peu plus haut, mais ce ne ſont pas-là les meilleurs. Sur-tout il tombera ſur vous de toutes parts une grêle de certaines choſes agréables qu'on nomme des fleurrettes ou des douceurs, vous en ſerés ſi accablée, qu'à peine aurés-vous le loiſir de reſpirer; dès que vous vous en ſerés défendüe d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoutumiés trop à ce langage flatteur qui ne ſera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidélement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, ſi vous n'étiés pas préſentement la ſeule perſonne de votre Sexe

pour qui je m'intereſſaſſe, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes euſſent à engager leurs Amans de la maniere la plus ſûre dont elles pourroient s'aviſer, & qu'elles veillaſſent de près à la garde de leurs Captifs; car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maîtreſſes abandonnées. Je ſuis perſuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on ſe hâteroit de favoriſer, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, ſelon les différentes maximes qu'ont les Dames pour conſerver leurs Conquêtes; je croi pourtant que la plûpart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiſelle, il eſt très-certain que votre ſortie du Couvent eſt un évenement très-conſidérable dans le monde qui aime & eſt aimé, & qu'il y doit cauſer une grande révolution. Une jeune Divinité de ſeize ans comme vous s'y eſt bien-tôt fait connoître pour ce qu'elle eſt, & dès qu'elle ſe fait voir, tout tombe à ſes genoux. Pour moi, ſi je ne ſuis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, ſongés que c'eſt la grille qui m'en a empêché,

car ce n'eſt point la coutume d'adorer de loin de ſi jolies Divinités, on ne tombe point à leurs genoux ſans les embraſſer.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE XI.

QUe diriés-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer ſur une des plus belles choſes que vous ayés jamais faites ? Vous étes amoureux de Madame de M... Aſſurément ce ne ſont pas les ſens qui vous la font aimer, je croi qu'il n'y en a pas un ſeul qui ne dépoſe contre elle; mais elle a beaucoup d'une certaine ſorte d'eſprit, & c'eſt-là le mérite qui vous touche. Rien n'eſt plus louable que ce mépris des beautés ſenſibles & materielles, & ce goût vif pour les beautés ſpirituelles & inviſibles. Il y a même beaucoup plus qu'un ſimple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres; vous allés à ces beautés inviſibles & ſpirituelles au travers

des laideurs materielles & ſenſibles qui ſe préſentent en votre chemin. Sans doute votre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être approuvé dans un Siécle auſſi corrompu que le nôtre ; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur-tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puiſque vous croyés que cette femme-là a tant d'eſprit, imités-là, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre eſprit. En euſſiés-vous autant que feu Voiture, vous auriés encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe, & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenés les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurés bien-tôt plus d'amour pour elle. Vous prétendés que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'eſprit ; détrompés-vous ; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſés généralement de tout le monde, vous vous croyés au-deſſus de tous

ceux dont elle a plaiſanté avec vous, & vous êtes agréablement flatté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſçait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardés-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de votre mérite; il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manieres de diſtinction qu'on a pour vous, vous les avés achetées, & aſſés cher. Encore ſi l'achat une fois fait, c'étoit pour le reſte de votre vie, paſſe, mais il le faut renouveller bien ſouvent. Selon que je vous vois poſſedé de la vertueuſe paſſion d'avoir de l'eſprit, je croi que ſi on vous condamnoit à vous mettre dans la Philoſophie, ou dans les Mathématiques, vous le feriés. Du moins eſt-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entrepriſe peut être audeſſus de lui? Adieu mon cher Chevalier, n'eſtimés point tant l'eſprit, s'il ſe peut, & ſongés à en avoir à meilleur marché.

AU MESME.

LETTRE XII.

TRemblés à la vûë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame M... en uſe avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagés dans ſa Conjuration. Il leur fit boire du ſang humain, afin qu'ils ne puſſent jamais rompre la liaiſon qu'un ſi grand crime formeroit entr'eux. Madame M... vous fait auſſi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en général; elle vous remplit l'eſprit de ſes plaiſanteries que vous ne manqués pas de répeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre paſſion.

Vivre avec votre Iris dans une paix profonde,
Et ne conter pour rien tout le reſte du monde.

C'eſt-

C'eſt-là apparemment ce que vous vous propoſés. J'avoue que rien ne ſeroit plus agréable, ſi ce n'étoit l'Iris; & je n'aimerois pas une paix ſi profonde avec elle. Je vous aſſure que vous vous préparés une ſolitude qui ne differera guere de celle de la Thébaïde, ſans conter les auſterités que vous aurés à pratiquer. N'allés pas vous imaginer que vous en ayés plus d'eſprit, parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien ſçavoir ſi elle en eſt plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimés tant. J'avouë qu'on ſe fait l'eſprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne ſe rajeunit pas avec ceux qui ſont jeunes, mais vous ne vous faites pas l'eſprit avec Madame M... vous prenés le ſien tout fait, parce que comme il vient d'une perſonne qui vous eſt extrémement chere, vous croyés y avoir une ſorte de droit, & vous vous parés des jolies choſes que vous lui avés oüi dire. C'eſt ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus votre eſprit que le fard que Madame M... met tous les jours marque ſa jeuneſſe. Tout cela s'applique par dehors, & ne vient point du de-

dans. Si vous voulés nous prouver que vous ayés profité avec elle, apprenés à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle, & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de lui rien dérober, apprenés à louer avec agrément & avec délicateſſe, c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flatteur, ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes réduit à vous contenter de cela comme des plus tendres diſcours qui puiſſent ſortir d'une bouche chérie. Apparemment c'eſt ainſi que Tiſiphone & Alecto font l'amour, lorſqu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les ſerpens dont elles ſont coeffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſûreté, & que vous ne la ſacrifierés pas à l'objet de votre flâme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiés; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement reçûë.

AU MESME.

LETTRE XIII.

ON me mande que vous avés depuis peu un Rival, & que vous ne lui voulés pas céder. Vous moqués-vous ? Connoiſſés-vous ſi peu le bonheur que votre fortune vous envoye ? Faites réflexion que vous alliés être le dernier Amant de Madame M... car préſentement les Amours ne ſe preſſent plus guere autour d'elle ; rien n'eſt, ce me ſemble, plus déſagréable, que de porter les derniers Encens ſur un Autel qui tombe en ruine, & je ne me plairois point du tout à finir l'Hiſtoire amoureuſe d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrémement menacé d'eſſuyer cette honte-là, & j'en étois au déſeſpoir pour vous ; mais voici un homme qui ſe préſente pour vous l'épargner, & vous ne profités pas d'une rencontre ſi heureuſe ? En vérité je ne vous comprens pas. Peut-être que de voir la place diſputée, c'eſt ce qui vous

excite à la conſerver ; moi, je trouve au contraire que vous devriés prendre adroitement pour la quitter, le moment où elle eſt diſputée ; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une choſe dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriés ſur votre Rival le deshonneur d'en être à l'avenir poſſeſſeur ſi paiſible. Vous avés encore une petite réflexion à faire, c'eſt que ſi vous négligés l'occaſion qui s'offre, Madame M... pourra bien ne la pas négliger ; & ſi vous ne ſentés pas l'avantage d'avoir un Rival, elle ſentira bien celui d'avoir un nouvel Amant. Vous avés vingt-cinq ans ; elle en a, je n'oſerois dire combien, & il ſeroit dit qu'elle vous auroit fait une infidélité? Cela ne ſeroit pas ſupportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera ſi vous n'y donnés ordre. Je croi qu'elle vous trouve préſentement l'eſprit aſſés formé, & qu'elle ſera bien aiſe de le former à quelqu'autre. Vous deviendriés un prodige, & vous ſeriés trop au-deſſus du reſte des hommes, ſi vous étiés plus longtems le ſeul qui profitaſſiés de ſes excellentes leçons. Il eſt juſte que ceux

qui en ont beſoin vous ſuccedent. Sérieuſement on lui eſt bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre aſſés également l'eſprit.

A MONSIEUR ...

LETTRE XIV.

IL faut, mon cher Monſieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous faſſe part d'un chagrin très-ſérieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne faſſiés que rire. Vous m'avés vû extrémement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en général pour les perſonnes mélancoliques; ſa mélancolie me paroiſſoit promettre quelque choſe de paſſionné & de piquant; je ne me trompois pas; je ſuis venu à ne lui point déplaire, mais j'en ſuis bien puni. Quoique je ſois pour elle d'un attachement & d'une aſſiduité très-exemplaire, je n'entens ſortir de ſa bouche que des plaintes. Il eſt vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'eſprit, & qu'il

y paroît un grand rafinement de tendreſſe, mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui eſt aſſés rare, qu'elle ſoit contente, ne croyés pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expreſſions pour la joye & pour le plaiſir, cette langue-là lui eſt tout à fait inconnuë; & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle eſt contente, elle commence auſſi-tôt à ſe plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne ſi peu de ſujets de ſatisfaction, qu'il faut que je prenne ſoin de les lui faire remarquer. Imaginés-vous que c'eſt une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Théſée tant qu'il eût été fidéle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Iſle déſerte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fît quelque perfidie ſignalée, pour faire paroître ſon génie, & le mettre dans tout ſon jour. Cependant ſes chagrins mêmes augmentent ſa beauté; ils redoublent l'éclat de ſes yeux, la vivacité de ſon teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils ſeroient agréables & piquans, s'ils étoient un peu plus rares! Je ne ſçaurois vivre

avec elle,& je ne la ſçaurois quitter. Je ſuis parfaitement content & de ſa beauté, & de ſon eſprit, & de ſon cœur ; il n'y a que ſa ratte qui me fait enrager. Lui appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de belles & bonnes choſes ? Qui pourroit ératter Mad... ce ſeroit une perſonne parfaite. On dit que l'opération eſt poſſible, & qu'elle n'eſt pas trop dangereuſe. Je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidélité éternelle.

AU MESME.

LETTRE XV.

JE ſuis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expedient pour me démêler d'avec Mad... ſans lui donner ſujet de me faire des Elegies qu'il me ſeroit impoſſible de ſoutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chés Madame d'H... à qui il s'étoit attaché, je ne ſçai par quel hazard, car cette cour-là eſt aſſés ennemie de toute délicateſſe de ſentimens, & lui il eſt homme à réflexions

profondes. Il a dans l'eſprit de certaines chimeres rafinées qui ont beſoin de pâture, & je ne croi pas qu'il puiſſe être content d'une perſonne qui ne lui donne pas tous les jours ſujet de rêver creux, & de ſe ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chés Mad... où je ne doute point qu'il ne me faſſe grand tort. Il traitera l'amour ſérieuſement, méthodiquement, & ſelon toute ſa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & ſuperficielles qui m'ont été bien reprochées. A meſure qu'il avancera, je ferai à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de Femmes abandonnées par leurs Amans, ſi lorſque les Amans ſe ſentent eux-mêmes abandonnés par leur amour, ils avoient ſoin de ſe donner des Succeſſeurs qui empêchaſſent que leur perte ne fût ſentie, & ce ne ſeroit point-là du tout une infidélité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interprêter favorablement, que ſi je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi; enfin

ſin que je ne la laiſſerai point ſans un Amant qui lui plaiſe ? C'eſt-là l'eſſentiel. Qu'importe que cet Amant, ce ſoit moi ou un autre ? Je me tiens ſûr que Mad... ſera aſſés raiſonnable pour agréer la ſubſtitution que je prétens faire. De pareilles ſubſtitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je croi que les plus fréquentes ſeroient les meilleures ; mais de plus il me ſemble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je ſers extrémement à mon Rival par l'oppoſition de mes maximes aux ſiennes. Je demeurerai mêlé dans ce commerce tant que nous aurons beſoin de cette comparaiſon lui & moi pour en profiter chacun en notre maniere, après quoi j'irai chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU MESME.

LETTRE XVI.

MEs deſſeins ne réuſſiſſent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'eſprit tourné de ſorte à rendre fort malheureuſe toute perſonne qui s'intereſſeroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il ſuffit de lui reſſembler pour ne lui pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle-même, quand elle ſe trouve dans un autre. Mais eſt-ce ma faute à moi de ce qu'elle eſt ſi peu raiſonnable? Je n'ai point ſongé à faire une déſertion criminelle, je lui ai préſenté un autre ſujet en ma place. Et quel ſujet encore? Un homme choiſi ſur tout Paris, pour le perſonnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins eſt auſſi capable qu'elle de ne laiſſer jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera ſi elle veut. Pour moi, je prétens avoir fait mon devoir. Je ſoutiens que tous les

Gens de ce caractere doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir ſe mêler dans un Monde qui eſt content, & où l'amour n'eſt connu que par ſes plaiſirs. Ils y troubleroient tout, ſi on leur permettoit d'y faire des courſes. Je voi pourtant bien qu'ils auroient beſoin de trouver des Gens qu'ils puſſent tourmenter ſans être tourmentés, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination, mais en vérité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligés de nous y ſoumettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un tréſor en mon eſpece. Toute ſa bile amoureuſe ſe répand ſans péril ſur moi qui n'en ai point, auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échapper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'emploi que vous me donnés d'être l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V... J'y ſuis aſſurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Héros pleine de Batailles, & autres grands événemens magnifiques & déſagréables. Ici il n'y en aura guere de plus conſidérables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & miſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte ? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien complettes au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Hiſtoires dont je ne me ſoucie guere. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opera* pour la premiere fois. Figurés-vous ce que c'eſt que *l'Opera* au

ſortir d'un Couvent, quelle différence de l'harmonie des Religieuſes à celle-là ; enfin quel paſſage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On jouoit Pſiché ; je vous aſſure que Mademoiſelle de V... étoit Pſiché même, enlevée comme elle dans un ſéjour enchanté, auſſi ſurpriſe, auſſi charmée qu'elle. Pour moi, au lieu de regarder la Pſiché du Théatre, je ne regardois que celle de notre Loge, qui certainement la repréſentoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie ; & ſi j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zéphire à celle-ci pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chés ſes Parens. A l'Arrêt de mort de Pſiché, & à toute cette Pompe funebre qui le ſuit, la Demoiſelle pleura après s'être long-tems contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans ſa petite ame ; mais enfin l'honneur qui n'eſt pas accoutumé à être le plus fort, céda, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là eſt long, elle voulut s'en aller, ou ſe cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'aſſemblée avoit les yeux ſur elle, & qu'elle étoit desho-

norée pour jamais ; nous eûmes bien de la peine à la raſſurer ; & tandis qu'on chantoit, le *Deh ! Piangete al pianto mio*, que tous les Inſtrumens de l'Orcheſtre tiroient de longs ſoupirs, & que les Flûtes pouſſoient mille ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien ſenſible, & elle me répondit que ce n'étoit que de la pitié, mais quand les Scenes de Pſiché & de l'Amour vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugés bien que ſa beauté n'y perdoit pas ; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il fallut qu'elle ſe ſoulageât par un ſoupir, peut être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produiſit en elle ; je lui vis faire pendant toute cette Piéce, qui eſt aſſés variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guere dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans

les trois heures que nous fumes-là. Je vous le garantis pour être d'une aſſés bonne trempe, & je ne déſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de-là, nous la menâmes ſouper chés Madame votre Sœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agréable, cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées; la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſiché & l'Amour n'étoient point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de ſe voir ſervie par des Laquais qui ne reſſembloient guere à des Zéphirs; & le ſoir que je la ramenai juſque dans ſa chambre, je lui dis que ſi je ne la laiſſois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nimphes, du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle ſeroit Pſiché plus de vingt fois. Elle m'avoua le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avouer qu'elle eût vû un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus ten-

dres choſes du monde. Cependant quel moyen d'être Pſiché ſans l'Amour ? Je vous laiſſe à juger ſi cela eſt poſſible.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XVIII.

SI vous m'en croyés, Monſieur, partés dès que vous aurés reçû ma Lettre, & venés voir votre aimable Parente, apprendre à jouer du Thuorbe. Je ſuis aſſuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettés quelquefois. Ce n'eſt pas qu'elle joüe déja bien de cet inſtrument, elle n'a garde depuis le peu de tems qu'elle s'y exerce, mais c'eſt qu'on eſt touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en eſt émû par avance. N'attribués point cela à la prévention que j'ai pour elle, j'entens déja les ſons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, ſans y conter les eſperances de l'avenir, c'eſt l'attitude modeſte, & en même tems touchante

qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule ſur l'Inſtrument d'un mouvement juſte & meſuré ; une main digne de ce bras, fait voler ſes doigts ſur l'extrémité des cordes ; de beaux yeux parlent pendant ce tems-là, & diſent plus que l'Inſtrument même, & des inflexions de tête douces & placées à propos, repréſenteroient, pour ainſi dire, tout l'Air qu'elle jouë, quand on ne l'entendroit pas. Lorſqu'elle jouera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement ſon chant, mais ſa perſonne accompagnera du moins auſſi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaiſir que j'ai à la voir jouer eſt redoublé, parce qu'il eſt de bon augure de lui voir embraſſer quelque choſe, quoique ce ne ſoit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embraſſer ce qu'elle embraſſe. Ce ſeroit dommage qu'un ſi beau talent ne s'exerçât un jour ſur quelques ſujets animés, & de bonne foi, je croi que ce n'eſt qu'un prélude & un eſſai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ſes bras quelque choſe qui répondra tendrement ; & comme elle deviendra

toujours plus délicate ſur les réponſes; il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un Mari amoureux. Venés l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe, car alors vous pourriés attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont elle ſeroit; mais préſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage preſque rien, & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours, & vous ne ſçauriés croire combien cet effort eſt aimable.

AU MESME.

LETTRE XIX.

NOtre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne ſçai ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiſelle de V... en fut priée, & du ſouper auſſi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas aſſés, je fis ſi bien que je fus auſſi du ſouper. Si vous êtes aſſés

pénétrant pour deviner la raiſon qui me faiſoit ſouhaiter avec tant d'empreſſement d'en être, je vous l'avouerai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée, elle portoit ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier, & qui l'auroit enlevée, auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laiſſoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous ſurprenne pas, c'eſt que je n'aime guere l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiſelle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle-même. Tous les yeux ſe tournerent ſur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de reſpect pour la Maîtreſſe du Bal. Je croi que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle; auſſi peu de tems après l'arrivée de Mademoiſelle V... elle ſe plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la diſpenſât d'avoir le teint auſſi frais, & les yeux auſſi vifs que votre aimable Parente. Pendant le ſouper, la Dame lui dit d'un air aſſés ſérieux, qu'elle la trouvoit coëffée extraordinairement; elle l'étoit en effet, mais la coëffure

étoit fort jolie & fort bien entendue ; & ſur cela, pas un mot de louange. L'aſſemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut compoſée d'aſſés jolies perſonnes. Dans les jugemens qu'on fit ſur la beauté, les femmes donnerent la préférence à Madame de la C... & les hommes à Mademoiſelle de V... elle eſt aſſurément mieux donnée par les hommes, ils ſont les juges naturels des Dames en cette matiere. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C... auſſi me ſembla-t-il qu'elle danſoit d'un air dédaigneux & négligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaiſir de la voir danſer auſſi-bien qu'elle eût pû faire. Je ne ſçai ſi ce fut l'agitation de la danſe, ou le dépit de voir Mademoiſelle de V... ſi jolie & ſi piquante, ou un mauvais effet de ſa conſtitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive, voilà ſon nés qui ſe met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nés ſur tout un viſage, dés qu'il eſt en mauvais état, il ne permet point que le reſte ſoit bien. Madame de la C... qui ſentit avec

chagrin cette importante partie s'enflammer, eût été bien aiſe de s'en vanger ſur tous les autres nés en les faiſant rougir, & principalement ſur le petit nés auquel je m'intereſſois ; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs ſa colere ; elle fit hauſſer les Luſtres, de ſorte que tout le monde eut les yeux battus juſqu'à la moitié du viſage. Voyés la méchanceté ! Son nés rougit ; qu'elle s'attaque aux autres nés ; mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres, c'eſt-à-dire ceux de Mademoiſelle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute ſa beauté qui ne fût merveilleuſement en état de ſe défendre contre tous les ſtratagêmes de ſes ennemies. Vous ne croirés peut-être pas ce que je vais vous dire, mais auſſi ne doit-on pas ſupprimer la vérité, parce qu'il eſt des incrédules. Madame de la C... ne put donner à toutes les Femmes des yeux battus qu'elle ne s'en donnât auſſi, & cela s'accordoit fort bien avec le nés rouge pour la défigurer. Monſieur des R... qui s'étoit juſque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de

laideur, volontaire & involontaire, & vint en notre quartier où ſe trouvoit un bout de nés fort joli, & peut-être les ſeuls yeux non battus qui fuſſent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... déſeſperée & furieuſe, fit ce que les Hollandois ſe réſervent toujours de faire dans les dernieres extrémités, ils lâchent les Ecluſes, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous ſeriés bien embarraſſé à deviner à quoi cela s'applique. C'eſt qu'il ne devoit point entrer de Maſques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût ſans déſordre & ſans confuſion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'Ecluſe fut levée, la Digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Maſques. Alors les nés rouges & les blancs, les yeux qui étoient battus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours, & il ne fut plus poſſible de ſçavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiſelle de V... Le déſordre alla juſqu'au point qu'il y eut des Maſques qui ſe querellerent, & il parut cinq ou ſix épées nuës, ſpectacle agréable

pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiſelle de V... qui penſa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir auſſi-tôt, & que ſçait-on ſi ces Maſques querelleurs n'étoient point appoſtés par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nés eſt le ſeul qui rougiſſe dans tout un Bal? Nous avons raiſonné à fond ſur toute cette avanture, & nous avons réſolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiſelle au Bal, ſans avoir auparavant tiré promeſſe de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & ſans nous être aſſurés par avance d'une amniſtie générale pour toutes les offenſes que ſa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DES...

LETTRE XXI.

VOus prétendés donc à la ſucceſſion de Monſieur des R... c'eſt-à-dire, à épouſer Madame des R... lorſqu'elle ſera veuve ? Votre prétention eſt hardie, non que le bon homme n'ait ſoixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix ; que ſçai-je ? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R... l'épouſa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la réſolution de donner un an ou deux de ſa vie tout au plus à amaſſer du bien, qui étoit la ſeule choſe qui lui manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne ſongeoit pas à l'amaſſer pour elle, mais pour F... qu'elle ne haïſſoit pas, & qu'elle devoit épouſer inceſſamment ; car on comptoit ſur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit-ci ! Le vieux mari vit encore, il a uſé la paſſion & la

la conſtance de F . . . qui s'eſt enfin marié. Un autre lui a ſuccedé, qui après quelques années a auſſi renoncé à une femme dont le mari s'eſt ſi fort opiniâtré à vivre ; vous voilà ſur les rangs, ſur ma parole le bon homme vous laſſera comme les autres, vous ne tâterés ni de ſon bien ni des charmes de ſa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en uſage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune perſonne à l'égard d'un Vieillard ; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'eſt plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des careſſes meurtrieres qu'il reçoit. Combien croyés-vous qu'il ſe réjouiſſe de ſe voir plus de ſanté, que vous n'avés tous de perſévérance ! Il a déja vû changer deux ou trois fois la Cour de ſa femme, & il eſt encore vivant. Il n'eſt nullement jaloux des ſoins que l'on rend à cette belle, il a ſur cela une tranquillité qui me déſeſpereroit, ſi j'avois le même deſſein que vous, & que je prendrois pour une inſulte très-ſenſible. Il ſemble qu'il ſe tienne ſûr de vivre, de vous pouſſer à bout, & de voir votre Succeſſeur. L'Automne

approche, & vous allés avoir des eſpérances plus flatteuſes que jamais, vous ne ſoupirés qu'après les mauvaiſes ſaiſons, & votre amour ne médite que catarres, & fluxions ſur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il ſe tirera de l'automne, & que la chûte des feüilles ne vous apportera rien. Le Vieillard eſt malin, il ne mourra point que la beauté de ſa femme ne ſoit paſſée; il vous la laiſſera flétrie & conſumée par une ſi longue attente; & finira ſes jours par ce trait de plaiſanterie. Pour moi ſi j'étois en votre place je ne m'engagerois dans cette paſſion, & ne me remplirois la tête des deſſeins que vous avés, qu'après une bonne conſultation de Medecins, qui m'aſſureroient de la prochaine mort du Mari, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain tems. Et quoi? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathuſalem? Etoit-elle jolie, que vous ſçachiés?

A MONSIEUR DU P...

LETTRE XXII.

LE Comte D'... eſt enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchés en attendant le reſte, je vous garantis qu'il n'eſt guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & ſe faire oublier à lui-même qu'il a épouſé la fille d'un Marchand, c'eſt-à-dire, qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude ſont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comteſſe. Elle n'eſt point accoutumée à tous ces différens Officiers qu'elle a préſentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à diſtinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiere fois qu'elle vit apporter les plats ſur la table par un homme qui avoit ſon chapeau à la tête, & l'épée au côté; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manieres hautes &

fieres, elle lui dit devant tout le monde, qu'il ſervît plus reſpectueuſement & ôtât ſon chapeau, à quoi elle ajouta quelques plaiſanteries ſur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mari devint rouge depuis la tête juſqu'aux pieds. Il eſt tous les jours expoſé à de pareilles choſes, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyés qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui faſſe répéter ſon rôle de Comteſſe; apparemment c'eſt à cela que s'employe la plus grande partie du tems qu'ils paſſent ſeuls enſemble. Triſte condition pour celle qui reçoit les leçons! Auſſi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je déſeſpere qu'il la puiſſe jamais dreſſer aux grands airs, elle eſt petite, trapuë, graſſe, un viſage large, le nés aſſés plat, vous voyés bien que cette figure-là n'eſt point propre à être élevée aux manieres de Comteſſe. On eût pû faire quelque choſe d'une perſonne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nés un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée,

comme elle va l'être infailliblement. Vous y allés voir entrer un air bourgeois, qui n'en ſortira de dix générations. Ils auront des figures courtes, & de ces groſſes jambes que vous ſçavés que Madame... prend pour des dérogeances de Nobleſſe. Ce ſera bien aſſés ſi les ſix ou ſept cent mille francs qui entrent dans la maiſon D'... y durent autant que feront ces tailles roturieres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou ſix Demoiſelles de ſuite, priſes dans de bonnes maiſons bien ruinées; autrement le mal eſt ſans remede.

AU MESME.

LETTRE XXIII.

CE matin ſont partis de chés moi Monſieur & Madame la Comteſſe D'... qui vont en pélerinage à quatre lieuës d'ici, pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte eſt bien malheureux. Sa vanité a toujours ſouffert depuis ſon mariage, ſa femme n'a ja-

mais pû remplir les titres dont elle eſt ornée, il paroît qu'elle a ſuccombé ſous le poids, & qu'après quelques vains efforts ſuivis de rechûtes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reſte de ſa vie à faire la Comteſſe. Le Mari eſperoit du moins être récompenſé par ſa fécondité, car la fécondité eſt, ce me ſemble, une qualité Bourgeoiſe, & il eſt vrai qu'elle en a aſſés, mais ce n'eſt que pour produire filles ſur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au déſeſpoir. J'ai vû le tems qu'il n'étoit pas trop dévot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous reſtent encore ſe trouva hier chés moi, & voulut faire au Comte D' . . . quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur ſon pélerinage, comme ces Meſſieurs en ſçavent bien faire, mais il fut repouſſé avec un zéle dont le Comte a lieu d'eſperer trois ou quatre Garçons de ſuite. Il eſt fort en colere contre la Comteſſe, de ce qu'il ne peut ennoblir ſes ſentimens juſqu'au point de lui faire ſouhaiter un fils avec autant de paſſion qu'il en ſouhaite un.

Il la trouve ſur cela dans une indifférence tout-à-fait roturiere, & peut-être ſoupçonne-t-il que c'eſt faute d'être dans des diſpoſitions d'eſprit aſſés élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adreſſe de n'avoir que des filles, pour ne le pas laiſſer en liberté de ſe relâcher ſur ſes devoirs ? car aſſurément cet article ſouffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux, mais de fille en fille elle le menera loin. Quoiqu'elle n'ait pas beaucoup d'eſprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit aſſés pour cela. Les femmes entendent ſi bien leurs vrais interêts ! Ce qui tourmente le plus Monſieur le Comte, c'eſt qu'il a eu des Maréchaux de France dans ſa famille. Laiſſer éteindre une Maiſon qui a porté de tels perſonnages ! Laiſſer mourir un ſi grand nom ! C'eſt pour en mourir ſoi-même ; mais peut-être auſſi que les Succeſſeurs de ces Grands-Hommes ne veulent pas être petits-Fils d'un Marchand. Que ſçait-on ſi ces Eſtres à venir ne ſont point déja délicats ſur l'honneur ? Quoiqu'il en ſoit, le pauvre Comte eſt bien à plaindre d'avoir

pris une Femme qui ne ſçait ni faire la Comteſſe, ni faire de Comtes. Nous verrons ſi le Pélerinage remediera à ce dernier malheur ; pour le premier, je ne croi pas qu'il y puiſſe rien.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE XXIV.

JE ne puis jamais avoir plus de beſoin d'un bon conſeil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Me marier ! Ne trouvés-vous pas déja que cette affaire-là eſt trop ſérieuſe pour moi, & que je n'en ſuis point digne ? Je n'ai point encore eu en ma vie une ſeule penſée ſolide, & ne m'en ſuis pas plus mal trouvé ; faudroit-il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A... la plus ſage perſonne qui ſoit au monde. Il me ſemble que je la voi déja réduire ma vie à une forme réguliere, m'aimer par méthode, & ſe preſcrire la loi d'avoir des Enfans tous les ans. J'ai ſçû encore

encore depuis peu un trait de ſa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Femme de bien n'ait quelque choſe à ſouffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien ſûre, & d'elle-même, & de ſa réputation qui oſe tenir de pareils diſcours. Mais ſongés-vous que ce ſeroit moi qui viendrois finir ſon veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvés-vous point de témerité à cette entrepriſe? Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que le parti, à parler raiſonnablement, eſt très-bon en toutes manieres, & que je ſuis réduit à la néceſſité d'entrer dans une vraye déliberation, & très-menacé de faire une ſottiſe, en n'écoutant pas les propoſitions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevroient à genoux. On m'aſſure que la Dame voudra bien penſer à moi; peut-être ſe propoſe-t-elle comme un plaiſir de m'apprendre à vivre ſagement. S'il faut que cela lui réuſſiſſe, je ſuis perdu; je ne ſçai pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me faſſe avoir de la raiſon. J'ai ſongé s'il n'y auroit point lieu d'eſperer que je la dereglerois plûtôt qu'elle ne

me morigineroit ; beau deſſein à prendre en épouſant une Femme ! Mais je ne puis pas même me flatter de cela, je ſens qu'elle s'attirera de moi un certain reſpect qui lui donnera une grande ſuperiorité ſur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu ſage ; on me donnera des charges, des enfans, des vûës & des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoutenir cette idée-là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque procès qui la ruine, ou quelque petite verole qui la gâte ! que je ſerois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire-là, ſans qu'il y eût de ma faute ; car ni je ne la veux faire, ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſçauriés croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voi que cet exercice-là m'eſt extrémement contraire.

AU MESME.

LETTRE XXV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu merci ; il eſt vrai qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne prétens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chés Madame d'A... entraîné malgré moi par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guere forte, en voici une qui vous fera mieux entrer dans la choſe ; j'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chés Madame d'A... on m'eût pris pour un homme ſage & ſérieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême appréhenſion que j'avois

d'elle, & de tout ſon mérite. Enfin la perſonne qui négocioit l'affaire, vint après bien des cérémonies me demander quel étoit mon bien; ſur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage; mais enfin j'y étois réduit. La choſe étoit concluë ſi je n'y donnois ordre; le parti étoit ſi bon, que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il ſe préſentât un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le Héros, & j'avouai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la vérité quelque peur que cet Héroïſme même ne touchât la Dame; cependant je me repoſai ſur la nature qui ne ſe porte pas volontiers à ces excès de généroſité, & je m'attendis à être refuſé avec beaucoup de reconnoiſſance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaiſant & que j'appris hier, c'eſt que la Dame calcula ſi mon bien & le ſien mis enſemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille;

car comme elle eſt une perſonne d'un grand ordre, elle a déja réglé dans ſa tête quels ſeront les établiſſemens des Enfans de ſon ſecond Lit à venir, & je ne ſçai ſi elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naiſſance des Garçons & des Filles. Pour moi je penſai mourir de joye de me voir ſorti d'une ſi bonne affaire, & je me flatte de n'être pas ſi malheureux qu'il s'en pût préſenter encore à moi quelque autre auſſi avantageuſe en toutes façons. Quand j'ai revû Madame d'A... ç'a été avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il eſt que je ne ſonge plus à l'épouſer, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle ſi elle vouloit; il eſt vrai qu'elle eſt bien ſage, mais il n'y a rien que je ne fiſſe pour la remercier de m'avoir refuſé. Je ſuis fort trompé même ſi elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la ſeule propoſition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirés un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR de...

LETTRE XXVI.

CRoirés-vous bien ce que je vais vous apprendre? Madame de... que vous trouviés ſi mauvais qui prît encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ſes cinquante ans; il lui eſt arrivé la plus glorieuſe avanture qu'elle eût jamais pû eſperer. Elle a reçû des coups de canne de ſon Amant, pour quelques ſoupçons d'infidélité, & même il étoit ſi tranſporté, qu'en deſcendant de ſa Chambre, il caſſa la lanterne de l'Eſcalier. Elle eſt devenuë inſupportable de la fierté qu'elle a de ſe voir encore aimée d'une maniere ſi vive, elle ſoutient ſans ceſſe que c'eſt la faute des femmes qui ne ſçavent pas ſe faire aimer comme il faut, & que ſi elles avoient l'eſprit de ſe bien ſervir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fiſſent tourner la tête. Elle ſe louë fort de Monſieur... à ceux qu'elle admet dans ſa confidence. Elle

dit qu'il a des emportemens charmans, & qu'il faudroit connoître les reſſources de paſſion & de tendreſſe qui ſont en lui. Repréſentés-vous ces diſcours prononcés avec une voix déja un peu caſſée & tremblante, & ſortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle ſe croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureuſement attrapés, & elle inſulte à toutes celles de ſon âge qui n'ont pas aſſés de mérite pour ſe faire battre. Auſſi j'en voi qui ſont horriblement jalouſes, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ſes Contemporaines, & de ſes envieuſes, m'a dit que quand . . . l'avoit battuë, il venoit de perdre ſon argent au jeu, & que la mauvaiſe humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne ſur cette charmante Perſonne; que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal adroit qui l'avoit caſſée. Voyés un peu ce que c'eſt que l'envie, & avec quel art elle ſe plaît à rabaiſſer tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas juſqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre . . . ſa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis

d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre conte au Public de l'âge qu'ont les perſonnes que l'on bat. Vous aurés battu une aimable Vieille dans un tranſport amoureux, & tout le monde ſera en droit de venir cenſurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne ſoient pas tombés ſur un aſſés jeune dos. En vérité cela eſt étrange, & l'on eſt devenu de bien mauvaiſe humeur en ce Siécle-ci. Adieu, profités de cet exemple, uſés ſagement de votre canne, & ſouvenés-vous qu'on n'en eſt plus digne paſſé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE de V...

Lorſqu'elle avoit la petite Verole & qu'il lui avoit enſeigné un remede qui la devoit empêcher d'être marquée.

LETTRE XXVII.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait ſon effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiſelle,

de vous écrire pour m'en féliciter. Je voudrois ſeulement qu'il me fût permis de ſuivre ma Lettre, & d'aller m'expoſer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il eſt vrai que je ne riſquerois pas beaucoup, je ſuis ſi accoutumé à reſpirer auprès de vous un air très-dangereux, que je croi que la peſte ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verole; aſſurément elle tiendroit bien & laiſſeroit des marques très-profondes, elle me cauſeroit des délires & des tranſports au cerveau aſſés fréquens, je n'en ſerois pas quitte pour des années entieres de ſouffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaiſir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produit en moi ce que j'ai pris de vous juſqu'à préſent, & je ne raiſonne de la petite Verole que par comparaiſon à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avés peine à la deviner, demandés à votre Medecin quelle elle peut être, il vous le dira bien ſur les ſimptômes que je vous mande, & ce Billet pourra ſervir de Mémoire inſtructif pour une Conſultation.

A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

ENfin, Mademoiſelle, tous vos Miroirs vous aſſurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avés le plaiſir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songés que vous me devés le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis dont il eſt compoſé, m'appartiennent. J'ai conſervé ces fleurs, je les ai cultivées, ſeroit-ce à un autre à les cueillir ? Peut-être même vous me devés vos yeux, & tous nos cœurs ſçavent aſſés quels yeux ce ſont que les vôtres. Pour votre nés il eſt certain que vous m'avés l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le duſſiés entierement. Ne vous offenſés point de ce que je vous préſente un Miroir ſi exact de tout ce que vous me devés, vous n'êtes pas d'une généroſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoique toute votre

perſonne me ſoit préſentement engagée, je ne ſçai ſi je pourrai faire valoir toutes mes prétentions légitimes, & ſi je ne trouverai pas bien des non valeurs. N'allés pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'étoit point en péril d'être endommagé par la petite Verole. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt lui qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau, s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout, & quand même les miens ſe borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avouë que je ne le diſpenſerois d'aucune des fonctions dont il eſt capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'euſſiés-vous point mieux aimé avoir la petite Verole tout du long? Vous en euſſiés rapporté un viſage qui n'eût rien dû à perſonne. Cependant ne vous effrayés point, je tâcherai à vous traiter

de ſorte que vous n'ayés point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verole.

Je ſuis ſi généreux, que j'ai oublié à vous conter un des plus conſidérables articles que vous me deviés, & je ſuis réduit à ne le mettre ici que par apoſtille. Je me voi chargé de la haine de toutes les belles Femmes qui ſçavent que mon remede vous a préſervée d'être marquée. Elles avoient déja fondé de grandes eſpérances ſur votre petite Verole, elles prétendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à votre Beauté, & que votre viſage auſſi-bien que le leur ne ſeroit plus que celui d'une belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrés : toutes ces femmes me veulent autant de mal que ſi c'étoit moi qui les effaçaſſe, & ma condition ne ſeroit pas plus mauvaiſe quand je ſerois une fort jolie fille. Comment l'entendés-vous, Mademoiſelle ? Ne me payerés-vous pas de l'injuſtice de tout votre ſexe ?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE XXIX.

JE croi, Monſieur, que je ferai bien d'en uſer avec vous ſur la mort de Monſieur votre Beau-Frere, comme j'en ai uſé avec Madame votre Sœur. Monſieur ſon Mari étoit homme de grand mérite, fort eſtimé dans ſa profeſſion, elle vivoit fort bien avec lui; mais enfin elle eſt veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ai jamais pû déterminer ſi je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouiſſance. Selon la bien-ſeance & la coutume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais ſelon la vérité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je lui ai envoyé pour toute choſe un blanc ſigné. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort ſpirituellement, à ce qu'il me ſemble, *Je remplirai votre blanc ſigné dans un mois.* Ne voulés-vous pas bien, Monſieur, que je vous en envoye un pareil?

A MONSIEUR des T...

LETTRE XXX.

LE Mariage de ma Niéce dont vous me demandés des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très-ſérieux. Je vous révelerai en confidence le ſecret de notre Famille. La petite créature a pris ſon Mari en averſion, & ne veut point abſolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nôces d'aller dire au Mari tout ce que la coutume ordonne qu'on diſe de ſottiſes, il nous reçut très-froidement; elle au contraire, je ne l'ai jamais vûë ſi gaye. Je ne comprenois rien à cela, ſinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié venoit des reproches ſecrets d'une mauvaiſe conſcience, & que la jeune Femme lui inſultoit; il eſt pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre ſa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité, c'eſt qu'elle

étoit ravie d'avoir fait enrager ſon Mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans ſa bizarrerie, que s'étant mariée contre ſon inclination, elle ſe fait un plaiſir extrême de s'en vanger, & le ſuccès de ſes vengeances lui donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui eſt fort dévote, eſt au déſeſpoir de voir ſa fille ſe damner, & ſe damner d'une façon ſi particuliere, que cela en eſt encore mille fois plus chagrinant; car aſſurément vous trouverés peu de femmes ſujettes au peché qué fait ma Niéce. Sa Mere lui a fait venir les meilleurs Théologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de ſa conſcience, & lui ont prouvé ſçavamment & par de beaux Paſſages, qu'il falloit coucher avec ſon Mari; elle leur a toujours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas-là une affaire qui ſe dût décider par des paſſages, & s'eſt jettée dans des raiſonnemens ſi burleſques, que ces Meſſieurs avoient quelquefois de la peine à garder le ſérieux qu'ils étoient obligés d'avoir. A leurs doctes remontrances ſuccedent les tendres careſſes du Mari, & elle

réſiſte également à ces différentes ſortes d'attaques. Il eſt vrai qu'il y auroit plus de ſujet d'eſperer quelque choſe des raiſonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mari; c'eſt une figure qui la raffermiroit dans ſa réſolution, quand la Théologie l'auroit ébranlée. Il ſe rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé ſur ſa perſonne, comme les Docteurs ſur l'eſprit de Madame, & rien n'a encore réuſſi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne ſe décourage point, mais je doute que l'on puiſſe autant eſperer de la conſtance d'un Mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'eſt-à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, eſt juſtement ce qui lui fait tort, il obtiendroit plus aiſément ce qui ne lui ſeroit nullement dû. A cela près, ne ſeroit-il pas heureux de ſe trouver engagé dans une entrepriſe d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

AU

AU MESME.

LETTRE XXXI.

IL faut que je vous avouë le mauvais ſuccès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la réduire à ſon devoir. Nous ſçavions qu'elle devoit aller conſulter un certain Aſtrologue Italien, dont une femme de ſes Amies lui avoit parlé. Je crûs qu'il ne ſeroit pas mauvais de prendre les devans auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendroit. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me proteſta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne l'eût vû dans les Aſtres, mais une petite gratification que je lui offris le fit réſoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la deſtinée de ma Niéce. Comme elle a de l'eſprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adreſſe, & je dis à l'Aſtrologue de lui prédire qu'aſſurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que ſur cette

fauſſe Prédiction elle déſeſperât de pouvoir toujours réſiſter à ſon Mari, & ſe ſoumît aux ordres du Deſtin, mais elle a pris la choſe tout autrement que je n'avois prévû. Elle a dit, j'aurai des Enfans, ce ne ſera pas aſſurément de cet homme-ci; j'en aurai beaucoup, je ſerai donc bien-tôt veuve, & de-là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore longtems à combattre & à ſe défendre, & eſt devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponſe pour ceux qui la prennent du côté de la conſcience, car elle les aſſure qu'elle fera quelque jour pénitence de ſon péché, & quand on lui repréſente que peut-être elle y mourra, puiſqu'elle peut mourir avant ſon mari, elle ne fait que ſourire avec un certain air de confiance fondé ſur les Aſtres. Cette pénitence qu'elle fera avec un ſecond Mari lui plaît fort, & elle a l'ame aſſés bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire ſon ſalut. Soyés ſûr que ſelon ſon conte ſa converſion ſera trés-ſincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne faſſe pour la rendre irréprochable. Elle m'a confié la prédiction & je lui ai

avoué pour l'en déſabuſer, que j'en étois l'auteur, je le lui ai fait dire par l'Aſtrologue même ; elle croit qu'on lui veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des Aſtres. Le pauvre Mari ne ſçait plus où il en eſt, & je croi qu'il ira bien-tôt conſulter auſſi quelque Devin ſur la rebellion de ſa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne ſçai pas comment ils la prendront ; il eſt certain que ſur la terre on n'en feroit quaſi que rire. Les Maris ſont ridicules, ſans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le ſoient. En voici une qui deshonore le ſien par excès de chaſteté, invention toute nouvelle. Ne croyés-vous pas que ce ſont les femmes, qui pour ſe vanger de certaines loix incommodes qui leur ont été impoſées par les hommes, en ont fait d'autres par leſquelles elles tranſportent ſur les hommes le ridicule de leurs propres actions ?

AU MESME.

LETTRE XXXII.

C'Eſt une ſource d'évenemens plaiſans que le mariage de ma Niéce. Elle a été priſe de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des viſions très-déſagréables, comme des Têtes de mort, & des Cercuëils ; tous les Medecins qu'elle a conſultés lui ont ordonné ſon Mari. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'abſolument on lui trouvât quelqu'autre remede. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medecine fût agréable, & que le dégoût même qu'elle cauſoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les ſoins & les hommages d'un Amant après ceux de ſon Mari, comme on a coutume de prendre un petit morceau de ſucre après une medecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient,

ont fortifié nos raiſonnemens ; & enfin après deux ans de mariage eſt venuë la nuit des Nôces. Le Mari ne ſe ſent pas de joye, trop heureux d'avoir été pris en medecine, & par l'Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un trop bon remede, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt ; il craint de n'être plus néceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſérieuſement à un habile Medecin, s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point ; je m'en éclaircirai. La petite Femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guérie, elle a preſque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon Mari qu'il ne lui auroit ſervi de rien ; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit, il ne lui eſt reſté que celle de ce Mari, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs, & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déja groſſe, & faiſant réflexion

ſur ſon avanture, elle a conçû une plus haute eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, ſans lui prédire de veuvage ! Cela eſt merveilleux, car dans les diſpoſitions où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & ſans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais ſon Mari ne lui eût été rien. Eſt-il poſſible que les Aſtres en ſçachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en lui ſoutenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens préſentement pour le bien de la choſe. Aſſurément elle va ſe rendre aux étoiles, & à ſon Mari, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Aſtres qui le veulent. Elle diſoit l'autre jour à une de ſes amies en lui vantant ſon Aſtrologue, qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choſes particulieres, & hors de toute apparence, qu'il lui avoit prédites. Que cela ſe répande, il n'en faut pas davantage pour renverſer deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fauſſeté qu'on lui a ſuggerée.

A MONSIEUR de L...

LETTRE XXXIII.

JE vous ai promis de vous apprendre des nouvelles du Mariage de R... Je ne ſçai ſi j'étois prévenu, & ſi je me ſuis figuré qu'il étoit effectivement, comme je croyois qu'il dût être, mais je l'ai trouvé embarraſſé, & preſque honteux d'être marié, il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes, & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit débitées contre le Mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne foi il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la vérité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoi auſſi déclamer contre les Femmes avant ſoixante ans? encore ſeroit-ce de bon-

ne heure. Pourquoi faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer ? Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup ſi les réflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourvû que le temperamment de ces Raiſonneurs-là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R... & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R... eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une Héroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il lui faut encore bien de l'eſprit; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour n'être deshonoré que quand elle aura des galanteries, il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y eſt également intereſſé. Je ſerois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Auſſi le même chagrin où ſeroit un autre qui apprendroit de la ſienne quelque hiſtoire peu agréable, il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R... autant

tant qu'il voudroit. Connoiſſés-vous un homme plus marié que celui-là ? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mari, double, triple, centuple du ridicule commun ! Quelle grêle de plaiſanteries ! Je frémis de la ſituation où il eſt. Mon cher Ami, ne perdons jamais le reſpect pour les Femmes en général, ni pour le mariage, ni pour toutes les choſes auſquelles elles peuvent s'intereſſer. Nous ſommes trop expoſés à leur vengeance.

A MONSIEUR de B...

LETTRE XXXVI.

VOyons ſi vous ne prendrés point pour une Fable ce que je vais vous conter. Un Homme dont la Femme avoit quelques galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il lui parla à peu près en ces termes : *Vous ſçavés, Madame, que je ſuis aſſés aiſé à vi-*

vre, juſqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'eſt en quoi je l'ai été davantage. Vous jugés bien que j'ai dû voir ce qui ſe paſſoit entre vous, & tels & tels, qu'il lui nomma. *Ah ! Monſieur*, s'écria la Dame en rougiſſant, & d'un air fort embarraſſé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laiſſés-moi dire*, reprit-il avec le flegme que vous voyés à Auguſte dans cette belle Scene qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, & en effet celle-ci y reſſemble aſſés. *Je ſçai donc toute votre hiſtoire, j'y joue un perſonnage aſſés conſiderable pour la ſçavoir, ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion. Juſqu'à préſent vous avés ſuivi le grand chemin des jeunes Femmes, je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faiſiés grace à vos Amans lorſque vous aviés un Mari qui ne leur eût peut-être cedé ſur rien ; je ne doute pas que vous ne leur ayés fait valoir cette préference que vous leur donniés ; & que vous n'ayés eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la conſideration. Maintenant cela ne ſe peut plus, me voici accablé des goutes, vos Amans croiront vous être néceſſaires, vous n'avés plus de Mari dont vous leur puiſſiés faire un ſacrifice, ils vous manqueront de reſ-*

pect : ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne ſçaurois vous en dire davantage. Songés-y, vous romprés ces ſortes de commerces, ſi vous m'en croyés, ils ne vous conviennent plus. Le conſeil que je vous donne ne peut jamais être plus deſintereſſé ; je ſuis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire, & l'envoya penſer bien ſérieuſement à ce qu'il lui avoit dit. Sçavés-vous ce qui en eſt arrivé ? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Meſſieurs, qui avoient pris d'autres eſpérances, & effectivement je croi que c'eſt ici pour la premiere fois que la goute d'un Mari a vuidé la Maiſon d'Amans ; ſelon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il eſt impoſſible de deviner. Les intereſſés ne ſe fuſſent pas aviſés de faire des vœux pour la ſanté de ce Mari ; elle leur étoit pourtant néceſſaire. Si vous me demandés comment j'ai ſçû cette avanture, il eſt certain que dans un Roman j'en ſerois quitte pour mettre quelqu'un derriere la tapiſſerie ; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque choſe de

meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne ſçai quel effet cela fera ſur vous, pour moi j'admire le bon ſens extraordinaire du Mari. Tant que ſa Femme n'a eu à ſon égard que les fonctions de Femme, il a ſouffert qu'elle ſe ſoit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a beſoin que ſa femme devienne ſa Garde, une Garde ne fait pas bien ſon devoir ſi elle eſt partagée, il trouve moyen de jouir ſeul de ſa Femme lorſqu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en reſſaiſit, non par le caprice ordinaire de la jalouſie, mais par de très ſolides raiſons qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Maris entendiſſent pour enlever leurs Femmes au monde galant. On ſeroit aſſés équitable pour les leur céder quand ils auroient ces raiſons à dire, mais en vérité on ne peut pas ſe rendre à celles qui les font agir ordinairement; auſſi paroît-il aſſés par l'expérience, qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il eſt, la Dame dont je vous parle paſſe les journées au chevet du lit de ſon Mari, & j'ai conçû une telle eſtime pour lui, que je croi qu'il ſe fait conter par la Belle les

particularités de ſes amours, & qu'il s'en réjouit avec elle.

A MONSIEUR DES...

LETTRE XXXV.

JE m'étonne que vous ſoyés ſurpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne ſongés donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne ſongés point qu'elle s'eſt miſe dans le jeu. Cette maudite Baſſette eſt venuë pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déja en aſſés mauvais état, c'eſt le plus grand fleau que la colere céleſte lui pût envoyer. Combien de gens qui avoient réſiſté à la maladie de l'Hombre, ſont emportés par la Baſſette? Madame d'H... eſt malheureuſement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'allarma; car les Amans, comme vous ſçavés, ſont bien délicats. J'eus des preſſentimens funeſtes, je priai la Dame de me faire des ſermens qui me raſſuraſſent ſur la Baſſette, je lui fis prononcer

contre elle des malédictions qui vous feroient dreſſer les cheveux à la tête, ſi j'oſois vous les répeter, & huit jours après la voilà qui prend pour la Baſſette une paſſion démeſurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un viſage enflammé & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpece d'opération magique qui s'y paſſe devant eux; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriés pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus brouillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze Enfans, ou quinze années, & ce jeu-là peut être appellé l'Art de vieillir en peu tems. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre la Baſſette chés elle, elle étoit ſeule effectivement. mais elle avoit des jeux de Baſſette devant elle, & méditoit profondément ſur la ſuite des Cartes. Elle me regardoit d'une vûë égarée, & il ne ſortoit de ſa bouche que des *Alpiou*, & des *ſept & le va*; quels mots en amour! Jugés s'il y auroit une conſtance qui pût

être à l'épreuve de tout cela ; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent manieres, mais comment me vanger de la Baſſette ? Il lui faut céder ce que j'aime, ſans eſperer de m'en pouvoir reſſentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, eſt de prendre pour mon Rival un certain homme d'aſſés mauvaiſe mine juſqu'à préſent inconnu, qui vient tailler chés Madame d'H... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par leſquels elle s'aſſure de lui pour l'après-dînée. Il eſt bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour ſon Rival. Mais enfin c'eſt toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on ſera de mauvaiſe humeur, & cela vaut mieux que rien.

AU MESME.

LETTRE XXXVI.

JE ſuis vangé de Madame d'H... Elle a fait de groſſes pertes qui l'ont épuiſée, & même elle s'eſt ſi bien échauffé la poitrine au Jeu, que ſon Medecin vient de la condamner au lait d'Aneſſe. Malade & ſans argent, elle ſonge à me rappeller, ſa maiſon eſt devenuë fort tranquille, & ſi je veux, les deux perſonnes qui y ſeront les plus aſſiduës, ſeront l'Aneſſe le matin, & moi le ſoir. Mais je délibere quelque fois ſi je dois renouer; c'eſt une tête qui a tourné dès que la Baſſette s'eſt préſentée à elle, elle m'a planté là avec une légereté & une promptitude merveilleuſe; & ſi je lui retrouve plus de calme dans l'eſprit, elle le doit à l'Aneſſe. En vérité je ſuis fort bleſſé de cette idée-là. Elle fût donc devenuë tout-à-fait folle, s'il n'y eût point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours,

c'en étoit fait. J'aurois aſſés d'inclination à attendre qu'elle ſe fût entierement rétablie, & que le lait de cette pauvre Bête ſe fût changé aux Lis & aux Roſes dont ſe compoſe le viſage d'une Déeſſe; mais s'il faut qu'elle ſe chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aneſſe ne lui profitera point; ainſi je crois après tout que ce ſera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interêt que moi. Si nos ſoins réuſſiſſent, elle redeviendra fort aimable, ſur-tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans ſon eſprit, & en auront chaſſé l'agitation ridicule que la Baſſette y produiſoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE XXXVII.

J'Apprens que vous êtes bien embarraſſée, ma chere Couſine, & que vous n'avés guere de ſujet de l'être. Où eſt, je vous prie, la difficulté? Mr le Mar-

quis de la F... veut vous épouſer ſecrettement, & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti-là. Vous voudriés qu'il y eût trois Bans prononcés haut & clair, enſuite des Fiançailles dans les formes, & puis des Nôces où tous les Parens vinſſent dire des ſottiſes; ma foi, je croi que vous vous moqués. Il y a bien d'honnêtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſés ſujettes à interprétation, quelquefois ſur rien, à la maniere de l'Âge d'or, où l'on ne ſçavoit ni lire ni écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de Contrat. Pour vous, vous aurés Contrat & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que c'en ſeroit trop. Voulés-vous que la cérémonie, pour être dans toute ſon étenduë, mette en péril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monſieur de la F... à qui ſa vieille folle de Tante, qui vous haït à la mort, pourra jouer un tour ſi elle ſçait qu'il vous ait épouſée? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenante que d'avoir peur d'un Mariage ſecret; & au contraire, avec cette vertu que

vous avés, vous ne devriés jamais vous réſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde qu'en tel tems vous rendriés Monſieur tel Maître de votre perſonne. Comment pourriés-vous vous montrer après cela? Comment ſoutenir les regards des honnêtes Gens, qui ſçauroient à point nommé les actions libertines que vous auriés deſſein de faire, ou que vous auriés faites? Ayés plus de pudeur, ma chere Couſine, vous ne ſçavés peut-être pas de quoi il eſt queſtion, & delà vient que vous auriés tant d'envie de n'en pas faire miſtere; mais ſi vous le ſçaviés une fois, je ne croi pas que vous vouluſſiés que perſonne vous en crût capable; ſur-tout je ne croi pas que vous en puſſiés faire la confidence à un perſonnage auſſi vénérable qu'un Prêtre, vous ne la feriés ſans doute qu'à Monſieur le Marquis, parce qu'il ſeroit l'homme du monde le mieux diſpoſé à vous pardonner vos foibleſſes. Trouvés donc bon que l'on vous redreſſe un peu ſur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriés avoir d'être mariée au vû &

au ſçû de tout le monde. Vous ſerés Madame de la F... & on vous appellera Mademoiſelle d'Her... Vous ſerés encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le ſeront peut-être. Vous pourrés n'entendre point certaines choſes que des indiſcrets diſent quelquefois, & il vous ſera permis d'en rougir, au lieu que ſi votre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous priſſiés un air un peu moins innocent, & plus capable; enfin vous conſerverés toutes les minauderies de Fille, cela ſera délicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'aſſés ſouvent elle leur doit tout ce qu'elle eſt. Vous pourrés les mettre en uſage à l'égard de Monſieur de la F... même vous ſerés une demi-Fille pour lui; & tant que vous ne porterés pas ſon nom, il vous reſtera quelque ſorte de droit d'être un peu plus compoſée, & plus réſervée à ſon égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propoſe, qui aſſurément doivent vous tenter. Ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus ſolidement, c'eſt

la ſucceſſion de la vieille Tante qu'il faut conſerver ; vous aurés dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque tems le nom de Marquiſe de la F . . . quoique vous en faſſiés les fonctions. Je croi, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce parti, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquiſe de la F . . . ſans en porter jamais le nom.

A LA MESME.

LETTRE XXXVIII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuſe dans votre petit Mariage clandeſtin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriés jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute votre vertu vous ne laiſſés pas de vous trouver embarquée. Vous ſçavés de quel prix & de quel agrément eſt la difficulté de ſe voir, & la néceſſité d'y apporter beaucoup de

précautions. Vous avés le plaiſir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avés attendu toute la journée, que vous avés quelquefois craint qui ne pût ſe débarraſſer des obſtacles qu'il rencontreroit, à qui vous avés laiſſé une porte entre-ouverte de votre propre main ; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre ſans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maiſon. C'eſt être née coëffée, que de ne ſe point départir de cette ſévere ſageſſe dont vous faites profeſſion, & d'éprouver ces ſortes de délices, c'eſt-à-dire, de raſſembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignés ſeulement que la vieille Tante ne meure ; il vous en reviendroit dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriés, Mr le Marquis & vous, en ceſſant d'être contraints. Le Mariage clandeſtin eſt le moins Mariage, & par conſéquent le meilleur ; vous ne ſerés que trop tôt en plein Mariage, où vous aurés le loiſir de regretter votre premier état : alors vous connoîtrés la langueur, l'ennui, les bâillemens réci-

proques, & tous les autres fruits de l'entiere liberté, & vous voudriés de tout votre cœur avoir reſſuſcité la vieille Tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût ſi utile à une perſonne qu'elle aime auſſi peu que vous? Elle ſe pendroit, ſi elle le ſçavoit. Je fais réflexion ſur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on eſt vieux on eſt toujours attrappé par les jeunes gens de quelque maniere que ce ſoit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant ſa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne mériteriés pas les plaiſirs, & après ſa mort, pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laiſſera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA F...

LETTRE XXXIX.

VOtre avanture, Monſieur, ou plûtôt celle de Madame la Marquiſe de la F... eſt toute des plus plaiſantes à mon ſens. On a pris tous les ſoins & toutes les précautions du monde pour cacher une groſſeſſe, jamais Fille n'a plus ſouffert que ma pauvre Couſine; enfin la Nourrice eſt arrêtée, le voyage ſe fait à la Campagne ſous des prétextes qui avoient épuiſé tout votre eſprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos meſures. Ils ſont tous deux réſolus à ſéjourner en ce monde-ci; une ſeule Nourrice ne leur peut ſuffire, & la néceſſité d'en trouver une ſeconde évente le ſecret dans tout le Village, voilà le plus burleſque malheur qui vous pût arriver. Ne deviés-vous pas ſonger auſſi qu'un Mariage clandeſtin n'eſt

n'eſt pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux ? Si le Roi vouloit beaucoup peupler ſon Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croi même qu'on ne verroit quaſi plus naître de Filles ; vous n'en aurés apparemment qu'après la mort de Madame votre Tante, & alors auſſi vous n'aurés qu'un Enfant à la fois ; mais juſque-là il faut que la vertu du Mariage clandeſtin opere. Votre ſecret étant en péril par la fécondité ineſperée de Madame de la F... vous avés parfaitement bien fait de prendre les devants auprés de Madame votre Tante, & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite avanture à Mademoiſelle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aiſément qu'elle haït beaucoup la Demoiſelle ; & étant une fois prévenuë, elle ne lui fera de ſa vie l'honneur de croire qu'elle puiſſe être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquiſe qui eſt à plaindre, il faut que ſa pudeur ſe faſſe bien à la fatigue, Mariage clandeſtin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui ſera reçû peut-être chés de

certaines gens ; voilà bien des affaires à ſoutenir. Il y a quelque Démon malicieux qui en veut aux perſonnes qui ſe piquent de ſageſſe, c'eſt lui qui lui joue de ces ſortes de tours-là ; il eſt vrai auſſi qu'il eſt fort redouté, & qu'on ne s'expoſe guere à ſa colere. Que ſert à ma Couſine toute ſa pruderie ? Ne la voilà-t-il pas deshonorée pour le Chevalier . . . qui n'y a pas grand'part, & qui pourtant, vain comme il eſt, aidera de tout ſon pouvoir à l'Hiſtoire quand il viendra à la ſçavoir ? Si j'étois en votre place, je craindrois que par l'expérience, la Marquiſe de la F . . . ne vint à ſe dégoûter de la vertu. Il eſt vrai pourtant que comme c'eſt principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à ceſſer de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER..:

LETTRE XL.

VOtre Mari ſe plaint de vous, & très-ſérieuſement, & il a raiſon. Il dit que vous ne joués plus bien le perſonnage de Fille, & qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que vous avés eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre avanture, vous êtes bien aiſe qu'on vous croye mariée; mais ſérieuſement que vous importe? Vous n'avés plus d'honneur, c'eſt celui de votre Mari, & de-là vient qu'il y a aſſés de Femmes qui ne ſe mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font eſt plus ſur le conte de leurs Maris, que ſur le leur. Mais on ne ſçait ſi vous en avés un. On le ſçaura quelque jour; & en attendant, ſi j'étois en votre place, je pren-

drois plaiſir à jouir des avantages d'une réputation douteuſe, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmi les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous ſerés de ces deux mondes différens ſi vous voulés, juſqu'à la déclaration de votre Mariage; car quand vous en ſerés une fois venuë là, & que vous aurés repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & aſſurément vous y perdrés; leur monde eſt le plus joli. Si vous étiés charitable, vous ſongeriés qu'à l'heure qu'il eſt il y a quelques perſonnes tendres & fragiles qui ſe flattent que vous n'êtes point mariée, & qui ſur votre exemple ſe conſolent d'une fécondité qui n'a peut-être pas été ſi grande que la vôtre; ne leur enviés point cette conſolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquiſe de la F... on le croit déja aſſés, & on eſt aſſés diſpoſé à vous rendre juſtice. Le Chevalier... lui-même, à qui Monſieur le Marquis s'étoit aviſé de donner les deux enfans, quoiqu'il ait été d'abord aſſés flatté de ce bruit, & qu'il l'ait reçû avec toute la modeſtie capable de le

confirmer, n'a pourtant oſé s'y jouer long-tems ; il a fait réflexion que la choſe ne ſeroit pas toujours douteuſe, que vous ne vous gouverniés pas de ſorte que ſa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de votre conduite, & qu'il viendroit quelque éclairciſſement fâcheux pour ceux qui ne ſe ſeroient pas aſſés défendus d'adopter les enfans d'autrui ; il a donc pris le parti de nier de la bonne ſorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui ſoit crû. Repoſés-vous ſur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettés point en peine d'y aider. Vous êtes bienheureuſe que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frappée & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier... ne ſe ſoit pas aviſée de craindre que vous fuſſiés ſa Niéce ; mais n'en faites pas trop, ſoyés encore quelque tems ſans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerés tant qu'il vous plaira. Ce ſera une belle choſe à voir quand vous aurés lâché la bride à toute votre ſageſſe.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XLI.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoi vous m'avés fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerés, mais beaucoup plus de cette derniere eſpece. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avés l'air trop doux; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avés l'air trop fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconveniens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſçavés pas quelle ſorte d'habillement c'eſt, informés-vous-en, on vous le dira. Il eſt vrai que cet habillement-là eſt difficile à ſoutenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y paruſ-

ſent avec avantage ; mais ne vous mettés pas en peine, je vous répons qu'il vous ſiéra bien. Il eſt fort galant, & en même tems fort ſimple, deux choſes qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un même habit ; ces Iroquoiſes entendent bien comment il faut ſe mettre. Il m'eſt venu une petite imagination qui pourra ſervir à orner le Tableau, c'eſt que comme les Iroquoiſes, auſſi-bien que Meſſieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne ſera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerés quelqu'un par maniere d'amuſement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoiſe que vous aurés, & avec votre caractere. Voilà, Mademoiſelle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus galant & de plus convenable ; je vous avouerai que je ſuis fort content de l'invention qui eſt particuliere, & je croi que vous le ſerés auſſi quand vous y aurés bien penſé.

A LA MESME.

LETTRE XLII.

JE ne diſconviendrai point, Mademoiſelle, qu'aprés la figure d'Iroquoiſe que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne ſoit celle de Flore que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous ſerions bienheureux ſi vous vouliés vous en contenter, & ne régner que ſur les Roſes & les Violettes. Ne fera-t-on point paroître dans le Tableau le Zéphire votre Amant? Vous devés vous en accommoder aſſés, il n'eſt propre qu'à des fonctions légeres, & qui ne vous allarmeront pas; le plus grand déſordre qu'il vous cauſera, ſera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre Robe, & de ſe gliſſer adroitement entr'elle & vous; mais comme cela ſe fera ſans ſcandale, & qu'il n'y paroîtra preſque pas, je ne croi pas que vous le trouviés mauvais. Enfin puiſque

vous

vous dites ſouvent que vous n'aimés pas les Amans ſi ſolides ; le Zéphire ſera juſtement votre fait ; cependant quand vous aurés tâté quelque tems d'un Dieu ſi frivole, j'eſpere que vous en reviendrés aux ſimples Mortels, quoiqu'ils ſoient un peu plus groſſiers. J'ai bien envie de ſçavoir comment votre Peintre réuſſira à votre Portrait, ſon entrepriſe eſt hardie ; il y a tant de graces ſur votre viſage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier ; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la ſimplicité qui eſt dans votre air, un autre pour la fineſſe qui y brille ; mais de prétendre les peindre toutes enſemble, douceur, fierté, ſimplicité, fineſſe, & tout le reſte, je ne croi pas que cela ſe puiſſe ; je ne ſçai ſeulement pas par quel hazard la nature a pû faire un mélange ſi heureux, ni comment dans votre perſonne elle a ſi bien proportionné la doſe de chaque agrément. Elle ſeroit bien empêchée à en faire autant une ſeconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine ; quand il ſongera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avés, un autre

lui échappera, ſon pinceau en laiſſera paſſer aſſurément quelques-uns ſans les repréſenter, au lieu que mon cœur n'en laiſſe paſſer aucun qui ne ſoit vivement ſenti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un conte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là eſt un peu dangereux.

A LA MESME.

LETTRE XLIII.

NE l'avois-je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautés de votre viſage qui ne ſe laiſſeroient point peindre? Je les connois, elles ne ſont pas ſi aiſées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne faſſe d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre Portrait qui a été vû chés lui, & qu'il prétend qui eſt le plus beau du monde, parce qu'en le voyant, Mr l'Envoyé de... eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille. Un Allemand

auroit grand tort, s'il ne ſe rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il falloit que vous les employaſſiés tous contre lui. Le voilà fort aſſidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriés qu'à faire porter votre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriés venir de toutes parts des Envoyés qui ne ſeroient que pour vous; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des Négociations, qu'à la vérité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque deſſein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre Portrait aux Ambaſſadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître, & que cela faſſe une diverſion. Votre beauté eſt ſi fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet ſur les Africains que ſur les Allemands. Ne prendriés-vous point plaiſir à aller faire enrager tout le Serrail du Roi de Maroc, & à lui rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimés à faire des malices, celle-là ſeroit aſſés jolie; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là, que

d'aller ſe faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MESME.

LETTRE XLIV.

A Quoi ſert de feindre ? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſés honteux qu'une ſi ſage Déeſſe vous rebute ; mais enfin depuis Caliſto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris réſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nimphes, parce qu'elle les croit toutes ſujettes à caution ; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne lui conveniés pas. Venus d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une maniere riante & agréable. Vous n'aurés point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtriſſeures univerſel-

les ; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit ; il y a de la peine par-tout, mais du moins quand vous garderés le lit de par Venus, elle vous aura fourni d'avance de quoi vous conſoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriés pas payée de l'incommodité que vous ſouffrés préſentement. Abandonnés donc ce mêtier-là, ſi vous m'en croyés, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous euſſiés pû voir comment vous vous prépariés à la Chaſſe, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviés raſſemblé toutes vos graces naturelles & acquiſes, vous aviés pris un air vif, animé, & tout-à-fait aimable ; vous aviés redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été queſtion de tout cela pour prendre un Liévre. C'eſt que vous ne connoiſſés qu'une ſorte de chaſſe, & que vous vous imaginés que ce qui vous a réuſſi avec les hommes, vous doit réuſſir auſſi avec les bêtes. Contentés-vous de la premiere ſorte de captures, vous n'entendés que celle-là. D'une converſation où vous

aurés pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite, on ne vous rapportera point dans un Caroſſe toute meurtrie & toute briſée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chaſſe, où vous ne prîtes rien.

A LA MESME.

LETTRE XLV.

JE ne doute pas, Mademoiſelle, que ce ne vous ſoit une grande conſolation dans votre mal d'avoir un Medecin auſſi appliqué que... Il ne s'eſt pas contenté de voir tout le côté ſur lequel vous étiés tombée, il a voulu abſolument qu'on lui montrât l'autre auſſi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtriſſeures par contre-coup, & Dieu merci il n'y a rien trouvé; mais enfin cela eſt toujours d'une grande exactitude. Pour moi, je conſeillerai à toutes les jeunes & jolies perſonnes de prendre ce Medecin-là. Je ne ſçai quelle récompenſe il aura pour avoir guéri vos bleſſures; mais je tiens que de les avoir

vûës, c'eſt déja une récompenſe ſuffiſante. Je m'informerai à lui de quelques particularités touchant votre perſonne, dont je croi qu'il n'y a point d'autre mortel qui puiſſe parler. Apparemment vous ne l'avés pas obligé fort étroitement au ſecret, & l'y euſſiés-vous obligé le plus étroitement du monde, vous étes trop belle pour que le ſecret vous dût être gardé. Ce n'eſt pas pourtant que j'aye beſoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits ſur cette admirable Figure; vous voilà. J'ai appris une choſe que je vous avouë que je n'euſſe jamais cruë; je ne m'attendois point que dans les endrois écorchés, il y dût jamais revenir une auſſi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer ſi bien deux fois de ſuite à faire une peau? Cependant on m'aſſure que la ſeconde eſt tout auſſi belle qu'étoit la premiere; vous avés une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes ſortes d'accidens. Je croi, Dieu me pardonne, que ſi vous aviés perdu un œil, il vous en reviendroit à la place un autre auſſi beau. Faites déſormais

tout ce qu'il vous plaira, Mademoiſelle, retournés à la chaſſe, montés à cheval, tombés-en, il n'y a craindre que pour votre vie, votre beauté eſt en ſûreté tant que vous vivrés. S'il vous étoit reſté de cet accident-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'euſſent eu leur agrément ?

A MONSIEUR de F...

LETTRE XLVI.

J'Ai paſſé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ſes nouvelles. Vous allés être ſurpris d'apprendre que fait comme vous le connoiſſés, il eſt l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'eſt qu'il eſt aſſés naturel pour en être ſurpris lui-même. Toutes les Femmes éblouies de l'éclat de ſa dignité, lui font les yeux doux, & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout ſon cœur de ſe voir devenu tout-à-coup les délices de toutes les

Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui ſans cela le ſeroit aſſés : il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr le Gouverneur, mais depuis ce tems-là on ne fait plus que médire & que plaiſanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joüe dans tout cela un fort bon perſonnage, l'amour ne lui a jamais été rien, ſa paſſion dominante eſt la raillerie, & il reſſemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers lui, & il recule fondé ſur ſa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ſes regards, ni ſes penſées ſur de ſi belles perſonnes, il leur avouë avec une ingénuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui eſt encore plus laide que lui, dont il ait pû obtenir quelque choſe. Sur cela on lui tient des diſcours généraux contre la beauté des hommes ; & il prétend même qu'une fort jolie Créature ayant été aſſés naïve pour lui dire en rougiſſant & en baiſſant les yeux qu'il n'étoit point ſi laid, il le lui ſoutint, & le prouva par le dénombrement de

toutes ſes laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers ſur lui, parce qu'elle a été Maîtreſſe du précedent Gouverneur; il dit qu'elle a conſervée de ſon ancienne élevation des manieres hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne ſont pas ſtilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne ſont pas dignes de lui. Mais les autres auſſi ſe ſervent de cette raiſon-là même pour l'exclure du rang où elle aſpire, & on inſinuë ſouvent à Mr le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les reſtes de ſon prédeceſſeur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un ſi laid Perſonnage, & qui même ne fait que s'en moquer! Je voudrois que vous euſſiés été des converſations que nous avons euës ſur ce ſujet en beuvant enſemble. Je n'ai jamais vû ſon ſtile burleſque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompenſe de ſes ſervices, que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fourniſſent une ample matiere de ſe réjouir. Il n'y a en ce païs-là que les hommes qui ſoient ſages; car je n'en ai pas vû un ſeul touché de l'honneur

d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR de LAS...

LETTRE XLVII.

N'Empêcherés-vous point votre Ami de faire la folie à laquelle il ſe prépare? j'en tremble, par l'interêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a ſurmonté tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon Mariage, & qu'il eſt enfin poſſeſſeur de la Belle . . . il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, réſolu d'y paſſer ſa vie avec elle ſeule, & jaloux de partager ſa vûë avec d'autres? Quel tranſport eſt-ce-là? Le plus adorable objet qui ſoit dans l'Univers ne ſe peut-il pas bien poſſeder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce tems-là que la retraite & la ſolitude lui ſoient néceſſaires pour jouir pleinement de ſon bonheur, on ſouffrira qu'il ſe retire dans les

déſerts avec ſa Nimphe ; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court ; mais enfin il ne faut pas conter ſur un commencement de Mariage, la ſuite y reſſemble trop peu. Dites-moi, s'il vous plaît, ils ſeront deux à cette Campagne ; s'ils ne ſont tous deux également charmés, la Campagne ne vaudra rien. Eſt-il ſûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouſer ? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui ? il faudroit pour ce qu'il fait, pouvoir répondre & de ſoi & d'un autre, & la moitié de cela, qui eſt la plus aiſée, eſt encore au-deſſus de la force humaine ; il ne ſonge pas qu'une ſolitude, où il ſera continuellement avec ce qu'il aime ſans aucune diſtraction, uſera ſa paſſion en moins de rien, elle ſera plus épuiſée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de ſéjour à la Ville. Ce n'eſt pas ainſi que les paſſions doivent être conduites, il faut étendre leur durée avec adreſſe, & les faire filer, pour ainſi dire, autant qu'on peut, en ſe ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guere cet art-là.

Pour moi je m'en ſers, & m'en trouve bien.

AU MESME.

LETTRE XLVIII.

VOus ſouvient-il de ce que je vous mandai il y a deux mois ? Je trouvai hier votre Ami à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laiſſé ſa femme à la Campagne. Il eſt vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours ; mais voulés-vous gager que cette petite affaire ira lentement ? J'ai déja connu ſon refroidiſſement à ſes manieres de parler, elles ſont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne ſont pas ſoutenuës du même air. Il étoit aiſé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer ſon contentement, maintenant il ne ſe ſert que par habitude de ſes anciennes expreſſions ; il dit froidement des choſes

vives, & en vérité il ne les dit que pour ſe ſauver du deshonneur d'un changement ſi prompt. Il ſent lui-même cette différence, & évite une matiere qui étoit il y a quelque tems la ſeule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus ſi amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'Amour quelques termes peu reſpectueux; il lui donne les noms de folie, d'entêtement, corrigés à la vérité, par quelques Epithetes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toujours ainſi. Je le plains; il s'eſt engagé non ſeulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public, à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoutumât à la diminution de ſa tendreſſe, & lui fît quartier; mais le Public qui n'y a nul interêt ne lui en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à ſa campagne; s'il y manque, comme aſſurément il y manquera, Dieu ſçait les plaiſanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir ſéjourner à Paris, je lui conſeillerois de s'y rétablir inſen-

ſiblement, en prenant d'abord un Appartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maiſon. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & preſque demandant grace. Quelle folie auſſi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par-tout, *je ſuis amoureux pour le reſte de ma vie, je n'ai plus beſoin du commerce des hommes !*

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE XLIX.

NE doutés point, Mademoiſelle, que je n'aye été charmé de la maniere dont vous vous tirâtes hier de la périlleuſe converſation que vous eûtes avec cette Demoiſelle qui venoit vous livrer un aſſaut de bel eſprit. Je croi bien qu'elle ſortit, perſuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviés beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en eſtime davantage d'avoir ſçû remporter ſur elle une Victoire qui ne l'ait pas bleſſée. Il y eut de votre part la plus ingénieuſe malice du monde à lui

laiſſer avoir de l'eſprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choſes ſimples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ſes hautes idées, ſi elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus ſpirituelle, ni même plus belle, parce qu'une crainte ſecrette de vous laiſſer ſurpaſſer anima vos yeux & votre viſage, & que l'application que vous aviés à jetter du ridicule ſur de ſi beaux diſcours, rendit votre air plus fin. Juſqu'à préſent quand j'ai été touché de quelqu'un, je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit, j'avois regret à laiſſer imparfaite une belle idée qui devoit régner dans mon eſprit, & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foi, je ne vous donne rien, vous êtes la premiere perſonne que j'aye aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ſes charmes. Auſſi je ne pourrai me vanger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lorſque je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours bon

bon contre mes reſſentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la conſolation de vous trouver moins aimable, quand même j'aurai le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me ſemble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais, mais enfin je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai. Rien que de vrai en amour ! Cela n'eſt preſque pas concevable, il falloit que je fuſſe déja bien fou quand je vous fis une ſemblable promeſſe. Si jamais vous permettiés à ma raiſon de revenir un peu, je vous déclare que je prétendrois bien recommencer à mentir ſelon la coutume de la vraie galanterie. Juſques-là, je ne ſçai combien d'artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je ſçavois aſſés bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces manieres vives qui ſéduiſent, & j'ai vû plus d'une aimable perſonne ſe paſſionner à mes repréſentations ; mais je renonce avec vous à tout mon acquit, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne ſoit vrai ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir

mes autres paſſions ſe comparer à celle-ci !

A LA MESME.

LETTRE L.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire ſi rude que le vôtre. Quoi ! vous dites qu'il n'eſt pas poſſible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué juſqu'à préſent trop de plaiſir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me ſois ennuyé un ſeul moment ? Vous prétendés que cela n'eſt pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manieres. En vérité je ſuis bien malheureux ; il ne me ſera point permis de ne me point ennuyer, lorſqu'effectivement je ſuis le plus content du monde ! Comment voudriés-vous que je fiſſe ? Il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me ſont encore nouveaux, & de la maniere dont vous les ſçavés renouveller, & les faire ſucceder les uns aux autres, vous en avés encore pour plus de vingt ans,

ſans tomber dans aucune répetition de charmes. Attendés que ce tems-là ſoit paſſé, je tâcherai de faire alors ce que vous ſouhaités de moi, je m'ennuyerai; il me ſemble que c'eſt-là ſe mettre à la raiſon. Je ſçai bien que ce qui rend l'amour de ſi peu de durée, c'eſt qu'on le pouſſe toujours au de-là du naturel. On veut être, par exemple, dans une extaſe perpetuelle auprès de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulés ménager ma tendreſſe, en lui accordant la permiſſion de ſe relâcher quelquefois. Le motif eſt obligeant, & vous pouvés croire que j'en ſens bien le prix; mais enfin, Mademoiſelle, il n'eſt pas poſſible d'avoir la complaiſance de s'ennuyer avec vous. Cherchés qui vous faſſe ſa Cour à ce prix-là. Je doute que Deſ... même, Perſonnage ſi ennuyé, & ſi ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEV. de L...

LETTRE LI.

VOus êtes donc ſur le point d'épouſer l'aimable Dévote, à qui vous faites la Cour depuis ſi long-tems, & vous renoncés pour elle à l'Ordre de Malte? Vous alliés vous faire un bon Religieux, & vous avés changé ces penſées pieuſes en des deſſeins de Mariage. Voilà comme les belles Dévotes ſont dangereuſes pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne faſſe pas conſcience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous euſſiés ſoutenu les interêts toute votre vie contre les Othomans; car vous ne vous ſouvenés plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous déſormais qu'ils ne faſſent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas ſongé à cela; mais ſi je vous voulois du mal, je lui repréſenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre Mariage. Peut-être auſſi croit-

elle en vous épouſant, & en vous convertiſſant, faire une Caravane auſſi glorieuſe à la Chrêtienté, que toutes celles que vous euſſiés faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne ſeriés-vous pas bien embarraſſé, ſi au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Nobleſſe, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiſelle de G... vous demandoit vos preuves de dévotion, avant que de vous recevoir pour ſon Mari? Je ne croi pas que vous en ayés d'autres juſqu'à préſent que votre tendreſſe pour elle, mais apparemment elle ſe contente de cette preuve-là, & en attendant qu'elle vous inſpire un amour divin, elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inſpiré. Les Dévotes ſçavent bien aller à leurs fins: je gage que celle-ci, ſous prétexte de vouloir vous convertir, vous aime, & que dans tous les ſermons qu'elle vous fera, la vertu de fidélité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'inſtrument de votre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſure qu'aucune converſion n'eut jamais un inſtrument plus agréable, &

qu'il y auroit dans le monde bien plus de Dévots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Dévotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtés-vous d'empêcher qu'on ne puiſſe plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L.

LETTRE LII.

LA nouvelle que vous m'apprenés eſt fort plaiſante. Quoi ! Mademoiſelle de S. P. eſt mariée ? je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je vois, en uſe en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont ſervi. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura-t-il, qui ſur l'exemple de Mademoiſelle de S. P. négligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par ſa ſeule valeur ſera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aſpireront à la même élevation ; & la Belle dont nous parlons va faire au-

tant de Demoiſelles de bonne volonté, qui ſe flatteront d'attrapper à la fin un Mari. Il faut qu'elle ait eu de l'eſprit pour choiſir juſte entre tous ſes Amans, celui qui étoit capable de l'épouſer. Elle ne s'eſt point amuſée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos, il y a bien des perſonnes dont elle n'eſt pas trop eſtimée, qui n'auroient pas l'adreſſe d'en faire autant. Ce pauvre Monſieur . . . eſt à plaindre d'avoir été le ſeul qu'elle ait jugé digne de ſa vertu; il eſt vrai pourtant qu'il ſe l'eſt attiré par ſa ſottiſe naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle ſe diſtinguât. Je ris quand je ſonge à ce que vous me dîtes, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des raviſſemens de deux mois, & qu'un jour qu'il ſe hazarda à lui baiſer le bras, cette fiere Perſonne le menaça de le bannir pour jamais de ſa préſence. Je ſuis bien perſuadé préſentement qu'il ne faut que ſçavoir placer les choſes; ces rigueurs-là étoient aſſés ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à ſe ſoumettre au rigou-

reux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu ſon Mari le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait; le bonheur qu'elle lui pouvoit donner, avoit beſoin d'aſſaiſonnement.

A MADEMOISELLE de V...

LETTRE LIII.

JE vous vis hier ſi ſenſible à l'*Opera*, Mademoiſelle, & hors de-là vous me le paroiſſiés ſi peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laiſſés agir votre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y a rien de vrai, & vous vous contraignés avec moi, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis; je ne ſçai comment vous l'entendés, mais ce devoit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choſes touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche; ſi du Mény les diſoit, il y auroit bien des larmes verſées. Eſt-ce qu'on ne pourra vous toucher ſans vous tromper?

tromper ? Ce ſeroit une deſtinée aſſés fâcheuſe pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrois toute eſperance à votre égard. La plus jolie choſe du monde eſt une jolie perſonne comme vous, qui eſt vivante, c'eſt-à-dire qui a des ſentimens, car les ſentimens & la vie c'eſt une même choſe, & qu'eſt-ce à votre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera* ? Songés que vous ne vivrés tout au plus que trois fois la ſemaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monſieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces perſonnes infirmes qui ne ſubſiſtent qu'à force de remedes. Il faudroit aſſembler un grand nombre de gens, préparer de la Muſique avec beaucoup d'art & de peine ; faire retentir à vos oreilles je ne ſçai combien d'Inſtrumens ; & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit ſentiment ; pour moi, ſi j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme ſeul ſuffiroit pour cela, & pourvû que vous apportaſſiés de votre part de certaines diſpoſitions, vous ſeriés plus vi-

vante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne conſiſte pas à prendre de l'air dans ſes poumons, & à le rendre, elle conſiſte à prendre dans ſon cœur, & à rendre des ſentimens. C'eſt par-là que la vie de l'*Opera* eſt très-imparfaite ; vous prenés quelque choſe, il eſt vrai, mais vous ne le redonnés point ; du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne ſe ſoucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniere, puiſqu'enfin cela ſe peut.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce premier Volume.

DIALOGUES DES MORTS ANCIENS.

I. ALEXANDRE, PHRINE'.
Quels caracteres ſont le plus de bruit. pag. 5
II. MILON, SMINDIRIDE.
Sur la délicateſſe. 10
III. DIDON, STRATONICE.
Sur l'intrigue que Virgile attribuë fauſſement à Didon. 14
IV. ANACREON, ARISTOTE.
Sur la Philoſophie. 18
V. HOMERE, ESOPE.
Sur les myſteres des Ouvrages d'Homere. 24
VI. ATENAIS, ICASIE.
Sur la bizarrerie des Fortunes. 28

DIALOGUES DES MORTS Anciens avec des Modernes.

I. AUGUSTE, PIERRE ARETIN.

Sur les louanges. 32

II. SAPHO, LAURE.

S'il a été bien établi que les hommes attaquent & que les femmes ſe défendent. 39

III. SOCRATE, MONTAIGNE.

Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 44

IV. L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

Quelles morts ſont les plus généreuſes. 50

V. ERASISTRATE, HERVE'.

De quelle utilité ſont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Phyſique & dans la Medecine. 59

VI. BERENICE, COSME II. DE MEDICIS.

Sur l'immortalité du nom. 63

MORTS MODERNES.

I. ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

Comparaiſon de l'Ambition & de l'Amour. 69

II. CHARLES V. ERASME.

S'il y a quelque choſe dont on puiſſe tirer de la gloire. 76

III. ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

Sur le peu de ſolidité des Plaiſirs. 82

IV. GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRIDERIC DE BRANDEBOURG.

Sur la folie. 86

V. AGNE'S SOREL, ROXELANE.

Sur le pouvoir des Femmes. 91

VI. JEANNE I. DE NAPLES, ANSELME.

Sur l'inquiétude qu'on a pour l'avenir. 97

MORTS ANCIENS.

I. HEROSTRATE, DEMETRIUS DE PHALERE.

Que les Paſſions ſont néceſſaires. 104

II. CALLIRHE'E, PAULINE.

Qu'on eſt trompé autant que l'on a beſoin de l'être. 110

III. CANDAULE, GIGE'S.

Sur la vanité & ſur l'indiſcretion. 116

IV. HELENE, FULVIE.

Sur les grands évenemens. 121

V. PARMENISQUE, THE'OCRITE DE CHIO.

Que la raiſon eſt triſte, & même peut être inutile. 125

VI. BRUTUS, FAUSTINE.

Sur la liberté. 133

MORTS ANCIENS AVEC DES Modernes.

I. SENEQUE, SCARRON.

Si la ſageſſe qui vient de la raiſon, eſt plus ſûre que celle qui vient du temperamment. 138

II. ARTEMISE, RAIMOND LULLE.
Sur la perfection où les Hommes aſpirent. 145

III. APICIUS, GALILE'E.
Qu'il ſe peut trouver de nouvelles connoiſſances & non pas de nouveaux plaiſirs. 150

IV. PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.
Si l'amour peut être ſpirituel. 156

V. STRATON, RAPHAEL D'URBIN.
Sur les Préjugés. 163

VI. LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.
Que la gloire a plus de force que le devoir. 171

MORTS MODERNES.

I. SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.
Qu'il y a quelque choſe dans la vanité qui peut être bon. 178

II. PARACELSE, MOLIERE.
Sur la Comedie. 183

III. MARIE STUART, DAVID RICCIO.
Si l'on peut être heureux par la raiſon. 190

IV. LE TROISIE'ME FAUX DEMETRIUS, DESCARTES.
Qu'on ne ſe dégoûtera point de chercher la vérité, quoique ſans ſuccès. 194

V. LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.
Comment les grandes choſes ſe font. 201
VI. FERDINAND CORTEZ, MONTEZUME.
Quelle eſt la difference des Peuples barbares & des polis. 206

Jugement de Pluton ſur les deux Parties des Dialogues des Morts. 217

TABLE
DES LETTRES GALANTES.
PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. *A Madame de G... Déclaration d'un amour à venir.* pag. 299
LET. II. *A Monſieur du T... qui avoit un procès, & qui étoit amoureux de la femme de ſon Rapporteur.* 301
LET. III. *Au même, ſur la perte de ſon procès.* 304
LET. IV. *A Monſieur le M. de V... ſur le Chevalier... qui aimoit une Griſette.* 306
LET. V. *A Mademoiſelle de C... qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.* 308

LET. VI. *A Mademoiſelle de J... Déclaration badine d'amour.* 310
LET. VII. *A la même, ſur la fierté avec laquelle elle avoit reçû la déclaration d'amour.* 312
LET. VIII. *A la même, ſur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré.* 314
LET. IX. *A la même, ſur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 316
LET. X. *A la même, récit de ſon voyage, & des effets de l'abſence.* 318
LET. XI. *A Monſieur de C... ſur ce qu'il étudioit la Philoſophie de Deſcartes.* 321
LET. XII. *A Madame D... qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un eſprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille à laquelle il s'étoit attaché.* 324
LET. XIII. *A Mademoiſelle de J... ſur un procès qu'elle avoit contre ſon Receveur.* 328
LET. XIV. *A la même, ſur le même ſujet.* 329
LET. XV. *A la même, ſur ſon retour auprès d'elle.* 331
LET. XVI. *A la même, ſur un Rival qu'il avoit trouvé à ſon retour.* 334
LET. XVII. *A la jeune Angloiſe.* 336
LET. XVIII. *A Mademoiſelle de L. M. ſur ce qu'elle étoit ſur le point de quitter*

la Religion Proteſtante, & d'épouſer un Catholique. 338

LET. XIX. *A Madame de P. ſur ce qu'elle ne vouloit point conſentir au Mariage de ſa Fille avec un de ſes parens.* 341

LET. XX. *A Monſieur de S... ſur la diſpenſe qu'il avoit obtenuë pour épouſer Mademoiſelle de P.* 344

LET. XXI. *A Monſieur le C. D. L. R. ſur ce qu'il étoit amoureux trop triſtement.* 345

LET. XXII. *Au même, ſur ſon excès de délicateſſe en amour.* 349

LET. XXIII. *A M. le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maîtreſſe.* 352

LET. XIV. *Au même, ſur la maniere dont il vivoit avec cette Maîtreſſe qu'il n'aimoit plus.* 354

LET. XXV. *Au même, ſur la joye qu'il a d'avoir un ſucceſſeur auprès de la Maîtreſſe abandonnée.* 358

LET. XXVI. *A Mademoiſelle de T. ſur l'envie qu'il avoit de ſe venger des infidelités qu'elle lui faiſoit en aimant une Flamande.* 360

LET. XXVII. *A la même, ſur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.* 362

LET. XXVIII. *A la même, ſur le même ſujet.* 364

LET. XXIX. *A la même, ſur ce qu'elle alloit ſe marier.* 366
LET. XXX. *A la même, ſur ce qu'il ne pouvoit ſe vanger d'elle avec la Dame Flamande.* 369
LET. XXXI. *A Monſieur R... ſur un de leurs Amis, qui épouſoit une Vieille qui étoit riche.* 371
LET. XXXII. *A Mademoiſelle de C. en lui envoyant l'Extrait de ſon Baptême.* 374
LET. XXXIII. *A Monſieur R... Il lui demande s'il ſe fera aimer d'une Femme, dont la folie eſt le bel eſprit, en la confirmant dans ſa folie.* 377
LET. XXXIV. *Au même. Continuation du même ſujet.* 379
LET. XXXV. *A Madame de L. S... Récit d'un péril qu'il avoit couru ſur l'eau avec Mademoiſelle de L. S.* 381
LET. XXXVI. *A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiſelle de S. avoit fait chés lui.* 384
LET. XXXVII. *A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe.* 386
LET. XXXVIII. *A la même, ſur la mort du Singe.* 388
LET. XXXIX. *A Monſieur... en lui envoyant du Quinquina.* 390
LET. XL. *A Madame... Lettre galante*

de recommandation pour un de ſes Amis qui alloit plaider dans la Ville où elle étoit. 393

LET. XLI. *A Monſieur d'A... ſur la conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 395

LET. XLII. *A Monſieur d'O... ſur ce qu'il vouloit ſe marier contre le gré d'un Pere réſolu à le desheriter.* 399

LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais ſentimens qu'avoit pour lui la perſonne qu'il vouloit épouſer.* 402

LET. XLIV. *Au même. Conſolation ſur les obſtacles que ſon Pere apportoit à ſon mariage.* 405

LET. XLV. *A Madame d'O... Compliment ſur ſon mariage.* 408

LET. XLVI. *A Mademoiſelle de N. ſur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la premiere fois.* 410

LET. XLVII. *A Madame de N. ſur la venuë de ſa Fille à Paris.* 411

LET. XLVIII. *A la même, Récit d'une Maſquarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiſelle de N...* 413

SECONDE PARTIE.

LETTRE I. *A Monſieur d'U... ſur un Mari peu aimable, aimé par ſa Femme*

dans les commencemens du mariage. 417
LET. II. *Au même, ſur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 420
LET. III. *A Monſieur d'A... ſur une Mere âgée, que ſa fille empêche adroitement de ſe marier.* 422
LET. IV. *A Mademoiſelle de L... qui eſt la jeune Demoiſelle de la lettre précédente, ſur ce qu'il avoit feint, pour l'alarmer un peu, de faire la cour à ſa Mere.* 425
LET. V. *A Madame... Hiſtoire d'un homme, qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait ſemblant de vouloir mourir de faim.* 427
LET. VI. *A Monſieur d'E... ſur les viſites qu'il avoit renduës à Mademoiſelle de V... Penſionnaire dans un Couvent.* 432
LET. VII. *Au même, ſur ce qu'il avoit envoyé Cirus à Mademoiſelle de V...* 434
LET. VIII. *A Mademoiſelle de ... ſur ce qu'il prenoit ſoin de lui former l'eſprit, & ſur la tendreſſe qu'il commençoit à avoir pour elle.* 437
LET. IX. *A Monſieur d'E.... ſur ce qu'il s'étoit brouillé au Couvent où étoit Mademoiſelle de V... pour quelque choſe de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuſe.* 440
LET. X. *A Mademoiſelle de V... ſur ce*

qu'elle alloit entrer dans le monde. 442
LET. XI. *A Monſieur le Chevalier du B... ſur ſon attachement pour une perſonne laide, âgée, mais qui avoit de l'eſprit.* 445
LET. XII. *Au même. Continuation du même ſujet.* 448
LET. XIII. *Au même. Exhortation à céder à un Rival qu'il avoit.* 451
LET. XIV. *A Monſieur..... Plainte d'aimer une perſonne trop mélancolique & trop paſſionnée.* 453
LET. XV. *Au même. Expedient dont il s'étoit ſervi pour abandonner honnêtement une Maîtreſſe mélancolique.* 455
LET. XVI. *Au même. Plainte des mauvais ſuccès de cet expedient.* 458
LET. XVII. *A Monſieur d'E... Récit de ce qui ſe paſſa la premiere fois que Mademoiſelle de V... alla à l'*Opera. 460
LET. XVIII. *A Moſieur d'E... Il l'invite à venir voir Mademoiſelle de V... jouer du Thuorbe.* 464
LET. XIX. *Au même. Hiſtoire d'un Bal, où Mademoiſelle de V. avoit cauſé de grands évenemens.* 466
LET. XXI. *A Monſieur de S... ſur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouſer ſa Femme.* 472
LET. XXII. *A Monſieur du P... ſur le mariage du Comte d'... avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire pren-*

dre des manieres de Comteſſe. 475
LET. XXIII. *Au même, ſur le chagrin du Comte d'... de n'avoir que des Filles.* 477
LET. XXIV. *A Monſieur d'E... Il marque l'embarras où il eſt de ce qu'on le veut marier très-avantageuſement.* 480
LET. XXV. *Au même. Il marque la joye qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre ſon mariage.* 483
LET. XXVI. *A Monſieur de ... ſur une Vieille que ſon Amant avoit battuë.* 486
LET. XXVII. *A Mademoiſelle de V... lorſqu'elle avoit la petite Verole, & qu'il lui avoit enſeigné un Remede qui la devoit empêcher d'être marquée.* 488
LET. XXVIII. *A la même, ſur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Verole.* 490
LET. XXIX. *A Monſieur d'A.... Compliment ſur la mort de ſon Beaufrere.* 493
LET. XXX. *A Monſieur des T... Il lui raconte en quel embarras eſt ſa Famille ſur une Niéce qu'il a nouvellement mariée, qui ne ſe veut point acquiter de ſes devoirs.* 494
LET. XXXI. *Au même. Mauvais ſuccès d'un artifice dont il s'étoit ſervi pour réduire ſa Niéce.* 497
LET. XXXII. *Au même. Comment des vapeurs qu'a euës ſa Niéce l'ont réduite.* 500
LET. XXXIII. *A Monſieur de L... ſur le*

mariage d'un homme qui avoit toujours fait profeſſion de mépriſer les Femmes. 503

LET. XXXIV. *A Monſieur de B... Hiſtoire d'un mari goûteux qui avoit retiré ſa femme de la galanterie.* 505

LET. XXV. *A Monſieur Deſ... Il lui conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle paſſoit ſa vie à jouer à la Baſſette.* 509

LET. XXXVI. *Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Baſſette, de ſe mettre au lait d'Aſneſſe, & de ſonger à le rappeller.* 512

LET. XXXVII. *A Mademoiſelle d'Her... Exhortation à ſe marier ſecrettement avec le Marquis de la F...* 513

LET. XXXVIII. *A la même. Conjouiſſance de ſon mariage ſecret.* 517

LET. XXXIX. *A Monſieur le Marquis de la F... ſur deux enfans nés à la fois, qui avoient découvert le mariage ſecret.* 520

LET. XL. *A Mademoiſelle d'Her... ſur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir ſon mariage.* 523

LET. XLI. *A Mademoiſelle de V... ſur le choix de l'habillement qu'on lui devoit donner dans un Portrait.* 526

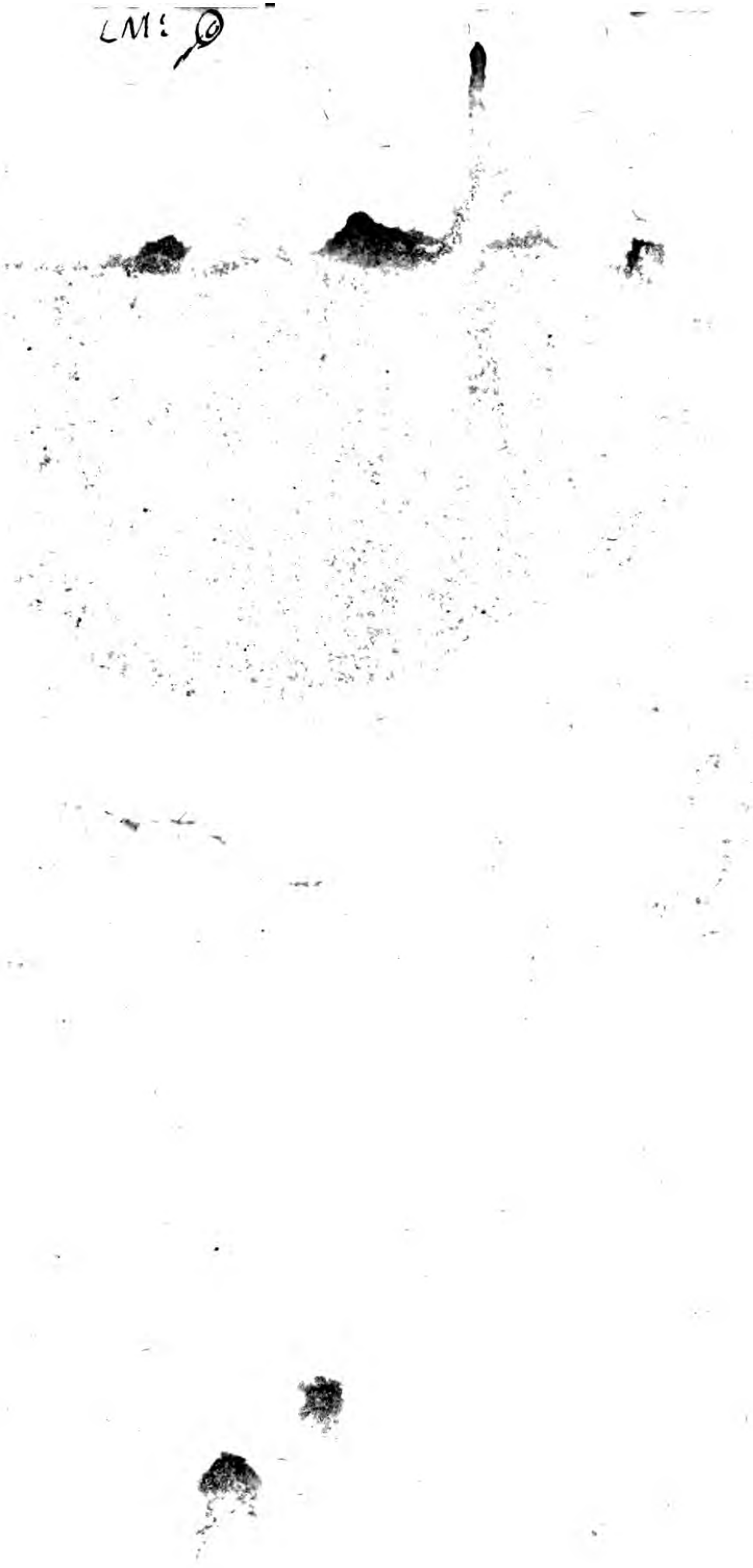
LET. XLII. *A la même, ſur ce qu'on l'avoit peinte en Flore.* 528

LET. XLIII. *A la même, ſur l'effet que ſon Portrait avoit fait ſur un Seigneur Alle-*

mand. 530
LET. XLIV. *A la même, ſur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chaſſe.* 532
LET. XLV. *A la même, ſur la guériſon des meurtriſſures que ſa chûte lui avoit faites.* 534
LET. XLVI. *A Monſieur de F... ſur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de ſa Ville.* 536
LET. XLVII. *A Monſieur de Laſ... ſur un homme qui ſe retiroit pour toujours à la Campagne avec une Femme dont il étoit fort amoureux, & qu'il venoit d'épouſer.* 539
LET. XLVIII. *Au même, ſur le retour de cet homme à Paris.* 541
LET. XLIX. *A Mademoiſelle de V... Galanteries ſur ſon mérite.* 543
LET. L. *A la même. Réponſe aux plaintes qu'elle faiſoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 546
LET. LI. *A Monſieur le Chevalier de L... qui renonce à l'Ordre de Malthe, pour épouſer une jolie Dévote.* 548
LET. LII. *A Monſieur D. L. ſur le mariage d'une Demoiſelle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vûës de mariage.* 550
LET. LIII. *A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'elle avoit été fort ſenſible à l'*Opera. 552

Fin de la Table.

531680



GG. 21 (Finch)